Mercantile Library,

Astor Place, New York.

No. m 323553

THIS BOOK MAY BE KEPT

THREE WEEKS

☞ **A Fine will be incurred if the Book is kept beyond the time allowed.**

Books are delivered only to Members or their written order.

The LIBRARY and READING ROOM open from 8 a.m. to 9 p.m.

TERMS OF MEMBERSHIP.

CLERKS—Initiation Fee, $1, and Annual Dues, $4. All others, $5 per year, or $3 for six months.

This payment entitles a member to one book at a time; also to the use of the Reading Room. Any member may take two books at the same time, by paying $3 a year.

EXTRA BOOKS, 10c. PER WEEK EACH.

POUR UN REGARD

LIBRAIRIE DE E. DENTU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

fr.

Mademoiselle de la Condemine, 1 vol. 3
Les Caprices de Laure, 1 vol. 3
La Vertu de l'abbé Mirande, 4e édition, 1 vol. 3
Le Péché de la Générale, 6e édition, 1 vol. 3
La Filleule de la Duchesse, 2e édition, 1 vol. 3
La Maîtresse de M. le Ministre, 3e édition, 1 vol. 3
Jenny Fayelle, 4e édition, 1 vol. 3
Le Krach, 5e édition, 1 vol. 3
Les Deux Maîtresses, 4e édition, 1 vol. 3
Le Mari de la Florentine, 4e édition, 1 vol. 3
Amours mondaines, 1 vol. 3
Les derniers Kérandal, 3e édition :
I. Mademoiselle de Fonterose, 1 vol. 3
II. Juana Trélan, 1 vol. 3
Angèle Méraud, 5e édition, 1 vol. 3
Mademoiselle Jeanne, 6e édition, 1 vol. 1
La Veuve aux cent millions, 4e édition, 2 vol. 7
Fleur de Corse, 5e édition, 1 vol. 0
Le roi Crésus, 4e édition :
I. Les Rosendaël, 1 vol. 3
II. Cœur de Créole, 1 vol. 3
Le Divorce de la Comtesse, 6e édition, 1 vol. 3
Dos à Dos, 4e édition, 1 vol. 3
Les Trémor, 4e édition :
I. Le Gué-aux-Biches, 1 vol. 3
II. Solange Fargeas, 1 vol. 3
Madame la Marquise, 21e édition, 1 vol. 3
Une Nuit de noces, 17e édition, 1 vol. 3
Diane de Briolles, 12e édition, 1 vol. 5
Abandonnée! 8e édition, 2 vol. 7
Le marquis Gaëtan, 12e édition, 1 vol. 3
La comtesse Hélène, 17e édition, 1 vol. 3
Un Lys au ruisseau, 18e édition, 1 vol. 3
Chaste et Flétrie, 20e édition, 1 vol. 3
La vierge de la Madeleine, 16e édition, 1 vol. 3
Mortes et vivantes, 23e édition, 1 vol. 3
Confession d'un gentilhomme, 12e édition, 1 vol. 3
Haine et amour, 18e édition, 1 vol. 3
Femme de Chambre, 14e édition, 1 vol. 3
La fille sans nom, 19e édition, 1 vol. 3
Le docteur Mont-Dore, 14e édition, 1 vol. 3
Mortel amour, 16e édition, 1 vol. 3
Le roi Milliard, 15e édition. 1 vol. 3
L'Honneur ou la Vie, 16e édition, 1 vol. 3

CHEZ MARPON ET FLAMMARION

Caprice des dames, 5e édition, 1 vol. . . . . »

CHEZ KOLB, LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Thérèse Valignat, 4e édition, 1 vol. 3
La Rose des Halles, 4e édition, 1 vol. 3
Cœur d'or, 4e édition, 1 vol. 3

CHARLES MÉROUVEL

Pour un Regard

MERCANTILE LIBRARY,
NEW YORK.

M 323553

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3 ET 5, — PLACE DE VALOIS — 3 ET 5

Tous droits réservés.

[1888]

MERCANTILE LIBRARY,
NEW YORK.

POUR UN REGARD!

Extrait du journal d'un célibataire.

Paris, 12 février 1893.

Nous sommes en plein carnaval.

A Nice on s'en doute peut-être. Ici on n'y songe guère, probablement parce que chez nous le carnaval dure toute l'année.

Beaucoup de mes amis ont pris le train et sont au pays du soleil.

Beaucoup d'amies aussi.

Ceux qui possèdent un reste de franchise conviennent que là-bas le temps est affreux, qu'il neige et qu'on gèle d'autant mieux que les cheminées sont détestables.

Presque tous les ans ces oiseaux voyageurs chantent le même air, mais ils s'en vont tout de même.

C'est un genre.

Il est convenu qu'on doit s'amuser au bord des ondes bleues et ils s'amusent peut-être.

Tout n'est qu'illusion dans la vie.

Et puis il y a Monte-Carlo, à deux pas, avec ses attractions, son rocher, ses jardins, les architectures de Garnier, la roulette et ses émotions.

C'est toujours un agréable voisinage.

Quand il pleut, on peut se distraire en perdant son argent.

Moi, je m'ennuie et je ne m'en étonne pas.

L'ennui, c'est ma fonction, mon habitude et j'y ai le corps fait, l'esprit aussi.

Cependant, en ce moment, à Paris, le temps est au beau fixe; la neige n'y a fait qu'une courte apparition pour ne pas troubler ce que M. Prudhomme appellerait « nos édiles » et ménager le sel si nécessaire à l'agriculture qui est dans le marasme.

J'en sais quelque chose. Mes fermiers me le répètent deux fois l'an, au moment du terme.

Les conducteurs d'omnibus sont heureux et

mon thermomètre marque neuf degrés, au nord.

C'est cinq de plus qu'à Monaco, si j'en crois les feuilles, mais j'avoue qu'elles ne m'inspirent plus la moindre confiance.

J'ai vu, je ne crois pas, je suis désabusé.

Et blasé !

Cependant je ne suis pas hors d'âge ; j'aurai trente-deux ans demain matin, à neuf heures dix.

Et personne ne fêtera ce trente-deuxième anniversaire de mon entrée dans le monde ?

Pas un chat, pas un ami, rien, personne en un mot !

Cette nuit j'ai perdu ma dernière illusion.

C'était au bal de l'Opéra. Pourquoi y suis-je entré, au sortir du cercle ? Une idée, une fâcheuse idée !

Je passais par là en me rendant chez moi, boulevard de la Madeleine. Il était une heure. Je savais que j'allais y trouver des amis, Perreux, Livet, Gernard, des collectionneurs qui vont y lier des connaissances, chercher des perles comme le coq de la fable.

Certes, j'aurais mieux fait de me caserner chez moi, dans ma bonne chambre, chaude, vaste, douillette, où le matin je peux me croire à la campagne, à cause des grands jardins dont les moineaux viennent piailler sur ma fenêtre nourricière.

J'ai fait comme les papillons attardés ; je me suis laissé prendre aux lumières qui resplendissaient dans la nuit, et me voilà errant à travers l'orgie de gaz, de lampes électriques, de bruits assourdissants, de masques divers et de parfums violents, qui grondait dans le ventre de l'énorme monument et dont l'élément dominant était ce qui fait de Paris l'auberge du monde, pour ne pas dire plus, cette *odor di femmina* qui nous attire, nous énerve, nous enivre et nous perd.

Une heure plus tôt, pressé par mes amis de faire partie de la bande joyeuse, j'avais déclaré qu'on ne m'y verrait pas.

Et j'étais là, mélancolique comme tant d'autres que je voyais circuler péniblement dans la foule.

A peine au foyer, je sens un bras se poser sur le mien et une voix douce me glisse à l'oreille droite d'un ton où il y avait une pointe d'ironie :

— Ce cher Philippe, on ne l'espérait pas...

A mon oreille gauche une autre voix murmure :

— Et il est là !

— Jaloux !

— Tyran !

— Oh ! que c'est laid !

— C'est si bon, la confiance !

Et deux éclats de rire moqueurs me frappent le tympan, désagréablement, je l'avoue, tandis que les deux bras se détachent des miens et que deux robes noires, divinement taillées, laissant presque à nu deux gorges rebondies, s'éloignent et se perdent dans la cohue tapageuse.

Je demeure stupide et rêveur.

Était-ce un avertissement perfide ?

Pourquoi aurais-je perdu la confiance ? Pourquoi en aurais-je eu ? En qui ?

Et tout à coup je pensai à Olympe, une belle fille qui m'honorait de ses faveurs et que j'aimais peut-être.

Je n'en suis pas bien sûr. Qui peut dire où l'amour commence et où il finit ?

En tout cas je me conduisais galamment avec elle.

Je doute que dans le reste de sa carrière elle rencontre un ami qui se montre pour elle aussi délicat, aussi généreux — tranchons le mot — aussi plein de prévenances et de soins.

Au reste je n'avais pas à m'en plaindre.

Ce n'était peut-être pas le bonheur parfait, cette fille-là, c'était du moins mon plaisir et mon luxe.

Et rien ne lui manquait !

Le petit hôtel coquet, nid de fleurs et de duvet, capitonné de soie pour éviter les froissements, meublé de jolies choses, d'objets d'art, dont le plus cher et le plus beau sans conteste était la maîtresse du lieu elle-même, quelques rentes pour assurer l'avenir et écarter

les tentations que le besoin engendre, je lui avais tout donné.

Oh ! ne craignez rien.

Sans me ruiner. Je sais compter et n'ai jamais eu le goût de la prodigalité stupide et ostentatoire.

Il n'est venu à aucun ancêtre l'idée de me munir d'un conseil judiciaire et, pour mes collatéraux au degré successible, il s'en trouvera peut-être à l'heure de mon décès, mais je ne m'en connais pas.

Donc, je suis mon maître et je pourrais à la rigueur jeter l'argent par les fenêtres.

Loin de moi cette tentation.

Je crois, Dieu me pardonne, que depuis ma majorité j'ai fait quelques économies, ce qui serait honteux.

Intacte et vierge de toute hypothèque, ma terre du Cotentin d'où on domine la mer jusqu'à Jersey, du haut des grandes falaises rocheuses; libres, mes deux maisons du boulevard que mon grand-père a bâties sur des terrains à quinze francs le mètre qui en valent deux

mille; et mon manoir de Touraine qui ne me voit guère et les cinquante mille francs de rente trois pour cent qui dorment dans ma caisse en attendant qu'on leur donne le coup de ciseau de la conversion dont je me soucie comme d'une écaille d'huître.

Après moi le déluge.

J'entends mourir dans la peau d'un célibataire et on peut parier hardiment cinquante contre un que je serai le dernier de ma race.

Pas mauvaise pourtant !

De braves gens qui vivaient huit mois de l'année sur leurs terres et qui sont morts en laissant une réputation intacte !

Moi, je fais comme tout le monde; je traîne à Paris une existence inutile aux autres, peu satisfaisante pour moi-même et je ne vois pas la nécessité de procréer de petits Fierville qui sans aucun doute marcheraient sur mes traces.

D'ailleurs, ceci est parfaitement arrêté dans mon esprit :

— A moins d'un miracle, je ne me marierai pas.

Quoique Normand, je peux me vanter d'être aussi têtu que n'importe quel Breton.

On m'objectera peut-être qu'il serait fâcheux de laisser s'éteindre un nom déjà ancien et tomber un titre consacré par d'Hozier.

« Philippe, comte de Fierville. »

L'argument ne me touche pas.

J'en ai connu de plus illustres qui sont définitivement enterrés et, par ce temps d'anarchie et d'appétits sans limites, je plains ceux qui sont appelés à végéter après nous, dans une cinquantaine d'années seulement.

Quoi qu'il en soit, je me trouvais au foyer de l'Opéra, sous les peintures de Baudry, ballotté par les vagues humaines qui me poussaient à droite et à gauche et me demandant ce que mes deux masques avaient voulu m'insinuer, lorsqu'une idée me sauta à l'esprit :

— Allons trouver Perreux !

Un excellent garçon, Perreux, toujours gai, pas exigeant, vivant de son reste, une pension viagère insaisissable qu'un oncle prudent lui a laissée, six mille francs augmentés de temps

en temps de quelques louis grapillés sur les amis à droite et à gauche, au courant de tous les cancans, de tous les scandales et, au fond, très entendu, très pratique, et de bon conseil.

Il était là, j'en étais sûr.

Où ?

Dans la loge du cercle ou à rôder aux environs.

J'y allai.

La porte était fermée. L'ouvreuse m'aperçoit.

— Monsieur de Fierville ?... Vous voulez entrer ?

— Je n'en serais pas fâché... Il y a du monde ?

— Un monsieur et une dame...

— Le monsieur... qui ?

L'ouvreuse baissa la voix, ce qui était bien inutile.

Nous étions au milieu d'un fracas à ne pas entendre les canons d'un cuirassé.

— M. de Perreux, dit-elle.

— Et la dame ?

— Connais pas...

— Seuls ?

— Tout seuls.

J'hésitai dix secondes, mais avec Perreux je n'avais pas à me gêner.

Un intime, Perreux, sans façon, un peu bohème.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais du plaisir à me trouver avec lui, à lui rendre service.

Il était de toutes mes petites fêtes et je m'évertuais à augmenter sa pension, sans le blesser, en lui glissant de temps à autre quelque billet de cinq cents sous des prétextes ingénieux et qui faisaient honneur à ma délicatesse, j'ose le croire.

— Ouvrez, dis-je, et dépêchons... Je suis pressé.

Elle s'exécuta.

J'entrai.

En faisant un retour sur moi-même, je dois convenir que je le regrette.

Depuis cinq ans j'avais arrangé ma vie d'une certaine façon.

Le petit hôtel de la rue Fortuny que j'ai

acheté pour Olympe me convenait autant qu'à elle.

Je l'ai meublé avec amour, comme si je n'avais jamais dû le quitter.

J'étais habitué à la salle à manger. J'aimais son mobilier renaissance, ses dressoirs suffisamment garnis de vaisselle plate, ses vieilles tapisseries admirablement conservées, douces à l'œil, avec leurs arbres à grandes feuilles d'un vert bleu et jaune, leurs eaux couleur de ciel et parmi les plantes aquatiques des échassiers bizarres qu'aucun naturaliste n'a classés.

Je me souviens de leurs moindres détails.

Il y a dans un coin de ces paysages extraordinaires un petit temple à colonnes, assez semblable à celui du parc Monceau, qu'il ne m'était pas désagréable de regarder.

Que de fois il a éveillé en moi des idées folâtres sur la fin de ces dîners qu'Olympe savait soigner aussi bien lorsque nous étions en tête à tête que les soirs où j'amenais une bande d'amis qu'elle recevait en maîtresse de maison accomplie !

Et la chambre à coucher ?

Un rêve !

Je l'avais arrangée avec un soin d'artiste.

Très simple, elle était plutôt celle d'une duchesse que d'une fille dont l'origine est tout ce qu'il y a de plus plébéien.

Le lit, très vaste, très bas, capitonné de lampas à petites fleurs multicolores, s'avance en face de la cheminée sur laquelle, en guise de glace, on voit une des plus jolies bergeries que le pinceau de Watteau ait enfantées.

Le cabinet de toilette, la salle de bains sont deux perfections.

Et puis, pourquoi ne pas l'avouer ?

Cette grande fille blonde, aux chairs à la Rubens, au rire éclatant, aux lèvres fraîches, aux belles dents, à la gorge insolente et aux yeux verts éclairant comme deux phares, avait pour moi un charme auquel je n'essayais pas de me soustraire.

Je n'en étais pas affolé, mais si entre le logis et sa propriétaire, entre le nid et l'oiseau,

j'avais eu à choisir, je n'aurais pas été embarrassé.

Il était facile de reconstituer le nid.

Avec de l'or, je ne pouvais remplacer la colombe.

A l'Opéra, certes je ne songeais pas à elle.

Je me tenais pour certain qu'elle était chez elle, tranquillement étendue dans le grand lit aux petites fleurs, seule, cela va sans dire.

Dans la soirée, elle me l'avait promis et je ne le lui demandais pas.

J'avais pour principe de ne la contrarier jamais, ne lui marchandant pas sa liberté, haïssant les scènes de jalousie trop fréquentes entre amants, ne voulant ni me gêner pour elle, ni surtout la gêner pour moi.

Je vous l'ai dit. J'entrai.

Ce fut un coup de foudre.

Elle était là.

Son masque de velours gisait sur le tapis.

Elle se baissa rapidement pour le ramasser.

Trop tard.

M. de Perreux y était aussi.

Je ne prononçai pas une parole.

Les deux coupables non plus. Ils étaient métamorphosés en statues de sel.

Qu'auraient-ils pu me dire ?

Je m'inclinai avec autant de sarcasme qu'on peut en mettre dans un salut et je m'en allai comme j'étais venu.

Quand je dis comme j'étais venu, je me trompe.

J'étais arrivé en désœuvré, avec l'ennui que je traîne partout à ma suite, comme un convoi de voyageurs ses fourgons de bagages ; je m'en allais non plus seulement avec de l'ennui, mais sous le coup d'une tristesse profonde, d'un écœurement, la tête vide et le cœur étouffé comme si quelque ressort se fût cassé dans ma poitrine.

Au lieu de rentrer chez moi directement, et je n'en étais qu'à quelques pas, je montai d'un pas lourd l'escalier d'un de ces tripots du high life qui restent ouverts toute la nuit et, afin de m'étourdir, moi qui ne joue jamais que pour passer un quart d'heure, avec une indifférence

absolue du gain ou de la perte, je m'assis à une table de baccara et, en quelques coups, je risquai, sans y apporter la moindre attention, tout l'argent que j'avais sur moi.

A cinq heures j'étais sur le boulevard, la tête aussi vide qu'à mon arrivée, mais le portefeuille gonflé de billets à se rompre et toutes mes poches gorgées de pièces de vingt francs.

J'emportais pour le moins le prix d'une terre de deux cents hectares en Sologne et, aux trois quarts endormi, je me répétais machinalement le dicton :

« Heureux au jeu ! »

Ce matin à dix heures, après un sommeil lourd et fatigant, un sommeil de plomb, je me suis éveillé.

Mon vieux valet de chambre était à ma porte, épiant le moment où j'allais ouvrir les yeux.

Il s'appelle Pacifique et jamais nom ne s'appliqua mieux à l'être qui le porte.

— Diable ! me dit-il, monsieur se dérange ! J'ai attendu monsieur le comte jusqu'à une

heure, cette nuit, et je suis allé me mettre au lit, de guerre lasse. Monsieur le comte m'avait cependant prévenu qu'il rentrerait ! Monsieur est allé au bal de l'Opéra peut-être ?

— En effet.

— Les amis de monsieur prétendent que c'est mortel... M. de Perreux le disait encore il n'y a pas trois jours en dînant ici...

— M. de Perreux dit quelquefois des choses qu'il ne pense pas, répliquai-je avec amertume. M. de Perreux était à l'Opéra cette nuit, en compagnie d'une jolie femme...

Pacifique sourit :

— Il les aime beaucoup, les jolies femmes, M. de Perreux, dit-il. C'est un homme à bonnes fortunes et elles lui sont d'autant plus méritoires qu'il ne peut guère les payer qu'avec sa bonne mine. Il n'a pas beaucoup de monnaie, M. de Perreux ! Monsieur en sait quelque chose.

Je ne répondis rien.

Pacifique avait pris mes habits jetés au

hasard sur le tapis et sur les chaises de ma chambre.

— Sapristi ! s'écria-t-il, je ne sais pas ce que monsieur a fourré dans ses poches. Elles sont terriblement lourdes !....

Il vida celles de mon gilet sur une table. Un ruissellement d'or s'en échappa.

— Ho ! ho ! fit Pacifique, monsieur a joué, c'est certain... Autrement, où aurait-il pris toute cette braise ?...

— Braise ? répétai-je ahuri.

— Je veux dire tout cet argent. Et le portefeuille, quel embonpoint ! Monsieur sait-il ce qu'il contient ?

— Pas le moins du monde !

— Monsieur le comte a été heureux cette nuit, mais il ne faudrait pas s'y fier... La veine est capricieuse !... Elle est comme la terre... elle tourne !...

Je m'étais levé.

Mes idées étaient confuses, mais un sentiment dominait parmi ceux qui s'emmêlaient dans ma cervelle, celui de la solitude dans

laquelle j'allais me trouver et aussi un regret de cette rue Fortuny à laquelle je me rendais chaque jour avec la joie d'un bourgeois de province qui va à sa maison de campagne ou de l'anglais de la Cité qui, au sortir de son comptoir, ses affaires faites, regagne son cottage de famille.

C'était fini, bien fini.

Plus de rue Fortuny, plus de cette bonne salle à manger tranquille et commode où je restais le soir après dîner, les coudes sur la table, à fumer mes cigares et parfois, j'en rougis, une vieille pipe, tandis qu'Olympe, toujours mise comme pour une fête, la fête des yeux, s'endormait au coin du feu dans le grand fauteuil de tapisserie, au dossier haut comme une chaire moyenâgeuse.

Le souvenir de ma découverte m'irritait les nerfs. L'image d'Olympe me tourmentait. En face d'elle, j'essayais de demeurer sombre et sévère ; mais sa peau blanche et rose, ses lèvres rouges, ses belles dents si fraîches dans ses excitants sourires, ses cheveux superbes relevés en

torsades savantes sur la nuque ferme et dorée, toute sa beauté enfin de Parisienne élégante et facile me poussaient à quelques lâches pardons.

Pacifique me vit taciturne, triste, et il essaya de me distraire.

— C'est mauvais, les nuits perdues au jeu, reprit-il. Monsieur devrait bien le penser, lui qui l'a dit si souvent aux autres. Monsieur n'est pas joueur et pourtant il a risqué la forte somme.

Je haussai les épaules.

— Bah ! dis-je, je n'avais seulement pas cinquante louis sur moi.

Je vidai mon portefeuille sur une table.

Les billets de mille et de cinq cents s'empilèrent à côté du tas d'or de mon gilet et de mes autres vêtements.

Il y avait en tout plus de cent mille francs.

Pacifique a été élevé à la même école que moi.

Chez mon père on n'adorait pas exclusivement le veau d'or et on ne s'est jamais vautré bassement aux pieds de cette sale bête.

— Qu'est-ce que monsieur va faire de cet argent-là ? me demanda-t-il non sans dédain.

Qu'est-ce que j'allais en faire ?

Une idée me vint.

— Compte cent mille francs, dis-je et fais en un paquet. Le reste est pour toi.

Le reste c'était quatre mille cinq cents francs.

Il me regarda, étourdi de cette aubaine inattendue.

J'écrivis sur une de mes cartes un seul mot : Adieu !

Je la joignis au paquet et je dis à Pacifique :

— Tu porteras le tout à la rue Fortuny... Ce sera une surprise... Va !...

J'essayai de sourire, mais le cœur n'y était pas.

Pacifique me regardait avec des yeux étonnés, ne comprenant pas.

— Va, lui répétai-je doucement... et pas un mot. Je veux rompre...

C'est fait.

Pacifique a rempli sa mission ; il y a eu quel-

ques pleurs, pour la forme. Les billets de banque ont dû les éponger après le départ de mon émissaire.

Perreux est venu me demander ; on lui a répondu que j'étais sorti, ce qui n'était pas exact.

J'avais déjeuné chez moi, sous le regard consolateur de Pacifique, et j'y demeurais enfermé, en me livrant à mes réflexions qui n'étaient pas d'une gaieté folle.

Me voilà redevenu vagabond, sans asile fixe, obligé de me contenter, si parfois je me trouve altéré — ce qui arrivera nécessairement — de libations à des coupes banales, je veux dire qui sont à tout le monde.

Pour le moment je ne me trouve pas mal dans ma garçonnière qui est assez proprement aménagée.

La salle à manger n'est pas très grande, mais elle vaut celle du petit hôtel, seulement il y manque le meuble qui donnait à l'autre un certain relief ; et puis j'ai le cercle, les restaurants... Je m'y ferai.

J'ai aussi mon cabinet de travail où je pourrais trouver des distractions, une bibliothèque superbe... Ce ne serait qu'une habitude à prendre, mais je ne me vois pas du matin au soir le nez dans des bouquins surannés. Je suis l'homme du plein air, de la chasse, des chevaux et des chiens.

Malheureusement la chasse est fermée et pour longtemps.

J'ai peut-être eu tort de ne pas recevoir ce bon Perreux.

Après tout il venait sans aucun doute s'excuser.

De quoi ?

Il n'a fait que ce dont nos amis ne se privent pas ; il a eu tort de se laisser prendre aux charmes de la belle, voilà tout. Si je l'avais vu, je lui aurais conseillé d'épouser Olympe. Il y a des gens qui s'y refuseraient, mais il faudra bien qu'il fasse le plongeon un jour ou l'autre, au point où il en est, et il ne va pas pouvoir tenir longtemps au cercle, maintenant qu'il ne m'aura plus pour l'étayer.

Olympe est à l'aise, pourvue de tout, mûre en un mot pour une sage retraite en province où elle sera considérée et dame patronnesse d'une foule de bonnes œuvres.

Il est probable du reste que l'idée viendra d'elle-même à cet excellent Perreux. Je serais curieux de m'en assurer.

En tout cas voilà mon existence bouleversée, tous mes arrangements à vau-l'eau.

Si j'avais un grain de philosophie, je vivrais comme tant d'autres, comme Lignères par exemple, ou Durandet qui la mènent joyeuse, en apparence, passent de la brune à la blonde avec une insouciance admirable, courent le monde, les casinos, les villes d'eaux, les bains de mer, se font inviter partout, flirtent, jouent, parient, pêchent, canotent, chassent le cerf et les belles, le lapin et le faisan, et trouvent, sans avoir rien à faire, le moyen d'être les gens les plus occupés de Paris.

Je sais bien que si on regardait au fond de cette agitation étourdissante, on y verrait des

choses à surprendre ceux qui envient Lignères, par exemple, et le croient si heureux.

Il m'a fait quelques confidences qui m'ont fixé sur son apparente sérénité.

C'est un brave garçon que j'aime, droit, loyal et fort au-dessus, moralement, de la plupart de ceux qui nous entourent.

Un amour contrarié l'a plongé dans un véritable deuil pour le reste de ses jours.

Me voilà donc comme lui, moins la profondeur du sentiment pour l'idole perdue et la violence de regrets qu'il n'essaie même plus d'étouffer.

Je voudrais prendre mon parti en brave, mais cette vaillance spéciale contre les petites adversités n'est pas donnée à tout le monde.

Que me manque-t-il pourtant ?

Peu de chose.

J'ai une bonne santé, une constitution aussi solide que celle de l'Angleterre, des yeux vifs, de belles dents, des cheveux qui tiennent fortement à ma peau, du biceps et du jarret.

C'est indiscutable.

A la salle d'armes, je n'ai peur de personne; au tir, je démolis autant de poupées que quiconque; je monte à cheval comme Philis; je lutterais avec Arpin en personne s'il revenait à la foire de Neuilly; j'ai des rentes assurées, Pacifique, un fidèle serviteur, et je me ferais du mauvais sang pour une gourgandine qui me préfère Perreux, ce panné, ce vidé, que j'écraserais d'un coup de poing?

Allons donc !

Au diable les soucis !

En attendant, je me demande ce que je vais faire non pas des années qui me restent à vivre, mais de ma soirée, ce qui est plus pratique.

Il est cinq heures.

Le plus simple est d'aller prendre l'air du boulevard et je me déciderai en route.

J'oubliais que c'était un dimanche.

Quel triste jour ! Qu'ai-je trouvé ? Dans les rues des promeneurs mélancoliques comme le temps, des boutiques fermées ; au cercle une douzaine de vieillards caducs causant politique

ou tripotant des cartes dans un whist à quarante sous la fiche.

J'ai pris un journal et me suis retiré dans un coin où la prose d'un article grave m'a aussitôt endormi.

Aux environs de huit heures, je venais de m'éveiller, réconforté par ce sommeil salutaire, lorsqu'on m'a frappé sur l'épaule.

C'était Lignères qui s'écriait :

— Quelle chance de te rencontrer ! Tu m'emmènes ?

— Où ça ? ai-je répliqué en me frottant les yeux.

— Où tu voudras, rue Fortuny ou ailleurs, à ton choix. Je m'embête prodigieusement. Tu es ma planche de salut. Je ne te lâche pas.

C'était un heureux hasard. Il y a peut-être dans Paris des compagnons aussi agréables que Lignères ; il n'en est pas qui le soient davantage.

Galant homme jusqu'au bout des ongles, riche, doué d'une belle humeur qui n'existe

chez lui qu'à la surface, il ne compte que des amis.

— Mon cher, lui dis-je, je t'emmène avec plaisir, mais pas à la rue Fortuny.

— Pourquoi ça?

— Parce que je n'y remettrai plus les pieds, tout simplement.

— Une brouille, alors ?

— Mon Dieu, oui, une rupture !...

Le marquis est la discrétion même.

Il n'insista pas. Le ton dont j'avais prononcé ce triste mot : rupture, le fixait.

Dix minutes plus tard, nous étions installés au premier, chez Sylvain.

Il y a deux sortes de restaurants à Paris : les bons et les mauvais.

Les bons sont gais, les mauvais sont tristes.

Sylvain est un restaurant gai, peut-être autant à cause du monde qu'on y voit que de ce qu'on y sert.

Les dimanches d'hiver, le salon du fond, au premier, ruissèle de diamants et resplendit

de jolies femmes, à l'heure habituelle où l'on dîne.

Les jolies femmes sont parfois maquillées et les diamants peuvent être faux, mais l'effet est agréable.

Les garçons ruisselaient non de brillants, mais de sueur, dans cette salle aux plafonds bas, trop remplie, et dans le coup de feu du service.

Lignères et moi, nous nous étions mis à une petite table qu'un maître d'hôtel s'était empressé de nous offrir dès notre apparition, qui produisit un certain effet sur nos devanciers.

Sans nous flatter, nous avions bonne tournure l'un et l'autre, en frac tous deux, cravatés de blanc et irréprochables, j'ose le dire, des pieds à la tête.

J'avais cédé la banquette à Lignères, mon aîné d'une dizaine d'années, et je m'étais placé en face de lui sur une chaise.

Je n'eus pas à m'en repentir.

Après un rapide examen de la salle, notre

attention ne tarda pas à se concentrer sur un couple qui occupait la table voisine de la nôtre.

Il se composait d'une jeune femme d'une vingtaine d'années et d'un homme de mon âge, assis tous deux sur le velours de la banquette, à l'encoignure de gauche, tout près de nous.

Ils me faisaient donc face, ou peu s'en fallait.

Rarement deux êtres plus dissemblables furent accolés ensemble.

L'homme était très grand, bâti solidement, bien musclé, avec une peau de campagnard brûlée par l'aigre bise du nord, une peau de chasseur forcené, qui ne craint ni la gelée ni le soleil.

Les cheveux en coup de vent, d'un roux brun, très abondants, les sourcils épais, la moustache longue et pendante, les traits pleins, colorés, le nez gros, les lèvres rouges, formaient un ensemble de gentilhomme rural qui n'était pas désagréable à voir.

On pouvait préférer un autre type, plus distingué, d'un modelé plus fini, mais les yeux

des femmes, aux rayons convergents vers cette encoignure, exprimaient une pointe d'enthousiasme, et il n'était pas difficile de comprendre que plus d'une dîneuse, après une comparaison avec ses compagnons mièvres, blafards et anémiés pour la plupart, se disait :

— Sapristi ! quel beau gars !

Elles n'avaient pas tort.

Ce devait être à peu près l'impression générale.

L'inconnu, de plus, était évidemment un gentleman à son aise.

Tout l'indiquait, son assurance, son complet bleu marine très soigné, et jusqu'au menu qu'il s'était fait servir.

Mais ce n'était pas un Parisien.

Tout l'indiquait aussi.

Et s'il pouvait tenter les femmes qui aiment avant tout la vigueur et les muscles solides, il n'était pas sympathique aux hommes.

Il y avait dans sa physionomie, pour qui l'examinait avec soin, je ne sais quoi de déplaisant qui frappait. Il devait manquer de

franchise, de générosité vraie, de cœur peut-être.

Cette répugnance était inexplicable ou du moins inexpliquée, mais instinctive.

En résumé, il pouvait et devait plaire à certaines femmes, à beaucoup de femmes, sans doute.

Il était fait pour déplaire souverainement aux hommes.

Tout autre était la jeune femme qui l'accompagnait.

Petite, mince, d'une éblouissante blancheur sous sa couronne de cheveux blonds d'une nuance admirable, dorés comme un nuage d'été aux feux du soleil couchant, elle formait avec lui le plus saisissant des contrastes.

Ses traits étaient tout ce qu'on peut rêver de plus délicat, de plus gracieux, de plus fini, je dirais de plus parfait, si la perfection était de ce monde.

Sa bouche semblait faite pour la malice et le sourire ; ses yeux d'un noir bleu étonnaient dans cette mignonne figure si blanche ; les

mèches frisées de ses cheveux retombaient en boucles vaporeuses sur son front d'une adorable pureté.

Je ne pouvais me lasser de la regarder.

J'étais trop près d'elle pour la fixer de manière à attirer l'attention de son herculéen compagnon, et cependant, à chaque instant, attiré comme par une puissance magnétique, je me tournais vers elle, en dépit des avertissements de Lignères qui m'écrasait le pied pour me rappeler aux convenances.

Ce qui me frappait surtout en cette jeune femme, c'était l'air de profonde tristesse répandue sur ses traits.

Jamais, je crois, je n'ai vu une telle désolation sur un jeune visage. C'était plus que de la tristesse qu'on y pouvait lire, c'était du désespoir.

Était-ce une illusion ?

Par moments, il me semblait voir des larmes monter à ses grands yeux sombres, s'arrêter au bord des paupières et se boire comme si une fièvre ardente les eût dévorées.

Plus d'une fois le regard de ces beaux yeux chercha les miens comme si mon visage leur eût rappelé un souvenir que, pour ma part, je ne parvenais pas à réveiller en moi.

Cependant nos voisins achevaient leur repas dont la jeune femme ne paraissait pas plus s'occuper que son compagnon ne s'occupait d'elle.

Renversé sur le dos de la banquette, il avait allumé un cigare et vidait de temps en temps sa tasse de café à laquelle il ajoutait des additions de cognac successives, et c'est à peine s'il adressait à la jeune femme quelques questions que nous entendions très distinctement :

— Vous ne voulez donc rien, Madeleine ?... Pourquoi êtes-vous si dédaigneuse ?.. Je fais ce que je peux pour vous égayer et je n'ai pas l'avantage d'y parvenir.

Même il lui dit, entre deux petits verres, non sans une rudesse qui me choqua :

— Tenez-vous donc ! On dirait que vous allez rendre l'âme !

Il venait de prononcer une de ces phrases mal sonnantes et se tournait d'un autre côté, lorsqu'elle me lança un regard d'une telle puissance, si navré, si touchant, que je ne saurais rendre l'impression produite sur moi qu'en disant qu'il m'entra véritablement dans le cœur.

Et aussitôt de grosses larmes, longtemps refoulées, jaillirent de ses yeux. Elle les épongea rapidement avec son mouchoir, de peur d'être surprise.

C'était assez étrange pour m'intriguer profondément.

Dans le regard de cette jeune femme, il y avait de la honte, une invocation à la pitié, une frayeur d'être méprisée, comme si elle eût été prise en faute, et presque une demande de secours.

Un éclair me traversa l'esprit.

Il me sembla que je l'avais déjà vue et qu'elle ne m'était pas complètement étrangère.

Mais quelques efforts que je fisse sur ma mémoire, il me fut impossible de rien préciser.

Je ne me souvenais ni où ni quand j'avais pu rencontrer quelqu'un qui lui ressemblât.

Elle était vêtue avec une certaine élégance qui devait tenir autant à son goût naturel qu'à l'art de sa couturière ou de sa modiste.

Sa robe grise était des plus simples et il ne me paraissait pas impossible qu'elle fût l'ouvrage de ses propres mains.

Le manteau seul, jeté sur la banquette auprès d'elle, accusait un véritable luxe avec sa doublure de soie vieil or et la peluche assortie à la couleur de la robe.

Je demandai à voix basse à Lignères :

— Qu'est-ce que tu dis de ça, toi ?

Il me répondit d'un seul mot :

— Étonnant !

— Elle est charmante, en vérité.

Il s'inclina.

— D'où vient-elle ?

— Province.

C'était aussi mon avis.

Nous devions être à côté de deux provin-

ciaux en excursion à Paris, mais par quel lien étaient-ils réunis ?

C'était moins facile à savoir.

Pourquoi me sentais-je saisi d'une envie étrange de pénétrer ce mystère qui, après tout, devait me laisser froid et, en tout cas, fort indifférent ?

Pourquoi, en reportant sans cesse mes yeux vers cette petite femme adorablement faite, mignonne et délicate comme une statuette de grand artiste, oubliais-je tout pour elle, alors que j'aurais dû être si préoccupé du changement radical survenu dans ma propre existence en moins de vingt-quatre heures ?

Ces choses-là ne s'expliquent pas, mais le fait était là.

Je n'avais qu'une idée : savoir d'où venait cette femme, qui elle était, son nom, et surtout quel rôle cet homme qui l'accompagnait, tout en lui témoignant si peu d'égards, jouait auprès d'elle.

Sans doute il avait assez absorbé de petits verres et son cigare lui semblait médiocre, car

il le jeta sur son assiette d'un air de mauvaise humeur, se tourna vers sa compagne et dit :

— Si nous partions ?

Ce fut avec quelque plaisir que je l'entendis répondre :

— Comme vous voudrez.

— Qu'est-ce que nous faisons ?

— Je me sens fatiguée. Je rentre...

Il parut satisfait.

— Eh bien, c'est ça, dit-il. Je vous laisserai au Grand-Hôtel et je sortirai un instant.

— Comme il vous plaira.

Il se leva.

Je suis d'une jolie taille, mais certainement il m'eût distancé de six à sept bons centimètres.

Le garçon lui avait apporté son addition.

Il l'examina avec scrupule et mit un billet de cent francs sur l'assiette.

— Mon pardessus, ordonna-t-il en attendant sa monnaie.

A notre grand étonnement, on lui apporta une superbe peau de loup qu'il endossa non

sans quelque fierté, en jetant autour de lui un regard qui voulait dire à l'assistance :

— C'est moi qui tue ces bêtes-là.

Puis il compta sa monnaie comme il avait vérifié l'addition, méticuleusement, laissa quarante sous au garçon et se dirigea vers la sortie sans s'occuper de la jeune femme qui se disposait à le suivre.

Alors, au moment de nous quitter, elle me lança une seconde fois ce regard qui m'avait troublé, comme si elle eût éprouvé le besoin de faire appel de nouveau à ma pitié, à mon aide et presque de solliciter un pardon.

Je n'y tins plus ; j'avais mon idée et je voulus la mettre à exécution, mais je ne me pressai pas.

Je savais où ils allaient.

Comme la plupart des Parisiens du boulevard, j'ai mes intelligences au Grand-Hôtel dont je fréquente assidûment le perron.

J'attendis une minute, puis je dis à Lignères :

— Attends-moi, je reviens.

Il haussa les épaules avec un petit sentiment

de dédain pour la vivacité juvénile et ridicule qui me poussait à suivre cette inconnue.

Je sortis.

Dehors, je n'eus pas de peine à m'orienter.

La taille du gentilhomme à la peau de loup m'indiqua tout de suite où il se trouvait, sur le refuge de l'Opéra, et je pus lui emboîter le pas sans attirer son attention.

La jeune femme marchait auprès de lui en produisant à peu près l'effet d'un yacht de plaisance auprès d'un cuirassé.

Lorsqu'ils passèrent sous la voûte d'entrée du Grand-Hôtel, il était neuf heures et demie précises.

Une demi-minute plus tard, j'y entrais à mon tour.

La première figure que j'aperçus dans la cour fut celle d'un ami.

L'homme bien avisé en a partout.

— Vous avez vu le couple qui est entré tout à l'heure ? dis-je au surveillant.

— Oui, monsieur le comte.

— Vous les connaissez ?...

— Pas trop. Vous voudriez savoir qui c'est?

Un geste imperceptible lui indiqua que je n'en serais pas fâché.

Il alla parler à un employé qui se tenait au seuil du bureau, puis il revint à moi et me dit :

— M. et Mme de... Le nom m'échappe.

— Quel pays?

— Je ne sais pas; des environs de Moulins, je crois, ou de Nevers...

— Mariés?

Il répéta :

— C'est probable.

— Vous n'avez pas vu le contrat?

— Vous pensez...

Je me disposais à battre en retraite, mécontent de mes renseignements, quand le surveillant me rappela :

— Un détail, dit-il. Deux chambres, les numéros 176 et 178...

— Contiguës?...

— Bien entendu.

C'était bizarre pour des jeunes gens, mais c'est un système et j'en connais qui l'adoptent.

Balzac a même écrit là-dessus un intéressant chapitre.

Je remerciai l'employé d'un signe de tête amical et j'allai rejoindre Lignères.

Je n'avais pas été absent dix minutes.

— Eh bien? me demanda-t-il.

— Mariés... Rien à faire... Des gens de province qui vont retourner chez eux.

— Ah ! tant mieux, par exemple...

— Pour qui ?

— Mais pour toi... Tu t'emballais, et bon train...

Il ajouta avec cette mélancolie qui lui est particulière quand il parle des femmes :

— Vois-tu, mon cher, elles ne sont bonnes qu'à nous donner des chagrins et parfois on ne s'en guérit pas...

Nous restâmes encore un moment ensemble, regardant les couples qui s'en allaient peu à peu, vidant ce salon si animé tout à l'heure.

Nous ne causions plus.

Lignères suivait, comme l'homme à la peau de loup un instant plus tôt, les nuages de fu-

mée qui s'échappaient de son cigare et montaient au plafond.

Moi, je tournais les yeux vers l'endroit où la jeune femme aux cheveux blonds s'était assise et je croyais encore sentir son étrange regard me pénétrer dans le cœur.

Nous sortîmes les derniers du restaurant; Lignères m'accompagna jusqu'à ma porte et là il me dit :

— C'est définitif, ta rupture ?

— Avec Olympe ?

— Bien entendu.

— Tout à fait.

— Tu la regretteras...

— C'est possible, mais je suis décidé à ne pas la revoir.

— Tu le dis et demain tu feras comme les autres, tu te traîneras à sa porte.

— Non.

— On verra.

— Parlons de l'autre...

— De laquelle ?

— De la petite du restaurant... Comment la trouves-tu?

— Charmante... Mais qu'est-ce que ça te fait.

Il avait raison.

Qu'est-ce que ça pouvait me faire que cette femme que je n'avais jamais vue et que, sans doute je ne reverrais jamais, fût belle ou laide, bonne ou mauvaise, charmante ou détestable.

Pourtant ce fut à elle que je pensai en m'endormant, elle encore et ses yeux sombres, inquiets, suppliants, que je revis à mon réveil.

Franchement j'étais son obligé.

Elle me rendait service.

Elle me faisait presque oublier l'Opéra, ses surprises et mon Rubens de la rue Fortuny.

13 février.

Je suis allé au Grand-Hôtel.

Ambroise m'a dit que la petite dame de chez Sylvain est partie ce matin, seule, vers huit

heures, avec un petit sac pour tout bagage.

Le gentleman à la peau de loup est toujours là.

Même il ne paraît pas fâché d'avoir recouvré sa liberté et il en use.

Vers six heures, j'étais sur le perron où je causais avec des amis, lorsque je l'ai vu sortir.

Il n'avait plus sa pelure de Robin des Bois.

Il portait un élégant pardessus mastic sur une redingote boutonnée.

Il avait remplacé son feutre par un chapeau de soie flambant neuf.

Du péristyle, il adressa un signe à une dame jeune encore, très soignée, qui se tenait près de nous sur le perron.

Elle se leva aussitôt et s'éloigna sans affectation pour le rejoindre sur le boulevard dans une voiture qu'il arrêta au passage.

Évidemment c'est un mari en vacances qui en prend à son aise et donne de vigoureux coups de poignard dans le parchemin de son contrat.

L'épouse est loin sans doute; l'époux ne m'intéresse pas le moins du monde.

Je veux suivre l'avis de Lignères.

Le mieux pour moi, c'est de n'y plus penser!

25 février.

Quel temps gris! Du brouillard partout! Je n'aurais jamais cru que l'ennui fût une maladie si pénible et l'habitude une plaie si difficile à guérir.

Depuis ma surprise du bal de l'Opéra, je suis comme un corps sans âme, une tête sans cervelle, un vagabond sans asile.

Auparavant, mon existence n'était pas d'une gaieté folle, certainement.

Le matin, je montais à cheval et je m'en allais, sur les dix heures, faire un tour au Bois.

Là, je rencontrais régulièrement les mêmes personnes et j'échangeais avec elles les mêmes

saluts, quelquefois les mêmes phrases quand c'étaient des intimes.

— Va bien aujourd'hui ?

— Pas mal et vous ?

— Je n'ai pas rencontré Lussay.

— Il a un rhume de cerveau et garde la chambre.

— Ah ! c'est très ennuyeux, un rhume de cerveau ! J'aimerais presque autant l'influenza. Vous étiez à l'Opéra, hier ?

— Oui, un instant... pour le ballet...

— Qu'est-ce que vous dites de *Salammbô ?*

— Oh ! c'est discutable.

— Moi, je trouve ça superbe, surtout la scène des anciens qui se disputent..... Le Palais-Bourbon en musique ! Une trouvaille !

Et puis les nouvelles.

— Vous savez, la petite une telle ?

— Oui.

— Elle a changé...

— D'adresse ?

— Non... elle est brouillée avec le vicomte...

— Et alors ?

— Elle en a trouvé tout de suite un autre...

— Qui donc ?

— Un gros sac...

— C'est admirable comme ces créatures se tirent d'affaire aisément ! Il n'y a de veine que pour elles ! L'article est très demandé...

Ensuite, le déjeuner, ici ou là, au hasard des rencontres.

Puis l'après-midi à tuer !

C'est long, long, quelquefois désespérant si on n'a pas le whist, mais le whist ne parvient pas à me distraire et ses savantes combinaisons ne me passionnent pas.

C'est surtout vers l'heure du dîner que je me vois désorienté.

J'ai bien le cercle ; sa table est de premier ordre, de l'aveu des gourmets les plus difficiles. Nous avons un chef hors ligne, mais ces choses-là ne me touchent pas et j'aimerais mieux un cuisinier moins savant avec quelques visages féminins autour de ses sauces.

Trois ou quatre fois, il m'est arrivé, je ne sais comment, de me trouver à sept heures et

demie devant mon petit hôtel de la rue Fortuny.

Naturellement je n'y suis pas entré.

Qu'y aurais-je vu, grand Dieu ?

Mais j'ai contemplé avec un soupir de regret sa façade étroite dont la grande baie du rez-de-chaussée était doucement éclairée.

Je sentais, du trottoir opposé, qu'il y faisait chaud, pas trop, et il me semblait que mon fauteuil m'attendait au coin de la grande cheminée où il y avait toujours un bon feu de bois d'orme à mon intention.

Mais je me suis juré de n'y pas remettre les pieds et j'ai toujours été très obstiné dans mes résolutions, même quand elles étaient déplorables.

Aussi ai-je donné la plus sévère des consignes à Pacifique, pour prévenir un retour offensif d'Olympe.

Et j'ai eu raison.

Elle est revenue à la charge à trois reprises différentes et m'a relancé jusque dans mes pénates.

Elle insistait pour me voir, avec la dernière énergie.

Il est clair que ce pauvre Perreux ne fait pas aussi bien son affaire, financièrement parlant.

Pacifique à chaque invasion a varié ses réponses :

— M. le comte est sorti.

Ou :

— M. le comte est à la campagne.

Ou :

— M. le comte vient de prendre le train pour un long voyage.

Olympe a dû se replier en bon ordre.

Chaque fois j'étais là.

Pacifique ne m'annonçait ses visites que deux jours plus tard.

J'aurais peut-être faibli.

Que dis-je : peut-être ? Ma lâcheté n'eût été que trop certaine.

Olympe aurait trouvé d'excellentes raisons pour me convaincre de son innocence et je me serais laissé attendrir, persuader sans doute,

ce qui est terriblement difficile après ce que j'ai vu !

Mais les Rubens qui lui ressemblent ont une éloquence spéciale qui bouleverse en un tour de main les convictions les mieux assises.

Pacifique a bien fait.

D'ailleurs il m'a dit pour s'excuser ce que je me répétais à moi-même :

— Je connais monsieur... Monsieur est bon... monsieur aurait lâché pied... et je n'entends pas que monsieur se déshonore.

Olympe a fini par comprendre que toute tentative, avec un pareil cerbère, serait inutile.

Elle n'a pas reparu.

Et je ne me suis pas déshonoré.

Est-ce un bien, est-ce un mal ?

26 février.

Il y a aussi cette petite figure de chez Sylvain qui revient à chaque instant me tourmenter.

Je ne suis même pas éloigné de croire qu'elle ne soit aujourd'hui ma principale obsession.

Et je ne lui en veux pas.

Je ne l'ai aperçue qu'un instant; je ne la connais pas, ou du moins je le suppose, car j'ai un doute, un doute absurde ; et c'est presque une amie pour moi.

Je donne un merle blanc à quiconque m'expliquera ce mystère.

Quand je dis que j'ai un doute, il faut que je me fasse comprendre.

Plus je songe à cette petite femme, à ses cheveux blonds et à ses yeux bleu noir, plus il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés.

Avons-nous eu, l'un et l'autre, une vie antérieure dans quelque planète et le hasard nous a-t-il mis en relations à des époques plus ou moins lointaines ?

Il est permis de le supposer.

Ou encore, possédons-nous en nous-mêmes un idéal rêvé, entrevu dans nos songes, créé pour ainsi dire par notre imagination et nos désirs et cette inconnue répond-elle à l'idéal que je poursuis à mon insu ?

Pourquoi pas ?

Quoi qu'il en soit, j'y pense trop souvent et je n'ai aucun moyen pratique de me débarrasser de cette préoccupation.

Après avoir usé de tous ceux que nous avons sous la main, je m'avoue impuissant et je suis tellement absorbé par cette inconnue que je ferais son portrait de mémoire sans oublier un détail de sa physionomie si expressive.

Que ne suis-je peintre !

Rien qu'avec le dernier regard qu'elle m'a lancé au moment où elle se décidait à suivre son tyran en peau de loup, quel chef-d'œuvre je pourrais offrir à l'admiration de mes contemporains !

28 février.

Je viens de rencontrer Lignères.

Le pauvre garçon m'a fait peine à voir.

De toute évidence il est rongé par un redoublement de son éternel chagrin. Le spleen anglais dont il se dit atteint ne saurait produire de tels ravages à lui tout seul.

Il m'a proposé un voyage en Algérie ou ailleurs, à mon choix.

Le lieu lui est indifférent, pourvu qu'il s'éloigne de Paris.

Et à moi donc !

J'ai accepté tout de suite. J'aurai un véritable plaisir à changer d'air.

Nous partons ce soir par le rapide de Marseille.

Lorsque nous serons à la Cannebière, nous verrons de quel côté diriger nos pas.

J'emmène Pacifique, bien entendu.

Quand je lui ai annoncé mon départ, il s'est frotté les mains avec une énergie dont j'ai été frappé.

Le plaisir seul d'un déplacement ne pouvait l'enchanter à ce point.

D'ailleurs je sais pertinemment qu'au contraire il ne quitte jamais Paris sans un léger déchirement de cœur.

Il a aussi ses habitudes.

Et pourquoi ne les aurait-il pas ?

Il est garçon, libre comme l'air et assez

riche pour prendre sa retraite, dès qu'il voudra, avec ses petites rentes qui en feront un seigneur de village.

— Ainsi nous partons? m'a-t-il dit.

— Ce soir même.

— Pour longtemps ?

— C'est ce que j'ignore.

— La chose est bien décidée ?

— Tout à fait.

Pacifique s'est alors déboutonné et m'a dit :

— Je ne me permettrais pas de donner un conseil à monsieur le comte, mais je peux toujours dire que monsieur a raison de quitter Paris. Monsieur aurait fini par retourner à la rue Fortuny...

— Et j'aurais été flétri, déshonoré ?...

— Je ne dis pas ; mais monsieur aurait certainement manqué de caractère. J'aime beaucoup Césarine... mais si elle me trompait et que j'en eusse la preuve, j'ose dire qu'elle ne me reverrait jamais ou ce serait de loin.

Césarine est une couturière déjà mûre, mais

encore affriolante, qui perche dans la maison, sous les combles.

Pacifique en a fait son ordinaire. Nous partons pour trois mois peut-être et il se repose dans une douce confiance !

Heureux homme !

Berthe Langeais à Madeleine de Lessart, au Breuil, par Corbigny (Nièvre).

Tours, 1er mars 1893.

Chère amie,

Que deviens-tu ? Que fais-tu ? Es-tu morte ou vivante ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Voici la troisième lettre que je t'écris depuis un mois.

Restera-t-elle sans réponse comme les autres ?

Si tu persistes dans ton silence, prépare-toi à me voir débarquer un de ces jours à l'impro-

viste dans ton ermitage de Corbigny, malgré vents et tempêtes.

Tu sais combien nous t'aimons ici !

M. Langeais, mon estimable mari, mon fidèle notaire, est presque aussi inquiet que moi à ton sujet.

C'est une vraie passion que tu lui as inspirée et, si je n'étais aussi sérieusement ton amie, son enthousiasme pour ta petite personne me causerait une furieuse jalousie.

Parlons raison.

Il faut qu'il te soit arrivé quelque accident, une chute, une maladie, pour te rendre si paresseuse à nous donner de tes nouvelles.

C'est la dernière sommation que tu recevras.

Hâte-toi donc de t'exécuter ou je prends le train pour la Nièvre, en dépit de l'affreux temps qu'il fait.

Or, sache-le bien, ce serait une indigne cruauté de ta part de m'y contraindre.

Depuis quelque temps ma santé subit des altérations dont je n'ai pas besoin de t'indiquer la cause.

C'est à la fois pour moi une souffrance et une joie.

J'espère que tu consentiras à être la marraine du fils de ta vieille amie.

Je dis un fils, car je veux en avoir un et qu'il ressemble à son père qui est le plus loyal des hommes et le plus aimable des maris.

Il se joint à moi pour t'envoyer tous nos bons souvenirs et aussi au colonel de Lessart qui, nous l'espérons, est en bonne santé.

A bientôt, ma chère Madeleine, pour te revoir, et à demain pour ta lettre.

Courte ou longue, envoie-la nous, car je t'affirme que nous sommes très tourmentés à votre sujet et que ton silence nous paraît tout à fait inexplicable.

Je t'embrasse bien des fois très affectueusement.

Ta vieille camarade,

Berthe Langeais.

Madeleine de Lessart à Mme Langeais,
13, rue de la Préfecture, Tours.

Le Breuil, 2 mars.

Chère et bonne amie,

Tu vas me maudire et je le mérite.

Tu ne saurais du reste me blâmer autant que je me blâme moi-même et me mépriser autant que je me méprise.

C'est tout un roman que j'ai à te raconter.

Prends ta patience à deux mains et lis le avec attention.

Il y a trois jours et autant de nuits que je travaille à l'écrire et il te faudra bien une grande demi-journée pour le parcourir seulement.

Notre habitation de Corbigny que tu as connue silencieuse, calme, et qui paraît un de ces solides et tranquilles manoirs où il semble que le malheur et le deuil ne puissent entrer, est devenue sombre comme un caveau et funèbre comme la tombe !

Et par ma faute, par ma seule faute !

C'est le désespoir dans l'âme que je te l'avoue.

Mercredi dernier, on y a rapporté mon père grièvement blessé dans un malheureux duel.

Il a reçu un coup d'épée dans la poitrine; un instant on a tremblé pour lui, mais les craintes qu'on avait conçues d'abord se sont dissipées.

Sa vie n'est pas en danger.

La guérison n'est qu'une affaire de temps, mais elle sera lente et douloureuse.

Et c'est moi, moi seule, tu entends, qui suis cause de ce malheur !

Ton bonheur, heureuse épouse et heureuse mère, te donnera pour moi une indulgence que je ne mérite pas.

Tu sais la vie que je menais dans cette retraite où mon père se plaît.

Depuis la mort de ma pauvre mère, il a renoncé au monde, à son avenir, à tout, dans le désespoir où cette perte l'a plongé.

Il y a huit ans de cela. Ceux qui l'ont connu

alors m'ont dit comment son caractère a changé tout à coup.

Il a déclaré que sans moi il se serait retiré du monde, à la Trappe par exemple.

Il me l'a répété souvent lui-même, tant le coup qu'il a reçu lui semblait cruel.

Il s'est réfugié dans sa terre du Breuil.

Au point de vue de la retraite, du silence et de l'isolement, n'était-ce pas à peu près la même chose ?

Seuls tous deux dans cette maison située à l'extrémité du bourg, loin de toute autre habitation, au milieu des herbages, des « embauches », comme on dit ici, sans doute parce qu'on y embauche de grands bœufs blancs pour paître l'herbe comme on embauche ailleurs des terrassiers ou des ouvriers de toute sorte, ne recevant presque personne, environnés de notre petit parc où quelques épicéas et des ifs taillés en pyramides nous procurent en été une ombre noire comme leur feuillage, nous avons vécu côte à côte sans nous quitter jamais — à l'exception des deux années de pension où j'ai

eu le bonheur de te connaître — et presque sans dépasser les limites de notre propriété.

Là, ma chère Berthe, j'ai vu l'ennui monter autour de moi comme une marée.

Seule avec mon père que je ne voyais guère qu'aux heures des leçons, car il s'était fait mon professeur, et qui s'isolait le reste du temps dans sa douleur et ses souvenirs, je me sentais le cœur glacé et je grelottais comme dans ces maisons abandonnées où un froid humide nous tombe sur les épaules, dès qu'on y pénètre.

Point d'enfants auprès de nous, point de compagnes, point d'amies de mon âge.

Mes seules années joyeuses sont celles que nous avons passées ensemble à l'Adoration de Nevers.

Ce n'est que dans cette pension si riante et si fleurie qu'un peu de soleil m'a réchauffé l'âme.

A seize ans, je suis rentrée au Breuil pour y reprendre mon existence de recluse.

Mon père a continué mon éducation, mais il n'avait pas changé d'humeur.

Au contraire, pendant ces deux années, on aurait pu croire que ses idées s'étaient assombries encore et qu'il m'en voulait de troubler sa solitude.

Il m'a paru moins affectueux, avec plus de brusquerie.

En dehors des deux heures qu'il me consacrait et pendant lesquelles il m'astreignait à des études destinées plutôt à former un officier d'état-major qu'une maîtresse de maison ou une femme d'intérieur, il ne m'adressait pas quatre paroles par jour.

Plus d'une fois il m'est arrivé de déjeuner ou de dîner sans entendre prononcer un seul mot ou recevoir une réponse aux questions que je risquais pour rompre ce silence attristant.

Ma seule ressource était de tirer à l'écart ma pauvre vieille Thérèse, la cuisinière, qui cumule aussi les fonctions de femme de chambre, de majordome et d'intendante, et de causer avec elle à la dérobée — car le colonel n'admet pas qu'on parle aux domestiques autrement que pour leur donner des ordres —

ou de rechercher la compagnie du jardinier, cocher, homme de peine, garde et factotum de mon père, qui répond au nom de Jonas et se montre presque aussi taciturne que son maître dont il était l'ordonnance au régiment.

Celui-là n'est pas si communicatif que ma bonne Thérèse.

Il me répond à peine, mais il me permet de le regarder planter ses choux ou sarcler ses carottes, et c'est un de mes passe-temps favoris.

Je devrais dire : c'était, car maintenant tout est fini, ma pauvre Berthe.

Ce n'est plus la tristesse morne et accablante qui habite la maison du Breuil ; c'est la désolation aiguë, poignante, désespérée, l'inimitié du père pour l'enfant, presque sa haine, assurément son indignation !

Tu te souviens peut-être de la promenade que nous fîmes ensemble, lors de ta dernière visite, il y a sept à huit mois, aux beaux jours de l'été dernier.

Mon père avait consenti à nous confier à

Jonas une après-midi avec la vieille jument et la carriole qui servent aux courses et à la culture des quelques champs du domaine réservés pour notre usage.

Le temps était superbe, le soleil éclatant; pas de nuages au ciel; rien que du bleu au-dessus de nos têtes.

Nous partîmes, assises toutes deux sur la banquette d'arrière, tandis que Jonas se prélassait sur celle de devant.

C'est un beau pays que la Nièvre, du côté de Corbigny. A chaque demi-lieue, on trouve quelque vieux château pittoresquement campé au milieu de prairies où les bœufs blancs se promènent en bandes disséminées partout, ou au coin de quelque forêt d'une végétation puissante.

Aux environs des bois de Fadray, un cavalier sortit d'une avenue d'ormeaux centenaires et, lorsqu'il passa près de la carriole, il nous lança un regard singulier, en tirant son chapeau.

Il était grand, de haute mine, dans toute la

force de l'âge, et ne devait pas avoir plus de trente-trois à trente-quatre ans.

Il m'était arrivé déjà plusieurs fois de le voir à l'église de Corbigny, le dimanche, en allant à la messe avec Thérèse, et, à chaque rencontre, il me saluait avec une politesse affectée.

Tu n'as fait que l'entrevoir ce jour-là, mais tu parus frappée toi-même de sa tournure.

C'était ce qu'on appelle un bel homme.

Je ne lui avais accordé jusque-là aucune attention.

Je peux me rendre justice en te parlant à cœur ouvert, ma chère Berthe.

Malgré la réclusion dans laquelle je vivais, aucune pensée de liberté ou d'indépendance ne m'était venue à l'esprit ; mon cœur, tout maltraité qu'il pût être, se tenait tranquille comme l'eau d'un petit étang que la brise ne ride même pas.

Dans nos entretiens, dans nos lettres, je ne te cachais rien.

Ma pauvre vie s'écoulait sans agitation, sans passions d'aucune sorte.

Mes rêves ne dépassaient guère les limites de ce parc étroit, triste comme un cimetière, où ma jeunesse était enfermée et de cette sorte de vieux logis auquel j'avais fini par me résigner, comme le prisonnier à son cachot, sans rien chercher au delà, entre un père qui paraissait m'oublier et une pauvre servante dont l'amitié me suffisait.

Tout au plus parfois voyais-je dans mes songes un jeune inconnu franchir le seuil de la maison pour me demander d'y vivre auprès de moi et de partager mon existence effacée et monotone !

Encore écartais-je avec soin cette perspective de mes yeux en me disant que jamais mon père ne souffrirait qu'un étranger vînt s'implanter entre nous et mettre un peu d'animation dans cette demeure où il se confinait avec ses regrets.

Le cavalier passa.

Pourquoi ce jour-là ses regards me parurent-

ils cent fois plus expressifs qu'à l'ordinaire ?

Pourquoi les dirigea-t-il avec tant d'obstination de notre côté ?

Etait-ce pour nous faire admirer sa fière tournure, ou me prouver que je ne pouvais lui être indifférente ?

A plus de vingt reprises il se retourna vers nous.

Notre équipage n'avait rien de luxueux et la vieille jument blanche trottinait avec une lenteur qui nous permettait d'admirer les moindres détails du paysage.

Bientôt nous fûmes à l'entrée de l'avenue d'où le cavalier était sorti.

Dans le lointain, la masse de son château se dessinait à demi, masquée par les branches énormes qui forment pendant un demi-kilomètre une voûte presque impénétrable aux rayons du soleil.

— Barges ! nous dit Jonas en désignant avec son fouet la construction massive.

Et il retomba dans son mutisme habituel.

C'est, en somme, une fort belle habitation

dans un site des plus pittoresques. De tous côtés, au delà de quelques pâturages, des bois immenses escaladent les côtes rocheuses au pied desquelles l'Yonne roule ses eaux bruyantes sur un lit de cailloux.

— C'est bien M. de Barges qui vient de passer ? demandai-je à notre conducteur.

— Oui.

— Il est riche ?

— Très riche. Ses parents sont morts depuis longtemps...

— Il demeure ici ?

— Toute l'année.

Jonas ajouta :

— Grand chasseur, bon vivant, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux. On en connaît de ses fredaines !...

Jamais l'ordonnance de mon père n'avait dit tant de paroles à la fois.

Je me retournai.

M. de Barges était arrêté au bord du chemin et nous regardait toujours.

Du bout de sa cravache, il m'envoya un salut qui ressemblait à un baiser.

Déjà bien souvent il avait eu de ces hardiesses, mais je n'y attachais aucune importance et m'en souvenais à peine.

Il faut dire que la réputation de ce jeune homme était détestable.

Dans un petit pays comme Corbigny, les châtelains des environs sont connus de tout le monde et leur existence est à jour comme dans une maison de verre.

Certainement je ne pouvais pas savoir tout ce qu'on disait de M. de Barges, mais Jonas, dès qu'il était question de lui, ne manquait pas de grommeler des mots peu flatteurs qu'il mâchonnait entre ses grosses moustaches bourrues et Thérèse, lorsque nous nous trouvions en tête-à-tête, le maltraitait avec beaucoup plus de précision.

— Croirais-tu, me dit-elle un jour avec sa familiarité de nourrice, qu'il a eu l'audace de traverser le bourg hier avec de vilaines femmes dans son break ?

— De vilaines femmes ? répétai-je rêveuse.

— Oui, des filles de Paris, peintes comme des madones, des créatures en un mot. Un affreux débauché ! Ah ! il en mène une vie !... Il ferait mieux de se marier !... Si ce n'est pas une honte !... Ça le changerait peut-être.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette réflexion de ma pauvre Thérèse me frappa.

Elle devait avoir une fâcheuse influence sur mon avenir.

Je ne pus m'empêcher de sourire et je dis à la vieille bonne :

— Tu n'y penses pas ! S'il est comme tu dis et qu'il se marie, ce sera vraiment un malheur pour celle qui deviendra sa femme !

— Qui sait ? repartit Thérèse. On conçoit qu'il s'ennuie, ce garçon, dans son pigeonnier et avec une bonne femme il s'amenderait sûrement.

La conversation en resta là.

J'en reviens à notre promenade. Nous poussâmes plus loin, jusqu'au magnifique aqueduc de Montreuillon dont les arches ont cent

pieds de haut, et tout le temps Jonas nous disait, en nous montrant les bois et les fermes devant lesquels nous passions :

— Vous voyez, c'est à M. de Barges...

Tu fis même cette réflexion :

— C'est donc le marquis de Carabas ?

— Dame, il a quatre-vingt mille francs de rentes en terres et c'est un bon denier.

En rentrant à Corbigny, nous trouvâmes une lettre de ton mari qui te rappelait précipitamment.

Tu voulus m'emmener, mais mon père s'opposa à mon départ et me retint près de lui.

Je restai seule, comme à l'ordinaire, entre lui et Jonas le muet, sans autre distraction que mes entretiens avec Thérèse et mes visites aux bêtes de notre basse-cour qui est toujours bien garnie, comme tu sais.

Il suffit d'une goutte de trop pour faire déborder un vase.

J'avais compté sur une bonne quinzaine de causeries cœur à cœur et de promenades bras dessus bras dessous avec toi.

Lorsque tu partis et que je vis le train filer en t'emportant, il me sembla que je retombais de nouveau dans les ténèbres d'où tu m'avais tirée.

J'étais sur le coup d'une déception énorme et je m'en allai dans notre parc m'asseoir au pied d'un if sur lequel des abeilles vagabondes s'étaient abattues et bourdonnaient comme les pensées qui s'agitaient dans ma tête.

Elles étaient très confuses, mes pauvres pensées, mais je me souviens que je m'arrêtais aux résolutions les plus désespérées.

Je me promettais de m'enfermer dans ma chambre et de n'en plus sortir, de ne m'occuper de rien et de me laisser mourir d'inanition afin d'échapper à l'ennui dans lequel je m'enfonçais de plus en plus, comme un touriste imprudent dans le ravin plein de neige où il se débat sous le linceul blanc qui s'épaissit sans cesse.

Mon père vint à passer et m'aperçut assise à terre, la tête entre mes mains.

— Que fais-tu là ? me demanda-t-il.

Pour la première fois, j'eus un mouvement de révolte et je m'écriai avec un accent qui l'étonna :

— Je m'ennuie, je m'ennuie !

Il me regarda avec attention et je compris très distinctement qu'un peu de pitié entrait dans son âme.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu me permettre d'accompagner Berthe ? lui dis-je.

— C'est dans ton intérêt. Si tu t'habituais au monde, comment pourrais-tu vivre ici ?

Je me levai brusquement du gazon sur lequel j'étais assise.

Le colonel n'avait pas bougé. Il restait droit devant moi, vêtu comme tu l'as toujours vu, presque élégant dans son veston gris où la rosette d'officier semblait une petite fleur rouge, son chapeau marron sur ses cheveux gris coupés court, sa longue moustache pointue sur sa lèvre amère, sec, mince comme un jonc, les traits fins, l'œil à demi éteint par la douleur persévérante dans laquelle il se plaît à s'abîmer.

Je crus qu'il allait me tendre les bras, avouer que j'avais raison de m'indigner de la réclusion qui m'était imposée, bien que je n'eusse aucun délit sur la conscience.

Mais au bout d'un instant il se contenta de me dire :

— De quoi te plains-tu ? Que d'autres sont moins heureuses ! Ton avenir est assuré. Tu seras presque riche, très à l'aise ! Le monde ne te causerait que des regrets et des déceptions. Qu'y trouve-t-on ? Des chagrins, de grands, d'inguérissables ! Ici tu as des jardins, de l'ombre, la paix ! Que peux-tu désirer de plus ?

Et il s'éloigna en murmurant entre ses dents des paroles que je n'entendis pas mais que je devinai.

Il disait :

— Que ne puis-je la retrouver, moi !

Il ouvrit à l'extrémité d'une allée une petite barrière peinte en vert et disparut, les mains derrière le dos, dans le chemin creux qui sépare deux de nos herbages.

Là, il était sûr de ne rencontrer personne. C'est sa promenade favorite.

Pendant une demi-minute, j'avais entrevu une lueur d'espoir.

J'avais cru qu'il allait lui échapper quelques-unes de ces tendres paroles qui m'eussent fait prendre mon mal en patience.

Il m'avait semblé qu'il y avait une hésitation en lui, et dans son regard une flamme de tendresse que je n'y vois pas d'ordinaire.

C'est un supplice pour moi, tu le sais, de regarder ses yeux morts, voilés, où je ne lis qu'un morne désespoir qui me glace les os.

Tu partais le lundi.

Les cinq autres jours de la semaine, jusqu'au dimanche, me semblèrent d'une lenteur interminable.

Je tins presque le serment que j'avais eu l'intention de me faire à moi-même de ne pas quitter ma chambre.

Je n'en sortis qu'aux heures des repas, par un sentiment de déférence et non pour prolon-

ger une existence que je jugeais définitivement odieuse.

Je laissai les poules pondre, les lapins du clapier brouter les feuilles de choux, les canards barboter dans l'eau boueuse des mares et même notre pauvre jument blanche hennir doucement en m'appelant à l'écurie dont je ne m'approchai pas.

Je ne regardai pas Jonas repiquer ses salades; ma bonne Thérèse dut me trouver moins affectueuse qu'à l'ordinaire et presque maussade; mais, le dimanche arrivé, le vent tourna subitement.

Dès huit heures du matin, je m'occupai de ma toilette avec un soin inaccoutumé.

Tu as vanté souvent mes doigts de fée.

Je les exerçais depuis quelque temps à la réparation de cette robe à la paysanne en laine havane à deux tons que je portais le jour de notre promenade à l'aqueduc de Montreuillon.

Elle est vraiment très seyante avec son corsage ouvert, lacé par devant et la mousseline

claire qui cache la poitrine et s'enroule autour du cou.

Je mis par-dessus un petit collet à la mode en peluche d'une nuance à peine plus foncée, très légère, et sur mes cheveux un chapeau de campagne, demi-large, presque plat, bordé d'une broderie blanche étroite, avec un simple nœud havane comme tout le reste.

Et je demeurai en extase devant ma personne pendant trois minutes au moins.

Hélas ! je me trouvais jolie. Je me disais que mon père aurait dû me témoigner plus de tendresse, puisque je ressemblais à ma mère, à celle dont le souvenir l'absorbe au point de lui faire oublier le reste de la création.

Que de fois tu me l'as dit toi-même en me comparant à son portrait !

J'ai son front, ses sourcils, ses yeux, son nez droit et fier, sa bouche étroite, son menton avec une petite fossette et le pur ovale de son visage !

Il n'y a entre nous qu'une seule différence ; elle était châtain foncé, je suis blonde ; elle

était un peu plus grande, je suis une simple réduction de notre chère morte et je lui ressemble comme un bronze de Barbedienne à une statue de marbre.

Quoi qu'il en soit, j'étais contente de ma figure — pourquoi ne pas l'avouer ? — et je me répétais que c'était dommage d'enfouir ce petit chef-d'œuvre dans un coin de champ où personne n'aurait l'idée de le déterrer.

Pardonne-moi cette folie de recluse !

Enfin la messe sonna.

C'est mon seul moment de liberté. Le dimanche, mon père juge tout naturel que je me rende à l'église, mais les autres jours, si j'ai l'idée de faire un tour au village, il n'ose pas me le défendre, mais je le sens mécontent ; il tortille sa moustache de ses doigts agités avec des airs qui ne me laissent aucun doute sur sa contrariété et ses désirs, sinon ses ordres.

A dix heures, je passai sur la place où des paysans causaient avec animation de leurs affaires et j'entrai à l'église.

L'office commençait et j'étais seule de la maison à notre banc.

Jonas vaquait à sa besogne ; mon père devait promener ses méditations dans le chemin creux, et Thérèse, qui était allée à une messe du matin, préparait le déjeuner.

Le colonel ne transige pas sur l'exactitude.

Au Breuil, elle est de règle, militairement.

En somme, mon père, en retraite, reste toujours ce qu'il était au régiment : très exigeant sur la discipline et d'une autorité despotique sur tout ce qui l'entoure.

J'étais donc seule à l'église et d'abord je ne vis rien qui pût me frapper.

Personne, autant qu'il me semblait, ne faisait attention à moi pas plus que je n'en accordais aux autres.

Mais vers le milieu de l'office, le cavalier que nous avions rencontré quelques jours plus tôt, au sortir de son avenue, traversa la nef et vint s'installer en face de moi au banc d'un de ses amis, le comte Percier, qui habite, à l'extrémité opposée de la commune,

une fort belle propriété que tu as vue de loin.

M. de Barges est très grand, et comme il se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, tout le monde pouvait le voir, et moi en particulier.

Il était mis en gentilhomme campagnard avec autant de soin certainement que j'en avais apporté à ma propre toilette.

Son veston de velours noir, à boutons de métal, était neuf ou à peu près, et convenait à un chasseur comme lui.

Il avait jeté son chapeau de paille derrière lui, sur la banquette, et, bien qu'il affectât de ne pas tourner les yeux de mon côté, je voyais, à n'en pas douter, que c'était moi qu'il regardait et aussi que c'était pour moi qu'il était venu, pour moi seule.

Une voix secrète m'en avertissait et, pour tout dire, j'en fus flattée.

Je ne pouvais m'empêcher de songer que nous formions le plus complet des contrastes et que la nature se plaît à ces caprices.

Ah! je ne pensais guère à la messe.

Mon esprit était ailleurs.

Je me disais qu'à demeurer enfermée au Breuil sans distraction, sans but, sans attrait, je finirais par perdre la raison.

J'enviais ton sort, ma chère Berthe, ton mari, l'enfant qui va venir et qui sera le charme de ta vie.

J'aurais voulu, comme toi, avoir un mari qui me tînt compagnie, qui m'entourât de son affection, au bras duquel j'aie le droit de m'accrocher, de m'appuyer, qui me parle et qui m'aime, en un mot.

Bien souvent j'en arrivais à douter de l'affection de ce père qui ne s'occupait pas de moi, qui ne m'adressait pas dix paroles par jour et jamais ne m'offrait de m'emmener avec lui dans ses promenades solitaires.

Certainement M. de Barges ne réalisait pas mon idéal. J'aurais souhaité un compagnon moins matériel, moins massif, au moral peut-être autant qu'au physique, mais quand on se sent rouler dans un abîme, regarde-t-on à quelle racine on s'arrête ?

Tu conviendras d'ailleurs que je n'avais pas le choix. M. de Barges jusque-là était le seul être qui parût songer à moi dans le pays.

Je dis « qui parût », car rien ne me prouvait que l'attention que je lui supposais eût un fondement sérieux.

Que signifie, au fond, le regard plus ou moins vif d'un jeune homme à la jeune fille qu'il rencontre sept à huit fois l'an pendant quelques minutes ?

Rien assurément.

L'*Ite missa* fut chanté ; la foule qui n'était pas bien nombreuse se dirigea vers la sortie de l'église.

Il était facile à mon admirateur problématique de se trouver auprès du bénitier juste au moment où j'y passais moi-même.

Pas besoin d'une grande stratégie pour obtenir ce résultat.

Cet important événement se produisit.

Aux yeux des paysans qui nous entouraient, cela put paraître la conjonction de deux astres.

Le gentilhomme au veston de velours trempa le bout de ses doigts dans l'eau bénite et m'offrit cette accolade sans conséquence.

Puis il s'éloigna sans prononcer une parole.

Lorsque je passai sur la place, il était mêlé au groupe de fermiers qui causaient de leurs affaires et distribuait à droite et à gauche des poignées de mains dont on n'est jamais avare entre voisins.

Ses yeux me suivaient toujours.

Pourquoi, en accrochant mon chapeau aux patères du vestibule, y pensais-je encore ?

En somme, il ne s'était passé là rien que de très vulgaire et cette rencontre n'avait pas de signification plus que celles qui l'avaient précédée et dont je n'avais tenu aucun compte.

Cependant toute la journée et la semaine suivante je demeurai dans l'attente de faits extraordinaires.

Il me semblait que le cours monotone de mon existence allait changer.

Hélas ! ma pauvre Berthe, elle aurait mieux

fait de continuer à rouler ses eaux paisibles dans son lit obscur et ignoré.

Le samedi suivant, nous avions une couturière à la maison, une de ces jeunes filles qui vont en journée et rentrent chaque soir chez leurs parents.

Celle-là venait alors au Breuil deux fois par semaine.

Elle n'y paraît plus.

Le courroux de mon père en a fermé la porte à tous les étrangers.

Thérèse et Jonas y ont seuls droit de cité.

Le facteur lui-même en franchit à peine le seuil et jette lettres et journaux dans une petite boîte disposée à cet effet et dont on ne se servait pas auparavant.

Notre maison était presqu'un cloître, elle est devenue une prison ; et bientôt, si le progrès continue, elle ne sera plus qu'un tombeau.

Vers cinq heures du soir, en montant dans ma chambre, j'aperçus quelque chose de blanc sur un petit secrétaire ancien, en bois de rose, placé dans un coin obscur.

L'ordre le plus parfait régnant dans ce lieu qui t'est familier, ce point blanc me frappa dès le seuil du sanctuaire.

Je m'en approchai avec précaution, comme si j'allais, en le touchant, amener dans mon existence les plus graves bouleversements.

C'était une lettre, tu l'as deviné.

Elle n'était pas longue, mais elle était très expressive.

M. de Barges me disait, en substance, que, depuis bien longtemps, il songeait à moi;

Que, depuis longtemps aussi, il se serait adressé à mon père pour solliciter ma main, si la rigidité des principes du colonel ne l'eût effrayé;

Qu'il se rendait justice et reconnaissait que sa jeunesse n'avait pas été exempte de désordres, mais qu'ils ne prouvaient en lui que l'exubérance de la vie; que loin de compromettre l'avenir, ils étaient une garantie de sagesse et de fidélité pour la femme à laquelle il s'attacherait pour toujours;

Que cette femme serait moi, si je voulais;

qu'il n'avait jamais aimé jusque-là et que seule je lui inspirais un sentiment inconnu pour lui, sincère et profond, fait de respect et de passion ;

Qu'enfin le meilleur moyen de me faire connaître son amour, et en tout cas le seul qui fût à sa disposition, était celui qu'il employait ; que son unique désir était de me consacrer sa vie, de me donner son nom et de mettre à mes pieds tout ce qu'il possédait, corps et biens, âme et fortune.

Je te résume, ma chère Berthe, cette lettre écrite à la diable, mais empreinte d'une franchise et d'une passion qui me touchèrent.

Je la lus et la relus pendant une heure.

J'en méditai avec soin tous les termes et n'y trouvai rien à reprendre.

J'étais d'ailleurs à l'une de ces heures d'ennui où l'on ne demande peut-être qu'à se laisser tromper.

Je ne doutai pas que ce ne fût la couturière qui eût apporté au Breuil ce message incendiaire.

Par quelle autre voie serait-il entré dans cet asile fermé à tout le monde ?

Je n'en voulus pas à cette fille.

Au contraire ; elle jouait, à mes yeux, le rôle de la colombe de l'arche qui apportait dans son bec le rameau d'olivier annonçant les beaux jours.

J'oubliais de te dire que le billet se terminait par ces mots :

« Si vous approuvez mes sentiments ou plutôt s'ils ne vous offensent pas, ce dont je serais désespéré, venez à la messe demain avec la toilette que vous portiez dimanche et une fleur rouge à votre corsage. Vous me rendrez le plus heureux des hommes. »

Je rêvai de cette lettre toute la nuit et, si je t'affirmais le contraire, tu ne me croirais pas.

Jamais je n'avais rien éprouvé de pareil.

J'étais dans un état de fièvre qui me faisait trembler et frémir comme une feuille agitée par un vent d'orage.

Je me raisonnais en vain, en essayant de me prouver que ce message était irrégulier, qu'on

aurait dû s'adresser à mon père; et j'arrivais à me persuader au contraire que M. de Barges avait raison de s'épouvanter à l'idée d'entrer en conférence avec l'arbitre de mes destinées.

Comment un étranger eût-il osé parler au colonel quand je ne l'osais pas moi-même ?

J'étais donc dans une perplexité poignante.

Pour le costume, je ne voyais aucun inconvénient à le porter, mais la question de la fleur m'embarrassait infiniment.

Ce ne fut qu'au moment du départ pour la messe que je tranchai la difficulté.

Je trouvai, en errant dans le jardin, une rose noisette qui n'était pas rouge mais d'un ton indécis, très pâle et si petite qu'elle ne m'engageait véritablement à rien.

Et d'une main tremblante, je la piquai à mon corsage.

Encore, pour plus de sûreté, je la cachai à demi dans un pli de l'étoffe.

Et j'entrai à l'église en frissonnant de ma hardiesse.

Ce jour-là, Thérèse m'accompagnait.

Elle avait trouvé le moyen de concilier ses devoirs de cuisinière avec sa dévotion, en imaginant un menu particulier.

M. de Barges était à son poste, est-il besoin de le dire ?

Jamais, à ce que m'apprit Thérèse qui le remarqua tout de suite, il n'avait si assidûment fréquenté le lieu saint de Corbigny et suivi les offices.

D'ordinaire, il passait le temps de la messe à causer au café ou sur la place avec les cultivateurs des environs.

Je n'eus pas besoin de le regarder pour savoir que ses yeux étaient fixés sur mon corsage et qu'il y cherchait avec obstination le signe d'intelligence qu'il m'avait indiqué.

La petite rose était cachée et difficile à distinguer, mais sans doute il l'aperçut, car un sourire éclaira sa physionomie et il se tourna d'un autre côté pour me dérober son air de triomphe.

Que te dirai-je, ma pauvre Berthe ?

A dater de cette minute, je devais marcher de péril en péril et de faute en faute.

Comme le dimanche précédent, M. de Barges se posta auprès de ce bénitier qui joue un si grand rôle dans ma lamentable histoire, et m'offrit de l'eau bénite en appuyant ses doigts sur les miens un peu plus longtemps qu'il n'était besoin.

Thérèse fut frappée du coup d'œil dont il m'enveloppa et, comme la pauvre femme m'aime sincèrement et qu'elle ne voit de mal nulle part, elle me dit, dès que nous fûmes dans le chemin vicinal du Breuil :

— Eh ! il pourrait bien y avoir un mariage d'ici à quelque temps au pays !

Je ne répondis pas.

Un mariage ? Je n'en étais certes pas enthousiasmée et l'idée d'une union avec M. de Barges ne me représentait pas le comble des félicités terrestres. J'étais plutôt comme l'oiseau en cage qui ne demande qu'à s'envoler dans la haie prochaine, parmi les églantiers et les aubépines, tout prêt à bénir la main qui lui ouvrira les portes de sa prison.

Thérèse essaya de me faire parler tout le long de la route, mais sans y parvenir.

J'étais mécontente, au fond, de mon escapade.

Je me disais que j'aurais mieux fait de montrer au châtelain des bois de Fadray que je n'étais pas fille à me compromettre dans une intrigue quelconque, mais au contraire bien décidée à suivre toujours la ligne droite.

Hélas ! le premier pas était fait et je m'étais engagée dans un chemin de traverse où je devais aller loin.

La couturière revint le lundi et je trouvai dans ma chambre, à la même place, une seconde lettre un peu plus hardie que la première.

Tu te figures ce qu'elle pouvait contenir.

Des remerciements passionnés pour ma complaisance, des serments d'amour éternel, avec l'assurance que mon amoureux était détaché pour le reste de ses jours de tout ce qu'il avait adoré jusque-là et qu'il renonçait sans retour, pour mes beaux yeux, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Pas de longues phrases ; quelques lignes seulement, mais très claires, très nettes, très audacieuses.

C'était un billet comme doivent en écrire de vrais chasseurs dédaigneux des fleurs de rhétorique ou l'officier qui entend sonner le bouteselle.

Le style allait bien à la carrure et au sans gêne de M. de Barges et pour rendre ma pensée, j'aurais été fâchée qu'il en employât un autre.

Je l'aimais mieux dans sa simple franchise, brutale, sans gêne et d'un goût douteux, que caché sous un masque hypocrite et trompeur.

Il ne me demandait pas de réponse, mais la lettre avait un post-scriptum que je recommande à tes méditations :

« Si vous voulez que je me présente chez votre père pour lui demander votre main et si vous m'y autorisez, mettez un œillet blanc dimanche à l'endroit charmant où j'ai été si heureux de voir la petite rose que j'aurais volontiers payée vingt-cinq louis en souvenir de cet heureux jour. »

C'était un peu alambiqué, contourné, bizarre, mais enfin c'était une déclaration formelle et décisive.

Je réfléchis toute la semaine et je pesai cette requête à loisir.

Personne ne me troubla dans cette opération.

J'aurais volontiers consulté mon père et j'en eus plus d'une fois la pensée, mais il faut dire, à ma décharge, qu'il ne s'y prêta pas.

Je tentai en vain de l'amener à quelque conversation qui, une fois entamée, eût dérivé aussitôt vers le sujet dont j'étais si tourmentée; il me fut impossible de lui desserrer les lèvres.

Ce fut à peine si mes questions, hésitantes et timides, car cette froideur me glaçait, obtinrent quelques syllabes moroses et plutôt disgracieuses qu'aimables.

Le samedi, de guerre lasse, je me rabattis sur Thérèse et j'abordai la question avec elle, le soir, au moment où elle préparait le dîner.

Je dois t'informer que la veille un dernier

billet m'était parvenu par le canal ordinaire de nos correspondances.

Cette fois, M. de Barges ne s'était pas mis en frais.

Le billet ne contenait que trois mots :

« Je vous adore ! »

C'était peu, mais c'était assez à mes yeux pour ce gentilhomme campagnard que je me figurais plus apte à l'action qu'aux écrits et aux discours.

Au fait, qu'aurait-il pu me dire de plus ?

Thérèse était en train de préparer une pâte à beignets, lorsque je pénétrai dans sa cuisine.

J'entamai l'affaire assez adroitement.

— Tu sais ce que tu m'as dit ? commençai-je.

— Quand ?

— Dimanche.

— Où ça ?

— A l'église donc.

Elle n'avait pas le moindre souvenir de ce qui s'était passé, mais tout à coup, sur un mot

qui la remit dans son chemin, la mémoire lui revint.

— Ah ! oui, fit-elle en laissant suspendue en l'air la cuiller de bois dont elle remuait sa farine.

Et me souriant avec sa bonne grâce ordinaire :

— C'était à propos de mariage, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pauvre enfant ! Tu serais bien heureuse si un mari se présentait ! Car ce que tu dois languir ici ! C'est à peine si j'y peux vivre moi-même ! Et pourtant, moi je trotte, je vas et viens, je circule dans le bourg... tandis que toi...

— Et puis, tu as Jonas ! lui dis-je.

Elle se remit à tracasser sa pâte avec colère.

— Jonas ! fit-elle, Jonas ! Un ours comme...

Elle allait dire « comme son maître », mais le respect ou peut-être la crainte d'être entendue, l'arrêta.

Et reprenant :

— Jonas ! Une brute qui n'entre dans la

maison que pour boire et manger. Je ne sais pas où le colonel a déterré cet être-là ! Lui, le maître, il a un chagrin, à ce qu'il paraît, mais Jonas n'en a pas... Il n'a jamais été marié, lui ! Ah ! il faut que je t'aime pour rester là, ma pauvre Madeleine, et, si je n'avais ta gentille figure à regarder, je n'y mangerais pas un boisseau de farine, bien sûr !

Elle ajouta :

— Vois-tu, le jour où tu n'y seras plus, je prendrai mes invalides... Autant s'enterrer vive que de s'enfermer au Breuil.

— Si on me demandait en mariage, qu'est-ce que tu me conseillerais, Thérèse ?

— Moi, de te marier et le plus vite possible, car le moins qui puisse t'arriver, c'est d'attraper une fièvre ou une maladie de langueur... Le Breuil, ça peut encore aller pour une vieille bête comme moi, mais pour une jeune fille qui te ressemble, c'est mortel, oui, je le dis, mortel comme une peste.

La pâte était achevée.

— J'espère qu'elle sera bonne, fit-elle d'un

air satisfait, mais avec le colonel, il ne faut pas compter sur des compliments. On ne sait jamais s'il est content. Et quant à Jonas, vois-tu, ma mie, c'est une bête gloutonne. On lui donnerait des carottes ou des truffes qu'il n'en ferait pas la différence.

Il y avait un beau canard sur la table. Thérèse s'en empara et lui passa avec rage sa broche au travers du corps.

— Le dîner ne va pas être prêt, dit-elle; je suis en retard. Heureusement le maître ne crie pas, mais il vous lance des regards à vous faire rentrer sous terre. En voilà un qui ne devait pas être commode avec ses troupiers !

— Ainsi, selon toi, je devrais me marier ? repris-je.

— Oui, et ça ne tardera guère, heureusement pour toi.

— Que dis-tu ?

— Je sais des choses... Herminie m'en a conté long.

Herminie, c'était la couturière.

— Ah ! fis-je, Herminie...

— Oui, elle m'a appris que le monsieur de dimanche est fou d'une certaine jeune fille... qu'il en parle sans cesse...

— Vraiment ?

— Et je l'avais bien deviné, moi !

— Toi, Thérèse ?

— Parbleu ! avec les yeux de carpe qu'il roule tout le temps de la messe !... Et puis, la dévotion qui lui est venue si vite n'est pas naturelle...

— Tu crois ?

— Ne fais pas l'ignorante ! Est-ce que les demoiselles ne devinent pas ça?... Et sa manière de te donner de l'eau bénite ! On en parle dans le bourg ! Et il faut t'attendre à le voir débarquer au Breuil un de ces matins... pour demander la main de Mlle Madeleine de Lessart...

— Au colonel ?

— Pas à moi, bien sûr !

— Et il refusera, le colonel !

Thérèse mettait son canard devant le feu... Elle se redressa.

— Eh bien, il aura tort, dit-elle, grand tort! On ne condamne pas une fille à une vie pareille. Autant la jeter à l'eau tout de suite...

— Mais M. de Barges, objectai-je, n'a pas une conduite...

Thérèse haussa les épaules.

— Ce sont les meilleurs! déclara-t-elle. Ne faut-il pas que jeunesse se passe! Et puis avec une gentille petite femme comme toi, s'il ne t'aimait pas, s'il te rendait malheureuse, ce serait un monstre, vrai Dieu! Je lui arracherais les yeux... Mais j'ai pris mes renseignements... Tout le monde n'en dit pas de mal... C'est un joyeux vivant et un brave garçon!

Jonas entrait avec un panier de légumes variés : carottes, pommes de terre, choux et salades.

L'entretien s'arrêta net.

Mon sort était décidé.

Le lendemain, quand j'entrai à l'église, un bel œillet couleur de neige se prélassait sur ma poitrine.

Cette fois je ne le cachais pas.

J'avais pris mon parti bravement et en somme je trouvais que le bon sens de Thérèse avait raison.

Faut-il tout dire ?

La principale qualité qui plaidait à mes oreilles la cause de M. de Barges, c'était la réputation de viveur qu'on lui prêtait, sa mauvaise renommée d'homme à bonnes fortunes.

Elle mettait sur sa tête haute en couleur une auréole de conquérant qui ne me déplaisait pas. Je me disais que, pour séduire d'autres femmes, il était en possession de mérites que je ne connaissais point, mais qui certainement devaient exister et qui tourneraient à mon profit.

Qu'ajouterai-je enfin ?

Je n'ai pas de secrets pour toi, ma chère Berthe.

Je pensais, comme Thérèse, que devenu mon mari, M. de Barges se contenterait de mes modestes charmes d'autant mieux que, reconnaissante de la peine qu'il prenait de m'arracher à la retraite dans laquelle on me tenait

séquestrée, je ferais tout au monde pour l'enchaîner et le retenir à mes pieds.

Etait-il sincère de son côté autant que je l'étais dans les promesses que je lui faisais à son insu, c'est ce que je ne pouvais savoir, mais je le croyais.

Quoi qu'il en soit, à la sortie de l'église, il m'offrit de l'eau bénite comme à l'ordinaire, mais sans gêne, devant tout le monde, et je sentis qu'il ne se contentait plus d'effleurer mes doigts; il les écrasait presque entre ses fortes mains, sans parler, mais ses regards me disaient toute sa reconnaissance pour l'œillet que j'avais arboré et qui, dans le langage convenu entre nous, lui octroyait le consentement attendu.

Je m'éloignai rapidement, comme si j'eusse commis une mauvaise action et, en arrivant au Breuil, je trouvai mon père impatient, car le prône avait été long et, dans mon trouble, j'avais perdu la notion du temps.

Or, l'inexactitude était un grief impardonnable aux yeux du colonel et il me le fit sentir

par son attitude pendant le déjeuner qui fut des plus tristes.

Mon père me parut si mal disposé que je redoutais l'arrivée de mon prétendu et que j'aurais voulu pouvoir l'avertir de remettre sa visite à un autre jour.

Mais je n'avais aucun moyen de correspondre avec lui et il arriva au moment où Thérèse servait le café.

Je redoutai un choc fâcheux et je m'esquivai sans me donner la peine de chercher le moindre prétexte, ce qui redoubla la mauvaise humeur de mon père.

Je n'allai pas loin toutefois et je m'arrêtai au salon dont je laissai adroitement la porte entre-bâillée.

Ce fut Jonas qui annonça M. de Barges.

— Quelqu'un demande à parler à mon colonel, dit-il.

Mon père fronça le sourcil.

Les fenêtres de la salle à manger du Breuil donnent sur la grille et il avait aussi bien que moi reconnu le visiteur.

— Fais entrer, ordonna-t-il d'un ton bref.

Je n'osai prolonger mon espionnage, surtout parce que je craignais que mon père n'introduisît le jeune homme au salon et ne me surprît en observation, ce qui n'eût pas manqué de déchaîner un terrible orage.

Je m'enfuis dans ma chambre en me disant que je saurais toujours assez tôt le résultat de la conférence, mais je laissais ma fidèle Thérèse à ma place et je pouvais compter sur elle pour me tenir au courant de l'entretien.

Il ne fut pas long.

Thérèse monta quelques minutes plus tard et me dit :

— Descends. Ton père te demande.

Je l'interrogeai du regard, mais elle ne me répondit que par un geste navré.

J'obéis pourtant et, dès le seuil de la salle à manger, je fus fixée sur ce qui m'attendait.

Mon père avait allumé un cigare et, les jambes croisées, renversé sur le dossier ovale d'un des petits fauteuils Louis XV en tapisserie qui garnissent la salle, car il les pré-

fère aux chaises, il me fixa de cet œil sévère qu'il dut avoir jadis pour le sergent-major dont il me parlait à ses bons moments et qui avait dissipé l'argent de sa compagnie, lorsqu'il était capitaine.

— Tu sais qui est venu tout à l'heure ? me dit-il.

Je balbutiai :

— Oui, sans doute... je crois l'avoir reconnu.

— M. de Barges ?

— En effet...

— Tu as été prévenue de cette démarche ?...

— Moi ?

— Sans doute... c'est à toi que je parle et non à d'autres...

— Je ne sais pas... dis-je, de plus en plus troublée.

— M. de Barges demande ta main ; en d'autres termes, il veut t'épouser.

Mon visage dut s'illuminer, car mon père me jeta un regard foudroyant et reprit :

— Tu vois bien... tu es d'accord avec lui et

la meilleure preuve c'est que cette visite te cause une joie que tu ne peux dissimuler. Tu te trouves donc mal ici ?

— Mais non, mon père, certainement !

— Tu es lasse de vivre en repos, tranquille, sans soucis, libre comme l'air...

— Je ne l'ai jamais laissé entendre...

— La maison n'est pas gaie ; on n'y voit pas d'orgies comme chez ce M. de Barges ; on n'y reçoit pas souvent et quand, parfois, il y vient quelques invités, ce sont de braves gens... Une jeune fille comme toi peut rêver plus d'animation, de bruit, de plaisirs, je le conçois... Je comprends aussi qu'elle s'ennuie dans la maison paternelle où pourtant elle ne manque de rien, mais tu ne penses pas que je puisse donner mon consentement sans examiner à quelles mains je confie le soin de ton bonheur ! Où as-tu vu M. de Barges ?

— Mais... dans le bourg... à la messe...

— Tu lui as parlé ?

— Jamais.

— Cependant il paraît sûr de te plaire,

convaincu qu'il n'a qu'à paraître pour triompher... Si c'était à toi qu'il se fût adressé, une supposition, que lui répondrais-tu ?...

— Mon Dieu, je serais embarrassée...

— Eh bien, je ne le suis pas du tout, moi ! Et je refuse !...

Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Le lui avez-vous dit ?

— Certes, et en termes très clairs et de nature à ne lui laisser aucun doute.

Mon père jusque-là m'avait parlé sèchement, d'un ton bref, mais sans s'animer.

Tout à coup, il me saisit les mains et m'attira devant lui.

— Voyons, fit-il, je vois qu'il faut s'exprimer nettement, mettre les points sur les *i*. Sais-tu ce que c'est que M. de Barges ?

— Mais...

— Tu t'imagines que c'est un jeune homme comme un autre, bon compagnon, aimant à rire et boire, à chasser, à profiter de la vie et de ses plaisirs loyalement, avec les fougues de la jeunesse et l'insouciance que donne une

fortune comme la sienne. Tu te trompes fort. M. de Barges n'a ni générosité ni entrain; tout est chez lui calcul, égoïsme et fourberie. Mêle à ces défauts une vanité de bellâtre, et tu auras la déplorable matière dont est pétri le personnage. Il passe sa vie à tendre des pièges aux filles et aux femmes pour les compromettre et se moquer d'elles. Tout lui est bon, depuis la servante de ferme jusqu'aux petites bourgeoises du pays et aux châtelaines des environs. C'est là son occupation et il n'en a pas d'autre. Brutal, libertin et malfaisant, il n'a que des défauts, point de qualités. C'est un faux gentilhomme et mon parti est pris. Si tu veux l'épouser, ce sera malgré moi.

— Mon père!...

— Il n'a qu'un mérite : sa fortune, qu'il fait sonner très haut, près de cent mille livres de rentes. Il en aurait quatre fois autant que ma réponse serait la même.

Là-dessus, le colonel jeta son cigare au feu, et, comme il faisait déjà froid, car on était aux derniers jours d'octobre, il passa dans le ves-

tibule, s'enveloppa d'une vieille capote d'officier qui doit compter vingt ans de service et s'en alla errer dans la campagne du côté opposé au bourg.

Un instant après, d'une fenêtre de ma chambre, je le vis s'enfoncer dans un petit bois sous lequel il se perdit.

Mon rêve était fini.

Il n'avait duré que trois semaines.

Je ne savais si mon père avait tort ou raison, mais je ne pouvais m'empêcher de le trouver sévère.

J'aimais mieux l'indulgence de Thérèse qui flattait mon amour-propre. Elle me jugeait assez belle pour ramener cet égaré dans le droit chemin et l'y maintenir, et je croyais aussi que j'en aurais la force.

Mon miroir m'adressait des compliments qui ne me semblaient que justes et, en y détaillant mes traits avec complaisance, je n'y voyais pas de grands défauts.

Pauvre vanité !

Si mon père l'eût voulu, il aurait fait de

moi tout ce qu'il lui aurait plu que je fusse.

Malheureusement, s'il s'était exprimé de façon à se faire comprendre et à me persuader pour quelque temps que ce mariage n'était pas de nature à réaliser mes rêves, il se renferma ensuite dans son obstiné et désespérant silence et notre existence, supportable en été, devint plus monotone, plus pénible et presque lugubre avec les brouillards, la mélancolie et les rigueurs de l'hiver.

D'ailleurs des idées nouvelles germaient peu à peu dans ma tête.

La couturière continuait à venir chaque semaine au Breuil.

C'était une fille d'une vingtaine d'années, brune et forte, agréable d'aspect, plus fine que ne le sont d'ordinaire les villageoises de nos campagnes, parlant peu, active et travailleuse, et se tenant à sa place, sans servilité et sans raideur.

Elle s'appelle, je te l'ai dit, d'un de ces noms prétentieux qu'on donne volontiers aux enfants de nos villages : Herminie.

Mais si elle revenait au Breuil, elle n'y apportait plus de lettres depuis la visite de M. de Barges, auquel du reste elle ne faisait jamais la moindre allusion.

Un jour cependant, vers le milieu de décembre, en entrant dans ma chambre pour prendre un objet dont j'avais besoin, je trouvai un papier à l'endroit où jadis j'avais aperçu les autres.

Je ne me demandai pas d'où il venait.

C'était un billet de mon prétendu.

Il ne contenait que quelques lignes que je sais par cœur.

« Chère Madeleine,

« Le refus de votre père m'a atterré.

« Sans doute j'ai eu des torts de jeunesse et « je ne les excuse pas.

« Est-ce une raison pour douter de l'avenir?

« Depuis ma triste entrevue du Breuil, je « suis resté à Paris six semaines.

« Je n'y ai trouvé que le dégoût et l'ennui.

« J'en reviens plus épris que jamais et il « m'est impossible de vivre sans vous.

« Serez-vous aussi sévère que le colonel?

« Dites-le moi.

« Herminie est une bonne et brave fille. « Elle sait à quel point je vous aime.

« Elle me remettra la réponse qui décidera « de mon sort.

« Je vous aime et ne saurais aimer que « vous.

« Pour la vie !

« ROBERT. »

Hélas ! ma pauvre Berthe, ce billet arrivait à l'heure psychologique ou je mourais littéralement d'ennui.

Ni la cuisine de Thérèse et ses recettes variées, ni les travaux de Jonas, suspendus pendant cette saison rigoureuse, ni les bêtes de la basse-cour ne suffisaient à me distraire de mes rêveries.

Pourtant je ne répondis pas.

Le temps était mauvais; il pleuvait presque constamment; les prairies étaient inondées et converties en lacs ; dans le jardin pas la moindre fleur et nos ifs semblaient plus noirs encore au milieu des ormeaux et des platanes décharnés.

Quand j'étais devant mon père ou dans la cuisine, près de la haute cheminée, les pieds au bord de l'âtre, en compagnie de Thérèse qui me regardait avec des yeux pleins de compassion, je me raisonnais en tenant, comme on dit, mon courage à deux mains, mais dès que j'étais seule dans ma grande chambre, pas laide cependant, où un bon feu était sans cesse entretenu, ma seule joie et ma seule compagnie, j'étais prise d'envies de pleurer et je n'y résistais pas !

Quelques semaines se passèrent.

Un jour Herminie me dit au moment de me quitter :

— Comme vous êtes triste !

— C'est vrai.

— Je ne voulais pas vous en parler, mais

tant pis! Je connais quelqu'un qui l'est encore plus que vous.

— M. de Barges?

— Lui-même.

Elle ajouta avec mystère :

— Croyez-vous qu'il m'a dit hier, au moment où j'achevais ma journée, qu'il a des idées horribles...

— Comment?...

— Je ne devrais pas vous en parler... des envies de se tuer!

Je m'écriai :

— Lui? Allons donc!... Il se moquait de vous, ma pauvre Herminie.

— Peut-être, mais il avait l'air terriblement sérieux.

— La raison?...

— Oh! vous la connaissez bien!

Je haussai les épaules et je secouai la tête. Ce fut toute ma réponse.

Au fond j'étais plus crédule que je ne voulais le paraître et ce grand amour me touchait.

Février s'avançait, lorsqu'un jour je me trouvai seule à la maison avec Thérèse.

Nous possédons une assez belle ferme aux environs de Montsauche ; mon père était parti de bonne heure avec Jonas, la jument blanche et la carriole, pour ordonner des réparations et s'entendre avec les ouvriers.

Le temps devenait doux. Les gelées des semaines précédentes s'étaient fondues tout à coup sous l'influence d'une de ces brises du midi qui sentent le printemps et nous en apportent les premières promesses.

On éprouvait un véritable bien-être dans ce présage du renouveau et j'allai me promener un instant après le déjeuner à travers notre petit parc où des feuilles de primevères et de violettes verdoyaient dans la mousse.

Thérèse était au bourg pour quelques emplettes.

J'arrivais à peine auprès de la porte qui sert à mon père pour gagner le chemin creux bordé de trembles et d'ormeaux sous lesquels

il aime à se promener, lorsqu'elle s'ouvrit devant moi.

M. de Barges entra.

— Vous? lui dis-je à demi fâchée de cette irruption imprévue sur notre territoire.

— Oui, moi qui ne comptais pas vous trouver si tôt.

— Que voulez-vous?

— Vous voir et vous parler!

Dans mon trouble, je répliquai comme une pensionnaire surprise en faute et qui se sent coupable :

— Si on nous voyait!

Il me saisit les mains et me dit :

— Je sais qu'il n'y a rien à craindre. J'étais à la chasse ce matin, dès le point du jour. Votre père et son stupide Jonas sont venus à passer. Ils vont à Montsauche et ne sauraient être de retour avant la nuit...

— Mais Thérèse?...

— Thérèse pense que vous êtes une martyre, que le colonel se conduit envers vous comme un tyran et le plus impitoyable des

despotes, et que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous révolter contre son autorité.

— Monsieur !...

— Vous en penserez ce que vous voudrez, mais je vous dirai ce que j'ai sur le cœur pendant que vous êtes là, ou le diable m'emporte! Qu'est-ce que je désire après tout ? Votre bonheur et le mien ! Pouvez-vous m'en vouloir de faire tout ce que je peux pour arriver à mon but ? Ce serait absurde. Écoutez-moi donc. D'ailleurs si vous croyez mal faire, vous aurez une excuse... C'est que vous ne pouvez pas agir autrement ! Pour l'instant, je vous tiens et je ne vous lâche pas. Bon gré, mal gré, vous m'entendrez jusqu'au bout.

Il s'interrompit net :

— Mais j'y pense, dit-il, vous allez geler ; vous êtes vêtue trop légèrement et, si vous attrapiez une maladie à cause de moi, je ne m'en consolerais pas... Non, en vérité.

Les termes dont M. de Barges se servait étaient peut-être un peu libres, mais le ton ne

manquait pas de douceur et l'intention était bonne.

— Non, lui dis-je, je n'ai pas froid, mais on peut venir, nous voir et je serais perdue.

— Perdue ?

— Que penserait-on de moi ?

— N'avons-nous pas un moyen de tout réparer ?

— Lequel ?

— Le mariage.

— Puisque mon père refuse son consentement !

— Qu'importe, si vous me donnez le vôtre ?

Il ajouta avec chaleur :

— Qui pourrait vous en blâmer ? N'avez-vous pas le droit de disposer de vous-même !....

J'essayai de sourire.

— Pas encore, lui dis-je. Je crois que je n'aurai ce droit qu'à vingt et un ans accomplis.

— Combien me faudra-t-il attendre ? demanda-t-il, subitement refroidi.

— Mais treize mois, si je ne me trompe...

Il fit semblant de frissonner.

— Brr!... Vous m'avez glacé le cœur, dit-il. Treize! Un fichu compte. C'est de mauvais augure.

Et aussitôt il s'anima de nouveau :

— Jamais je n'aurai la patience d'attendre jusque-là. Je vous aime avec trop d'emportement et de passion... Si vous aviez un peu d'amitié pour moi, ne le comprendriez-vous pas?

Je devins grave.

— Je ne veux comprendre qu'une chose, lui répondis-je, c'est que je dois une obéissance absolue à mon père et que je suis décidée à me soumettre, quoi qu'il m'en coûte...

Je poussai sans doute un soupir qui empêcha M. de Barges de me croire autant que je l'aurais voulu, car il me serra les mains avec une sorte de violence en me disant, tout près de mon visage qu'il eût effleuré, si sa taille n'eût été assez au-dessus de la mienne pour qu'en se baissant il me parlât pour ainsi dire dans les cheveux :

— J'ai juré que vous seriez à moi, que nos destinées seraient liées, que vous régneriez en maîtresse sur le châtelain de Barges et sur ses domaines. Au soupir que je viens de surprendre, je me flatte de ne pas vous être tout à fait indifférent. Eh bien, il y a un moyen de tout concilier. Ce consentement que vous voulez obtenir, il faut mettre le colonel dans la nécessité de nous l'accorder; il jettera feu et flamme d'abord et puis il finira, comme tous les pères, par s'adoucir...

— Est-ce possible ?

— C'est facile.

Je fus assez faible pour demander :

— Que faudrait-il faire ?

— Il faut avoir confiance en moi... Voilà tout !

Je retirai brusquement mes mains de celles de M. de Barges

— Comment l'entendez-vous ? lui dis-je.

— N'avez-vous donc jamais lu de romans ?

— Très peu.

Il fit un geste qui signifiait de toute évidence :

— Mon Dieu ! que ces ingénues me font pitié !

Et passant aux explications :

— Un voyage avec moi, une absence de quelques jours, une sorte d'enlèvement sans violence, bien entendu, et tout serait arrangé.

Je restai muette de stupeur.

Il poursuivit :

— Exemple : Je vous attends un soir avec ma voiture aux abords de Corbigny, dans l'ombre... Vous trouvez le moyen de sortir du Breuil... Vous me rejoignez à l'endroit convenu.... Je vous emmène au galop jusqu'à la Charité... Là, nous prenons le train pour Paris où nous passons deux jours... Vous revenez ; vous vous jetez aux pieds de ce terrible colonel... Il s'attendrit... il cède, et le tour est joué !

M. de Barges avait débité ce boniment très vite, sans embarras, comme la chose la plus simple du monde et avec une hardiesse qui me laissa tout interloquée.

Cependant, je répliquai au bout de dix secondes :

— Vous ne pensez pas que j'aurais l'audace d'accepter une telle proposition ?

— Pourquoi pas ?

— Mais...

— Quel dommage peut-il en résulter pour vous ?

Il ajouta avec un surprenant aplomb :

— Ne seriez-vous pas sous la sauvegarde de mon honneur...

Je baissai la tête en méditant ces paroles.

A tout autre moment, cette garantie m'aurait paru médiocre, mais, ma pauvre Berthe, j'étais dans un état d'âme que tu comprends et où j'avais peine à me reconnaître ; d'un autre côté, il faut avouer que mon ignorance de bien des choses que j'ai comprises depuis ne me laissait pas entrevoir l'étendue du danger que j'aurais à courir.

M. de Barges me vit ébranlée et fit un dernier effort.

En vérité, en s'échauffant, il me parla avec une certaine éloquence.

Il me dépeignit son amour en termes chaleureux et parfois pittoresques dans leur crudité.

Il m'expliqua son ennui dans ce grand château où on aurait pu se perdre et dont la solitude lui pesait tant ; il me dit que nous étions comme deux pigeons qui se condamneraient à l'isolement dans leur colombier respectif, sans oser prendre leur vol pour se réunir, tout en se désirant avec une ardeur solitaire et sans égale !

Il caressa, en somme, mes secrets désirs et sut me prouver que nos aspirations étaient les mêmes.

Il m'entr'ouvrit des horizons qui n'étaient pas nouveaux pour moi, car je les avais déjà contemplés souvent dans mes songes, la liberté, un mari comme le tien, des enfants que nous aimerions...

Que sais-je ?

Tes dix-huit ans ne sont pas loin encore, chère amie !

Tu te figures aisément ce qui peut nous émouvoir et nous flatter.

Je ne savais que répondre à M. de Barges, n'osant ni fermer la porte à son espoir ni l'encourager par une promesse qui voltigeait sur mes lèvres.

— Je parlerai à mon père, lui dis-je, et je verrai ce qu'il me répondra.

— Et s'il refuse?

— Je réfléchirai.

— Et vous me ferez connaître votre décision ?

— Je vous le promets.

— Comment ?

Je restai indécise une minute et je dis :

— Venez dimanche à la messe. Je trouverai un moyen.

Sans doute il crut que je faiblissais, et il n'avait que trop raison.

Il me saisit dans ses bras, m'enleva comme une plume et, n'osant m'embrasser, ne le pouvant pas, car je me défendais de toutes mes forces, il baisa mes cheveux en murmurant :

— Oui, vous serez à moi ! Je le veux !

Je me retrouvai, je ne sais comment, sur la mousse, au pied d'un orme centenaire, et j'entendis la petite porte se refermer tandis que la voix de M. de Barges me criait :

— A dimanche.

A l'autre extrémité du parc, une autre voix, aussi forte et qui me parut moins harmonieuse, appelait :

— Mam'zelle Madeleine ?

C'était l'organe de Thérèse qui par bonheur avait mis mon amoureux en fuite.

Je ne répondis pas, mais je rétablis l'harmonie de ma toilette un peu en désordre, je lissai mes cheveux dévastés par ce baiser conquérant, et je me dirigeai vers la maison, une petite branche de buis à la main, de l'air d'une demoiselle qui vient de se livrer aux innocents plaisirs d'une promenade à travers bois.

En m'apercevant, Thérèse s'écria :

— Si c'est raisonnable de rester dehors d'un temps pareil ! Bien sûr que tu as les pieds mouillés ?

— Pas du tout, répliquai-je de l'air le plus ingénu. J'ai mes sabots.

Je les avais en effet, de petits sabots très fins, presque élégants, des sabots d'héritière!

Thérèse m'examina avec défiance.

— Tu étais seule dans le parc ? me demanda-t-elle.

— Sans doute... Comment peux-tu croire ?...

— C'est, fit-elle d'un air soupçonneux, que j'ai vu passer M. de Barges dans le chemin.

— Eh bien, oui ! répondis-je, en cessant de mentir. Je ne veux pas te tromper, Thérèse. Il est venu et il m'a parlé. J'aurais voulu ne pas l'écouter, mais le moyen de l'éviter ? Il m'a retenue de force.

Thérèse sourit.

— Je le savais, dit-elle. Il ne songe qu'à toi. Il enrage des refus du colonel. Herminie me l'a conté. Il est fou, et comme je le comprends !... Où trouverait-il une plus charmante petite femme... et meilleure ? Il veut t'épouser... Il le crie sur les toits... Et toi, qu'est-ce que tu en dis ?

— Moi, rien ! Mon père n'aime pas M. de Barges.

— Il ne s'agit pas de savoir si le colonel aime M. de Barges ; ce n'est pas lui qui l'épousera, pas vrai ? Donc, c'est toi qu'il faut consulter et non lui.

— Tu crois ?

— Oui, je le crois, et là-dessus je pense comme tout le monde.

Un pauvre qui passait mit fin à l'entretien en demandant l'aumône.

Je lui donnai vingt sous ; puis j'allai dans la cuisine et je m'assis au coin du feu.

C'était la seconde fois que Thérèse me parlait ainsi.

Or, elle m'aimait, j'en étais certaine, et c'est une femme de bon sens, très estimée à Corbigny.

Avait-elle donc raison contre moi-même, car je me reprochais amèrement ma faiblesse et je m'en voulais de recevoir les lettres de M. de Barges et de l'écouter comme je venais de le faire ?

Ma promesse de prendre une résolution dans la semaine me tourmentait et je me repentais de l'avoir donnée.

Pourquoi ce jeune homme était-il venu éveiller en moi des idées nouvelles qu'en vérité je n'avais pas avant notre promenade au bois de Fadray et à l'aqueduc de Montreuillon ?

Si tu avais été près de moi, ma Berthe, je t'aurais consultée ; nous aurions vu ensemble ce qu'il fallait décider, mais tu n'étais pas là et je n'osais confier à la poste mes réflexions et mes embarras.

Au Breuil, je n'avais qu'un conseiller, ma vieille Thérèse, et par bonté d'âme, par pitié pour moi, elle se mettait d'accord avec l'ennemi et me poussait à ma perte.

Toute la semaine je demeurai dans une perplexité extrême.

Chaque fois que j'allais du côté de mon père, c'était avec la volonté bien arrêtée de lui parler en toute sincérité et sa froideur me glaçait.

Je rentrais les questions que j'avais prépa-

rées à loisir et entourées d'un luxe d'adoucissements et de précautions.

Le samedi soir, il me fallut pourtant me décider.

Nous étions à table tous deux, vers huit heures du soir, dans la salle à manger bien chaude, éclairée à l'antique par quatre bougies habillées de petits abat-jour verts, comme des danseuses de jupes courtes.

Le colonel est l'ennemi des innovations et du progrès.

Tout reste, au Breuil, comme au temps de ma mère.

Au dehors, le vent faisait rage, un vrai vent de tempête qui rendait notre intérieur plus doux et plus confortable, en faisant songer aux malheureux sur les routes au milieu d'un tel ouragan.

Le dîner était fini.

Mon père se leva, approcha son fauteuil à médaillon de la cheminée pleine de charbons, prit sa pipe dans sa poche, la bourra tran-

quillement et, posant une braise rouge sur le tabac, en tira quelques bouffées.

Je me plaçai tout doucement en face de lui et il me sembla voir dans ses yeux une de ces petites flammes de tendresse que j'y voyais parfois et qui étaient en réalité si rares et si courtes.

Ce fut un encouragement.

Je toussai pour attirer son attention et il comprit tout de suite que j'avais quelque chose d'important à lui dire.

Peut-être même devina-t-il le sujet que j'allais aborder, car la petite flamme s'éteignit aussitôt et sa physionomie devint rébarbative comme à l'ordinaire.

Mais j'étais au pied du mur ; la nécessité me donna du courage.

— Vous avez bien réfléchi, mon père ? lui dis-je, de l'air le plus humble que je pus trouver.

— Réfléchi ?... à quoi ?... répliqua-t-il d'un ton bourru. Je ne vois rien qui m'oblige à de longues réflexions..... A Montsauche, j'ai

arrangé mes affaires... Le maçon va réparer une brèche aux bouveries; le couvreur remettra quelques tuiles aux couvertures et tout sera en ordre. De plus, j'ai renouvelé le bail pour six ans avec les Servais aux mêmes conditions... C'est réglé... Si je venais à disparaître, tu n'aurais pas de soucis d'argent... Tu pourras vivre à l'aise avec tes quarante-cinq mille francs de rentes parfaitement nettes, en biens solides auxquels je t'engage fort à ne rien changer.

— Ah ! fis-je, quarante-cinq mille francs de rentes ?... Je ne croyais pas...

— Si... Et de plus nous avons quelques économies...

Là-dessus, il se renversa sur son fauteuil et remit sa pipe à sa bouche pour m'indiquer que la conférence était terminée.

Cela ne faisait pas mon affaire.

Je me grattai le menton avec embarras et au bout de cinq minutes, je repris :

— C'est au sujet de la visite qu'on vous a

faite... il y a peu de temps... que je voulais vous parler.

Il feignit de ne pas comprendre.

— Quelle visite ? me demanda-t-il.

— Vous savez bien... M. de Barges...

Je balbutiais horriblement.

— Ah! oui ! fit le colonel d'une voix aiguë. Ce polisson qui s'affiche avec des filles perdues, des femmes du trottoir, qu'il fait venir de son infect Paris et avec lesquelles il scandalise un honnête pays.

Ce furent ses propres expressions.

Il faut bien, ma chère Berthe, que je te dise tout, car tu ne comprendrais pas les sentiments de mon père pour M. de Barges et sa colère contre moi!

Polisson ! c'est le mot dont il s'est servi.

Et il conclut :

— Je te défends expressément de prononcer le nom de ce personnage devant moi... Tu entends ?

Certes, j'entendais parfaitement; je n'entendais que trop bien !

Que voulais-tu que je fisse ?

Je vis que je ne convertirais pas le colonel à mes idées.

Son parti était pris.

Je ne sais ce que j'aurais décidé, lorsque tout à coup mon père, qui s'était remis à fumer silencieusement sa pipe qu'il retirait de temps en temps de sa bouche pour tordre avec colère ses moustaches grises, se leva et arpenta la salle à manger, assez grande comme tu sais, avec des mouvements saccadés qui ne présageaient rien de bon.

Brusquement, il s'arrêta devant moi.

— Il y a des choses que tu me caches, dit-il en me regardant d'un air inquisiteur. Aurais-tu vu par hasard ce de Barges ?

Je ne sais pas mentir. Il faut une adresse qui me manque. Ma rougeur me trahit aussitôt.

Le plus simple et le plus sûr me parut encore de dire la vérité.

— Mon Dieu, oui, balbutiai-je, et ce n'est pas ma faute.

— On l'aurait donc introduit ici ?

— Il s'y est introduit lui-même.

— Quand donc ?

— Le jour où vous étiez à Montsauche avec Jonas. Thérèse s'était absentée pour des commissions. Je faisais un tour au jardin. M. de Barges s'est trouvé devant moi au moment où j'y songeais le moins...

Mon air simple et naïf aurait attendri un caillou, j'en suis sûre, mais le front du colonel se chargea de nuages.

— C'est indigne, grommela-t-il, en reprenant sa course à travers la salle, absolument indigne ! Avec cet être-là, il faut s'attendre à toutes les audaces et les inconvenances.

Et revenant à moi :

— Par où était-il passé ?

— Sans doute par la petite porte que vous aurez négligé de fermer.

— Ou que tu lui auras ouverte ?

— Je vous jure que non.

— J'aime à croire que tu ne l'as pas écouté un seul instant !

— Pardon, j'ai été bien forcée de l'entendre !

— Qu'a-t-il dit ?

J'eus un mot vraiment malheureux :

— Rien d'extraordinaire... qu'il m'aime et veut m'épouser à toute force...

Mon père posa sa pipe avec précaution sur la table.

C'est avant tout un homme d'ordre.

Et croisant ses bras sur sa poitrine :

— Ainsi, tu trouves tout naturel que ce de Barges veuille t'épouser et te le dise quand je lui ai défendu ma maison, quand je t'ai mise en garde contre lui, quand je t'ai appris ce qu'il est, un coureur de mauvais lieux, un homme de mœurs dépravées dont la réputation est détestable et le caractère trop connu...

Je pensai aux paroles de Thérèse et j'objectai :

— Ne peut-il s'amender, devenir meilleur ?...

— Il te l'a promis ?

— C'est vrai.

— Je vois qu'il a plaidé sa cause près de toi, qu'il l'a gagnée, peut-être ?

Le ton de mon père était très amer, mais je crus qu'il faiblissait et je me décidai à m'expliquer sans réticences.

Hélas ! c'était un piège qui m'était tendu.

— M. de Barges s'est exprimé très sincèrement, je pense, dis-je. Il m'a expliqué qu'il m'aime, qu'il ne veut que moi pour femme et qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour me rendre heureuse. Il s'est accusé de ses folies et m'a juré qu'il y renonçait à jamais... Il est très malheureux de vos refus et donnerait tout au monde pour vous rendre favorable à ses vues. Il ne m'a pas dit autre chose, mais n'était-ce pas assez?...

— Et tu l'aimes?

Je ne savais trop que répondre. Au fond, je n'étais pas sûre d'éprouver pour M. de Barges un sentiment qui ressemblât à de l'amour.

J'éludai la difficulté.

— Je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour, dis-je, et vous comprenez que je n'ai pas eu jusque-là l'occasion d'y penser, mais

M. de Barges ne me déplairait pas et je suis touchée de ses démarches, voilà tout.

Les doigts de mon père s'agitaient convulsivement.

Je l'ai rarement vu hors de lui et il ne se départ guère de sa froideur et de son calme, mais il me parut qu'il y avait une tempête sous son crâne.

— Restons-en là, dit-il avec sévérité. Je sens que je m'emporterais et la colère est mauvaise conseillère. Je comprends que vous vous trouvez malheureuse ici et que vous avez hâte d'en sortir. Plus tard, vous saurez que ce sont là sans doute les meilleures années de votre vie. Vous m'avez parlé franchement... Voici ma réponse : Je suis votre gardien, responsable de votre avenir. Vous n'épouserez pas M. de Barges. Il vous trompe et ne vous aime pas. Comme tous les viveurs de sa sorte, il n'aime que lui et ses plaisirs. Quand vous serez majeure, vous disposerez de vous-même comme vous l'entendrez. Jusque-là vous n'aurez pas mon aveu. Je compte sur votre obéissance et

votre sagesse, et j'ai tort, peut-être. En tous cas, ce que je vous dis est vrai. Cet homme est indigne de vous et je vous défends de recevoir ses lettres, de le voir et de lui parler. Du reste, je veillerai. Et quant à ses inconvenances, je m'en arrangerai avec lui.

Sur ces mots pleins de sous-entendus et de menaces, il sortit.

Le temps était affreux, comme je te l'ai dit. Cependant je le vis traverser la cour derrière la maison et gagner les allées du parc avec sa pipe que je distinguais sous les arbres sans feuilles, plus rouge et plus enflammée par intervalles, sous les efforts combinés du vent qui sifflait comme un serpent en furie et de mon père qui fumait avec rage.

Thérèse entra au moment où je regardais par la fenêtre.

— Eh bien, me dit-elle, il t'a parlé.

— Ah ! fis-je, tu as entendu ?

— Je crois bien... Il criait assez fort. Il n'est pas content, hein ?

— Hélas ! non.

— Et têtu ! Il ne veut pourtant pas que tu restes fille toute ta vie !

— Que ferais-tu, si tu étais à ma place ?

— Je n'ai pas deux avis. J'épouserais M. de Barges ! Il ne faut pas manquer l'occasion. Moi, je n'ai trouvé qu'un amoureux et je l'ai rebuté... Depuis, je n'en ai pas revu !...

La pauvre vieille ajouta :

— Quand tu seras mariée, tu me feras une petite place dans ta maison... Je ne resterai pas toujours avec ce Jonas qui est aussi farouche que son maître... Il y a de quoi perdre la tête à la longue.

Je ne tardai pas à remonter chez moi.

J'étais plus indécise que jamais et je rêvai aux moyens de sortir d'embarras toute la nuit, à l'exception des quelques heures où le sommeil l'emporta sur mes soucis.

Lorsque la messe sonna au bourg, je n'avais pas encore pris de résolution et j'étais presque décidée à demeurer à la maison en prétextant un malaise, mais, au dernier moment, je m'ha-

billai à la hâte et je courus à l'église sans trop savoir ce que j'y ferais.

M. de Barges était à son poste, et sans doute il comprit mon trouble et mes hésitations, car il s'efforça de les dissiper en me regardant avec des yeux que je ne lui avais jamais vus.

Ils étaient d'une grande douceur, pleins de compassion pour mes anxiétés et d'une sorte de tendresse grave qui me donna confiance.

J'étais allée seule à l'église.

Le matin, je n'avais pas aperçu mon père et Thérèse était retenue à la maison.

Au sortir de la messe, M. de Barges m'attendait près du bénitier.

Il m'offrit de l'eau bénite, me serra les doigts avec passion et me glissa à l'oreille, en m'accompagnant sous le porche, ces trois mots :

— Vous voulez bien?

Une puissance secrète me poussa à répondre, d'une voix faible comme un souffle :

— Oui.

Je lus sur le visage de M. de Barges un sou-

rire de triomphe, involontaire sans doute, et il ajouta :

— Eh bien, ce soir, au bois des Ormes... à neuf heures ! Je vous attendrai.

Je n'eus pas le temps de répondre, car il s'éloigna d'un pas rapide.

Au même instant, je vis le colonel qui venait à nous et que, sans doute, M. de Barges avait aperçu plus tôt que moi.

Mon père me donna le bras et m'entraîna vers le Breuil sans prononcer une seule parole, mais je vis bien qu'il nous avait surpris et qu'il était dans un état d'irritation extrême.

Il sut contenir sa colère, ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé et demeura sombre et préoccupé toute la journée.

L'après-midi, j'allai aux vêpres avec Thérèse pour fuir ses regards et l'éviter, car je pressentais un orage.

Il n'éclata pas, mais je compris que ce n'était que partie remise.

Dès lors, la vie n'était plus tenable dans cette retraite où du moins jusque-là on avait jou

d'une tranquillité qui pouvait, à la rigueur, compenser les joies et les distractions absentes.

Le dîner fut court et je montai à ma chambre pour réfléchir une dernière fois.

Tu ne douteras pas de ton amie, ma chère Berthe.

Je me dis que je me devais à moi-même de retirer le consentement qui m'avait été surpris le matin ; que mon devoir était de tout sacrifier à notre paix si malheureusement compromise et au repos de mon père, et qu'il me suffisait d'un moment de courage pour réparer tout le mal.

D'un autre côté, je ne voulais pas manquer d'égards envers M. de Barges dont, après tout, l'amour me flattait. Je ne pouvais le laisser dans l'incertitude de ma détermination et le condamner au supplice d'une attente inutile.

Je me promis donc de courir au rendez-vous, malgré l'ouragan qui était déchaîné et qui, en tout cas, devait me protéger, car personne ne devait supposer qu'une fugitive oserait mettre le pied dehors par un temps pareil.

Là, je dirais à M. de Barges que je n'étais venue que pour lui déclarer que je renonçais définitivement à nos projets, puisqu'ils attiraient sur moi les foudres paternelles.

En un instant je me résolus à une rupture nécessaire dont j'expliquerais en quelques mots les causes à cet amoureux vers lequel, en somme, je ne me sentais pas entraînée par un irrésistible penchant.

Je m'habillai en quelques minutes; je serrai une chaude pelisse autour de moi; je nouai une fanchon sur mes cheveux et je m'esquivai sans bruit.

Personne ne m'arrêta. Dans la salle à manger toujours éclairée, j'aperçus mon père plongé, près du feu, dans ses réflexions et j'entr'ouvris la grille sans bruit.

Neuf heures sonnaient au clocher de Corbigny et sur ma tête le ciel me semblait d'un noir de houille.

J'étais dehors.

Tous les détails de cette triste nuit sont présents à mon esprit.

Il ne pleuvait pas ! J'avais vent arrière et je courais pour être plus tôt revenue, talonnée par la peur effroyable d'une surprise.

Bientôt je distinguai deux lumières près du talus de la route et j'eus l'idée de rebrousser chemin.

Rien n'était perdu encore; mais je ne sais quel sentiment de faux honneur me retint.

J'avais promis à M. de Barges d'être là.

Qu'eût-il pensé en ne me voyant pas venir ?

Les clartés qui me guidaient dans la nuit étaient celles des lanternes d'un coupé attelé d'un seul cheval.

Un domestique était sur le siège.

La portière ouverte m'attendait.

J'ouvrais à peine la bouche pour l'explication qui devait m'excuser lorsque je fus saisie par deux bras vigoureux, enlevée sans pouvoir me débattre et jetée sur les coussins de la voiture dont la portière se referma aussitôt.

L'action fut plus rapide que la pensée.

Lorsque je revins de ma stupeur, le coupé

roulait dans les ténèbres et M. de Barges était auprès de moi.

— Mais je ne veux pas ! m'écriai-je.

— Alors pourquoi êtes-vous venue ? riposta mon ravisseur, dont la voix me parut prendre un accent très ironique.

— Pour vous dire que cette fuite est impossible, qu'elle déshonore mon père en me déshonorant moi-même ; que je ne peux pas...

— Trop tard !

— C'est odieux ce que vous faites !

— Odieux, qui le croira ? N'ai-je pas obéi ?...

— A quoi ?...

— A votre propre volonté.

— Laissez-moi, je veux descendre..., retourner au Breuil...

Il me répéta avec un accent qui me glaça :

— Trop tard, ma belle Madeleine.

Je vis bien qu'il s'était attendu à quelque revirement dans mes idées et que ses précautions étaient prises.

D'autres auraient essayé de l'attendrir peut-être ; elles l'auraient supplié ; moi, je compris

tout de suite que c'était inutile, mais en même temps je me jurai de me venger de ce que je considérais comme un guet-apens.

J'en ressentais plus d'irritation que de chagrin et tout en me disant que je n'avais que ce que je méritais, que j'étais victime de mon imprudence, je me promettais d'en atténuer les résultats.

Je me rencognai dans l'angle du coupé, le plus loin que je pus de mon voisin et je me serrai dans ma pelisse dont je me fis une sorte de cuirasse et de bouclier.

Et je demandai à M. de Barges :

— Vous êtes bien décidé à ne pas me relâcher ?

— Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, mais pas de renoncer à mon bonheur.

— Vous savez combien mon père est obstiné... Nous n'obtiendrons rien de lui... je le sais... Ainsi ce voyage me perdra sans vous servir.

Il me parut que M. de Barges souriait d'une certaine façon, mais il ne me répondit pas.

— Si donc vous m'aimez vraiment, repris-je, il faudra attendre quand même jusqu'à ma majorité...

— Eh bien, nous attendrons ! dit-il.

— Vous feriez mieux de me ramener à Corbigny et de retourner tranquillement chez vous. Ce sera un scandale inutile.

Ce n'était sans doute pas son avis car il essaya de me prendre les mains, mais sans succès.

Ma pelisse était devenue une armure suffisante pour s'opposer à ses envahissements.

— N'en croyez rien, dit-il ; vous verrez que le colonel cédera... Un père cède toujours en pareil cas.

Le cheval filait, à travers le vent qui redoublait, d'une vitesse de six lieues à l'heure.

Nous étions déjà loin du bois des Ormes.

Je dus me résigner.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Mais comme c'est convenu... à la Charité d'abord où nous trouverons l'express, et de là à Paris...

Je soupirai avec dépit; il essaya de m'apaiser en me parlant de son amour, mais maladroitement, en homme qui, certain du succès, n'a plus besoin d'efforts pour vaincre.

Et en effet il devait croire sa victoire assurée.

N'étais-je pas entre ses mains, à sa discrétion, perdue après un tel éclat et si compromise que, n'eussé-je qu'une légèreté à me reprocher, mes meilleurs amis eux-mêmes ne pourraient s'empêcher de croire à mon complet déshonneur.

J'avais lu peu de livres et j'étais sans expérience; toutefois j'en savais assez pour mesurer la profondeur de ma chute.

Mais que pouvais-je faire ?

Des rafales de vent soulevaient la voiture; c'était une nuit affreuse.

De Corbigny à la Charité, la route est longue, mais elle fut dévorée avec une extrême vitesse.

Vers onze heures et demie, nous arrivâmes à la gare. A l'exception de deux ou trois omnibus contraints d'être là par les règlements, il n'y avait pas dehors âme qui vive.

M. de Barges renvoya son domestique et sa voiture, et, muni d'une valise, il prit des billets pour Paris en ayant soin de ne pas me quitter des yeux, comme s'il eût craint que je ne tentasse de lui échapper.

Ses frayeurs étaient vaines.

Où serais-je allée?

Je n'avais ni bagages ni argent.

Je comptais, en quittant la maison paternelle, sur une absence d'une demi-heure et j'étais à douze ou quinze lieues du Breuil dans un pays où je ne connaissais personne.

D'ailleurs mon compagnon avait prononcé le mot de la situation.

Il était trop tard.

Que je fusse absente une nuit ou deux, enlevée par M. de Barges, les conséquences devaient être les mêmes.

J'étais perdue aux yeux du monde et mon père ne me pardonnerait pas.

Je me laissai donc entraîner sans résistance.

L'express arriva bondé de voyageurs.

Ce fut une chance.

M. de Barges en exprima hautement sa mauvaise humeur, mais en vain.

Il ne put même pas trouver une place auprès de moi et, si j'eusse été moins désespérée de mon escapade, je n'aurais pu m'empêcher de sourire de sa physionomie désappointée. Il se vit réduit à me regarder d'un bout à l'autre du compartiment où nous fûmes, après avoir examiné le train dans toute sa longueur, contraints de nous réfugier.

Il se consola, je suppose, de ce contre temps, en songeant à loisir que Paris lui serait plus propice.

Nous y arrivâmes à cinq heures du matin et un fiacre nous conduisit au Grand-Hôtel.

Alors un petit débat s'éleva entre nous.

Mon compagnon demandait une seule chambre au bureau et le garçon de service allait faire droit à sa requête, quand j'élevai la voix avec une certaine vivacité :

— Non pas... deux chambres, dis-je ; après un tel voyage, je suis positivement rompue.

L'explication parut satisfaire M. de Barges qui fronçait déjà ses sourcils olympiens.

— Oui, dit-il à son tour, deux chambres voisines, communiquant ensemble... M. et Mme de Barges.

On nous conduisit au second, sur une cour, et là en effet nous eûmes chacun notre appartement.

Je n'avais pas fermé l'œil pendant ce désastreux voyage, on le conçoit.

Je pus donc, sans me mettre en état d'hostilité ouverte avec mon ravisseur, invoquer la fatigue et m'enfermer dans mon appartement dont je poussai sournoisement les verroux aussitôt que j'y fus introduite.

Et, tranquille pour quelques heures, j'employai mes premières minutes de liberté à écrire quelques lignes à mon père sur une feuille de papier oubliée par un voyageur :

« Cher père,

« Je ne suis pas si coupable que vous devez
« le supposer.

« J'ai commis une grave imprudence et j'en « supporte la peine, mais elle n'aura pas les « suites que l'on pourrait craindre.

« Soyez sans inquiétude sur mon compte.

« Je serai de retour près de vous dans quel- « ques ours, dans quelques heures peut-être, « et je vous confesserai tout sans réticences.

« J'espère que vous me pardonnerez et je « vous supplie de ne pas me condamner avant « de m'avoir entendue.

« Votre fille qui vous aime,

« MADELEINE. »

Je mis l'adresse et je sonnai.

Une femme de chambre arriva aussitôt.

Je lui donnai la lettre avec l'unique pièce de quarante sous qui fût dans mes poches.

Et, ce devoir accompli, je me déshabillai et, sous la garde de mes verrous, je m'endormis d'un sommeil aussi profond que si j'eusse été en possession d'une conscience sans reproches.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais plongée dans ce sommeil réparateur, lorsque je fus éveillée par une série de petits coups secs frappés sur la porte de communication séparant ma chambre de la chambre voisine.

Je ne me rendis pas compte d'abord de ce qui se passait et je sautai hors de mon lit.

Je savais à peine où je me trouvais.

Je me souviens qu'au moment où je fus ainsi éveillée en sursaut, je rêvais que j'étais au Breuil, en conversation avec Jonas qui repiquait des choux de Bruxelles.

C'est peu poétique, assurément, ma chère Berthe, mais je te raconte les choses comme elles se sont passées.

Debout et grelottante à cause du froid qui me parut très vif, j'examinai d'où venait ce bruit. C'était du côté de la porte.

Je m'en approchai et j'entendis une voix suppliante d'abord qui me disait :

— Ouvrez, Madeleine, je vous en prie !

Il faisait grand jour.

Je m'assurai que le verrou était solide et je répondis :

— Franchement, vous n'êtes pas sérieux !

— Mais si, mais si !

— Pensez donc !

— Je ne fais que ça depuis que nous sommes ici !

— Vous savez bien que c'est impossible !

— C'est un supplice que vous m'imposez !

— Puis-je faire autrement ?

— Mais sans doute...

— Et nos conventions ?

— Quelles conventions ?

Je pris ma voix la plus grave et je dis :

— Ne m'avez-vous pas affirmé que je serais sous la sauvegarde de votre honneur ? Vous ne pouvez le nier...

Il dut éprouver un certain dépit, car il attendit quelques secondes pour répondre :

— Non, sans doute... je ne le nie pas... mais que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup !...

— Ne sommes-nous pas unis par notre propre volonté ?...

— Oh ! pas encore !..,

— Vous êtes cruelle !

— Non, mais prudente... D'ailleurs j'ai froid jusqu'aux os et je tombe de fatigue... Dormez !...

— Vous serez impitoyable?

— Il le faut !

Je saisis quelques paroles de mauvaise humeur que mon amoureux marmottait entre ses dents et je courus à mon lit où je me replongeai avec délices.

Mais il me fut impossible de fermer l'œil. Je craignais un retour offensif.

M. de Barges, en colosse campagnard qu'il est, aurait pu faire sauter sans difficulté le verrou et la serrure d'un coup d'épaule, et Dieu sait ce qui serait arrivé.

Je restai une ou deux heures immobile ou à peu près en rêvant à l'étrange situation dans laquelle je m'étais mise et, dès que j'entendis du bruit chez mon voisin, je m'habillai aussi

bien que je le pus avec mes vêtements de voyage puisque je n'en avais pas d'autres à ma disposition.

Que te dirai-je, ma Berthe ?

Au fond, je n'avais qu'un désir : regagner au plus tôt le Breuil, me jeter aux genoux de mon père et lui tout avouer.

J'espérais qu'il me pardonnerait !

Même je me flattais que cette fugue serait ignorée et que le colonel, en militaire avisé, aurait pris ses mesures pour en éviter l'éclat.

Ce qui me préoccupait surtout, puisque la faute était commise, c'était de me tenir sur mes gardes et d'éviter à la fois de froisser mon compagnon d'aventures et une chute qui eût été sans remède.

J'avais raison de m'attendre à une lutte de ruses, d'embûches et de pièges.

En me rejoignant à l'heure du déjeuner, dans le hall d'entrée où je m'étais prudemment retranchée, M. de Barges ne se montra pas irrité de ma résistance du matin et n'y fit aucune allusion.

Il affecta au contraire une gaieté un peu bruyante, destinée sans doute à masquer ses secrets ressentiments.

— Vous n'avez pas d'autres vêtements que ceux-là ? me dit-il en désignant ma robe, ma pelisse horriblement fripées par le voyage, et la fanchon qui me donnait un faux air de Savoyarde.

— Vous le savez bien... je n'étais pas préparée à cet enlèvement.

— Alors, permettez-moi de vous en offrir d'autres.

— Devons-nous donc prolonger notre séjour ici ? lui demandai-je.

— Mais nous arrivons seulement...

J'objectai timidement :

— Je pensais que la manifestation était suffisante...

Il y avait un grain de malice dans cette phrase et le regard qui l'accompagnait.

— Pour vous, peut-être, pour moi, non, répliqua-t-il avec un sourire forcé.

Il me conduisit au Louvre après le déjeuner.

Là, nous achetâmes un manteau d'un prix modéré, mais assez élégant, un chapeau et divers objets de toilette pour lesquels je pris une note en disant :

— C'est un simple prêt que j'accepte, car vous ne m'avez même pas permis d'emporter ma bourse.

Et j'ajoutai avec un certain orgueil :

— Vous n'ignorez pas que j'ai des droits et quelques économies qui me rendent assez indépendante.

C'était la vérité.

Chaque année, depuis ma sortie de pension, sans parler de la succession de ma pauvre mère dont il n'a jamais été question entre nous, mon père met à ma disposition une somme de trois mille six cents francs que j'emploie en bonnes œuvres, mais sur laquelle je garde toujours une certaine provision.

En sortant du Louvre, avec mon manteau neuf, d'un ton très doux, et un chapeau de même nuance, j'étais réellement bien.

J'avais été transformée soudain comme par une baguette de fée.

Je lus dans les yeux de M. de Barges une admiration qui me parut dangereuse et contre laquelle je me promis de me prémunir.

Mon compagnon m'apprit qu'il avait tout un programme tracé pour le soir.

D'abord, nous devions dîner dans un cabaret à la mode, aller ensuite au théâtre, puis naturellement rentrer à l'hôtel.

Le hasard me vint en aide.

Lorsque nous arrivâmes chez Voisin, M. de Barges demanda un cabinet et je m'écriai aussitôt.

— Un cabinet, vous savez bien que je les déteste...

— Mais, ma chère...

— Il n'est rien qui me soit plus désagréable!

Je ne savais pas du tout ce que c'était qu'un cabinet, mais, dès que M. de Barges avait du goût pour eux, ils me devenaient suspects.

Et je désignai hardiment du doigt une table

en pleine lumière, dans la salle du rez-de-chaussée, en disant d'un ton engageant :

— Là, voyez, mon ami, nous serons très bien !

La compagnie était rassurante.

Elle se composait en majorité de vieux messieurs décorés, dont quelques-uns à longs cheveux gris, avec des figures de savants ou de fonctionnaires, par lesquels je voyais ma sécurité garantie.

J'avais l'air si naïve et, il faut bien le dire, si gracieuse pour M. de Barges, qu'il se résigna avec complaisance.

Mais à un pli de ses lèvres, à un éclair de ses gros yeux ronds, trop allumés, je devinai qu'il se proposait de prendre sa revanche.

D'ailleurs, il pouvait être jusqu'à un certain point content de moi et je lui procurais un réel succès de vanité.

Les vieux messieurs décorés me dévoraient du regard et il m'était facile de comprendre que je servais de thème à leurs conversations.

L'un d'eux, qui devait être peintre ou

sculpteur, et dont le visage semblait plus énergique et plus intelligent parmi ces faces éteintes et ridées, s'amusait en parlant à ses voisins à tracer en l'air des lignes qui devaient être celles de ma silhouette et j'entendis ces quelques mots :

— Ovale pur, traits d'une finesse exquise, cheveux admirables, très galbeuse.

En prononçant cette épithète, l'artiste esquissait en l'air deux globes et une chute d'épaules qui complétaient sa pensée.

Il n'y avait pas à s'y tromper.

— Vous voyez, me dit M. de Barges, vous produisez votre effet... Un vrai succès que vous obtenez là !... Tous vieux libertins ! On s'occupe de vous... mais vous l'avez voulu !

Je me mis à rire avec une tranquillité qui m'étonnait moi-même.

— Bah ! fis-je, qui sait de quoi ils parlent... Nous sommes parfaitement bien ici, mon ami !

Il s'absorba dans l'étude du menu, tandis que le maître d'hôtel, gros, bedonnant, les

joues molles, le dos en arc, attendait ses instructions.

Et enfin, il accoucha :

Potage bisque.
Sole aux moules.
Perdreau froid, truffé.
Petits pois à la française.
Salade.
Vin :
Louis Rœderer frappé.

Mon amphytrion ajouta d'un ton sec :

— Pour la suite, on verra.

Les vieux décorés nous regardèrent avec considération.

M. de Barges a la voix claire.

Ils avaient très distinctement entendu les ordres.

C'était un dîner d'amoureux qui savent s'y prendre.

Sans être précisément versée dans les choses de la gastronomie, j'en entendais parler souvent au Breuil. Mon père soigne sa table ; Thérèse est un cordon bleu de premier mérite,

et tu sais, ma chère Berthe, que ce qu'on me dit ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd.

Je suis très sobre et au fond je n'avais pas l'esprit dans le bleu. Mes réflexions, en dépit de ce petit triomphe de vanité qui ne me flattait pas outre mesure, étaient assez désagréables.

Si, à la rigueur, l'heure présente était supportable, l'avenir me semblait gros d'orages. Je n'étais pas fixée sur l'accueil qui m'était réservé au Breuil, ni même sur les moyens qui m'en faciliteraient l'entrée.

Je mis donc beaucoup d'eau dans mon Rœderer, au vif désappointement de M. de Barges, et je ne touchai au perdreau et à ses truffes que du bout des dents.

Lorsque nous quittâmes Voisin pour aller aux Variétés, je dus repousser, dans le fiacre qui nous emportait trop lentement au gré de mes désirs, certaines attaques dont l'inutilité accrut le mécontentement de mon agresseur.

Il se contint pourtant, mais lorsqu'au théâtre, à l'aspect du petit cachot noir où on

me poussait et qui s'appelle une baignoire, je m'écriai : « Jamais je n'entrerai là-dedans ! » il éclata enfin et ce fut d'un ton rogue et irrité, pareil au grondement du dogue auquel on dispute un os, qu'il riposta devant l'ouvreuse ébahie et quelques spectateurs intéressés par ce débat :

— Décidément, vous devenez impossible, ma chère !

A dater de cette seconde, le charme fut rompu et la guerre déclarée.

Mais je tins bon.

Je refusai obstinément d'entrer dans cette niche ténébreuse propice aux entreprises criminelles, à ce qu'il me semblait du moins, car je n'avais qu'une vague idée de ce qui pouvait m'y attendre.

Ce que je comprenais le mieux, hélas ! c'est que mon pauvre père avait eu mille fois raison avec ses préventions contre M. de Barges ; que mon séducteur manquait des plus simples notions de la délicatesse et que peut-être même, dans cette aventure, il n'avait

cherché qu'à me perdre sans être bien résolu à tenir ses engagements, à la suite d'une faute qu'il devait croire inévitable.

L'ivresse à laquelle j'avais cédé était passée depuis longtemps, ou pour mieux dire elle s'était dissipée dès le moment où M. de Barges m'avait saisie et déposée de force dans le coupé qui m'attendait sur la route de la Charité.

Combien je regrettais ma légèreté, mais il n'était plus temps.

Cependant, devant cette ouvreuse qui attendait avec l'impassibilité narquoise d'une femme qui a dû en voir, comme on dit, de toutes les couleurs, il fallait prendre un parti.

M. de Barges était dans la ridicule position d'un dompteur qui ne parviendrait pas à réintégrer dans sa cage une de ses bêtes devant un public qui s'impatiente.

— Soit, dit-il tout à coup, c'est fort bien, nous ne verrons pas cette pièce... Allons-nous-en.

L'ouvreuse insinua d'une voix doucereuse :

— Monsieur pourrait voir au contrôle... on échangerait peut-être...

— Non, non, fit-il, tant pis!...

Il m'entraîna au dehors avec un dépit rageur.

Et dès que nous fûmes sur le trottoir :

— Vous êtes incroyable en vérité, dit-il. Je n'ai jamais rencontré votre pendant. Voilà une soirée perdue... Que faire ?...

Je ne répondis pas et à mon air il put voir que j'étais blessée du ton qu'il prenait avec moi.

Il se radoucit aussitôt.

— Au fait, c'est pour vous que j'ai pris cette baignoire, dit il; je croyais que vous aimeriez mieux ne pas vous afficher et qu'un peu d'ombre vous serait agréable.

— Oh ! fis-je, après ce qui s'est passé et le scandale qui doit en résulter près de tous ceux qui me connaissent, l'opinion des autres m'est fort indifférente, je vous assure. Je ne tiens pas à me cacher...

— Eh bien ! allons au cirque... Là vous

serez peut-être suffisamment protégée par l'entourage et l'éclat des lumières...

— Allons, dis-je, heureuse de cet arrangement qui m'évitait de rester en tête à tête toute une soirée avec lui.

Déjà je méditais de m'enfuir et de mettre fin à la triste situation où j'étais.

Mais sans argent et sans amis, je ne savais comment faire et je ne voulais rien demander à M. de Barges.

Je ne voulais pas surtout le prévenir de mon départ.

Nous allâmes, en effet, au cirque de la rue Saint-Honoré où une loge se trouva vide.

M. de Barges ne cacha pas sa mauvaise humeur. Malgré de vains efforts, elle perçait sous chacune de ses paroles.

Je voyais bien qu'il essayait de placer l'entretien sur un terrain où je ne voulais pas le suivre et j'employais autant d'adresse à l'esquiver qu'il en mettait à m'y conduire.

A l'entr'acte cependant, il m'adressa une

question si directe qu'il me fut impossible de n'y pas répondre.

— Savez-vous, me dit-il, que vous êtes une étrange personne et que je pourrais me plaindre de votre manque de parole.

Je jouai la naïveté et je répliquai :

— En vérité, je ne vous comprends pas... A quels engagements ai-je manqué, je vous prie, et que pouvez-vous exiger de plus que ce que j'ai fait ou plutôt laissé faire ?...

Il me montra la salle très brillante ce jour-là, à cause d'une pantomime nouvelle qu'on avait inaugurée depuis peu.

Les loges étaient garnies de jeunes gens accompagnés pour la plupart de jolies femmes en toilettes tapageuses.

— Pensez-vous que ces personnes que vous voyez, reprit-il, se montrent aussi cruelles pour leurs compagnons que vous l'êtes avec moi ?...

— Leur situation n'est pas tout à fait la même.

— Elle est moins bonne, répliqua-t-il avec

aigreur, car leurs unions sont tout ce qu'il y a de plus éphémère, tandis que la nôtre doit durer autant que la vie...

— Raison de plus pour attendre qu'elle soit scellée comme il faut.

— Douteriez-vous donc de ma parole ?

— Je veux y croire... Pourtant je serais plus fondée que vous à me plaindre. De quoi sommes-nous convenus après tout ? D'un voyage de quelques heures, de quelques jours, si vous voulez, destiné à forcer la main de mon père, à lui arracher ce consentement qu'il nous refuse. Je ne voulais pas vous suivre... J'étais allée au rendez-vous pour vous avertir loyalement de ma résolution.... Vous m'avez enlevée, c'est le seul mot, je crois, qui s'applique à notre situation... Je ne pousse pas de hauts cris, bien qu'en somme je pense que j'aie mal fait, que je me sois déshonorée aux yeux du monde, mais vous devriez estimer que j'ai fait assez et que je vous ai donné toutes les preuves d'amitié qu'un futur puisse attendre de sa future... Or, je suis obligée de ruser pour

éviter un mal sans remède, de soutenir des sièges, de me barricader, et c'est contraire à nos conventions.

J'ajoutai en le regardant en face comme mon père devait regarder l'ennemi à Solférino et ailleurs :

— Est-ce vrai ?

Il rougit, mais il essaya de m'adoucir.

— Et les désirs que vous m'inspirez, pourquoi les comptez-vous ? répliqua-t-il en opérant une conversion vers mes mains que je mis hors de ses atteintes. Est-ce que je peux les étouffer, les vaincre ? C'est un supplice indigne que vous m'imposez ! Je vous croyais bonne et vous êtes mauvaise, douce et vous êtes cruelle !

— Je ne suis pas cruelle, je suis raisonnable et, pour tout dire, je veux bien être déshonorée aux yeux des autres mais pas aux miens ! Que penseriez-vous de moi, si je cédais à vos caprices et si, devant être votre femme, je devenais si aisément votre maîtresse ? Vous n'iriez pas jusqu'à la mairie et vous auriez raison.

— Ainsi vous ne vous adoucirez pas ?

— Non.

Je prononçai ce mot avec tant de promptitude qu'il vit bien que toutes les supplications ne serviraient à rien.

Il changea aussitôt de visage et se leva.

— Vous deviez pourtant savoir à quoi vous vous exposiez en consentant à un tel voyage, me dit-il, les dents serrées. Ma situation est aussi intolérable que ridicule. Il y faut un terme.

Et, ouvrant la porte de la loge, il sortit, la referma avec bruit et m'y laissa seule.

Décidément, ma Berthe, le chemin de la vie avec un pareil guide m'apparaissait sous un aspect redoutable et coupé, comme les sentiers de la Suisse que nous avons parcourus ensemble, de crevasses, de trous et de fondrières.

Mais j'étais dans un mauvais pas et il me fallait d'abord en sortir.

Le soir, quand nous rentrâmes à l'hôtel, nos adieux furent des plus froids, ce qui ne m'em-

pêcha pas de me retrancher dans ma chambre comme dans une place forte.

Je m'assurai aussi que la sonnette électrique fonctionnait comme il faut et, pour en être certaine, je dérangeai un garçon sous le plus futile prétexte.

Le lendemain était un dimanche.

M. de Barges sortit de bonne heure et j'allai à la messe à la Madeleine plutôt pour m'échapper un instant que par dévotion, car j'avais la tête perdue et j'étais décidée à tout pour regagner au plus vite l'abri protecteur de la maison paternelle.

Le hasard se chargea de me tirer d'embarras.

Nous avons à Paris un ami, presque un parent, le vieux général de Léris.

Quelle ne fut pas ma surprise en le rencontrant sur les marches de l'église.

A ma vue, il parut étonné, comme tu peux le croire.

— Vous ici, chère enfant ? me dit-il en me tendant les bras.

— Hélas ! oui, mon général.

— Seule !

Je baissai la tête en murmurant :

— Oui, mon général, et bien malheureuse !

Je l'entraînai sous la colonnade dont nous fîmes plusieurs fois le tour et je lui racontai ma déplorable histoire sans en dissimuler un détail.

Il m'écoutait avec l'indulgence presque tendre des vieillards qui aiment les femmes avec leurs défauts et leurs faiblesses.

Il me consola, heureux de voir qu'il n'avait pas à me rendre courage et que j'étais décidée à me comporter avec une certaine bravoure.

Il me donna cent francs, en m'en offrant davantage, et se conduisit avec moi comme le meilleur des oncles ou des grands-pères.

Nous assistâmes à la messe sous les colonnes comme les fermiers de Corbigny sur la place du bourg, et il ne me quitta que lorsque la foule sortit à flots des grandes portes au son des orgues qu'on entendait jusque sous le péristyle.

Je me sentais plus forte ; j'étais libre puisque j'avais de quoi gagner mon refuge.

Mais je voulais auparavant que les torts de M. de Barges fussent tels qu'aucun accommodement ne devînt possible entre nous, ce qu'il désirait sans doute autant que moi.

Le hasard me vint en aide de nouveau.

Au moment où je me disposais à descendre le perron de la Madeleine, je vis très distinctement, sur le trottoir de la rue Royale, M. de Barges en conversation intime avec une grosse blonde au visage blanchi comme un sépulcre et qui lui parlait le plus familièrement du monde.

La mise de cette jeune femme était des plus soignées avec ce je ne sais quoi de hardi et de provocant qui ne laisse aucun doute sur la profession des gens.

J'ai de bons yeux.

Les moindres gestes de M. de Barges et de la dame ne m'échappaient pas.

Il me fut impossible de douter de leur parfaite intimité, ou du moins qu'il existât entre

eux une ancienne liaison qui venait de se renouer.

A la chaleur des poignées de mains qui se donnèrent, aux regards pleins de promesses que le couple échangea, avec une effusion significative, je compris qu'un nouveau bail était signé.

Cette découverte me laissa très indifférente; je le constatai avec plaisir.

Je n'éprouvais pas la moindre jalousie, donc je n'aimais pas, et si j'avais eu quelque tentation de me laisser gagner, c'était bien fini.

Que m'avait-il fallu pour en arriver là?

Deux jours à peine.

A dater de ce moment, je ne songeai plus qu'à mettre un terme à cette aventure qui n'avait que trop duré.

Grâce au général de Léris j'avais de quoi payer mon voyage, mais je ne pouvais me mettre en route que le lendemain matin, et il me fallait user de ruse afin d'éviter ce qu'on aurait pu appeler la scène de la séparation.

Lorsque je rentrai au Grand-Hôtel, M. de

Barges y était déjà et je n'eus aucune peine à déchiffrer sur son visage ses plus intimes pensées.

J'en arrivai aisément à cette conviction qu'il éprouvait autant d'ennui que moi d'une folie dont il n'avait rien à attendre, avec une fille si opiniâtre et si déterminée à se défendre.

Après le déjeuner, il me conduisit au concert des Champs-Elysées, pour tuer le temps qui lui semblait long et où nous entendîmes du Wagner qui me plongea dans une somnolence maladive, à travers laquelle j'aperçus néanmoins, à quelque distance de nous, la dame de la rue Royale, dont les yeux continuaient avec ceux de mon compagnon la conversation entamée le matin sur le trottoir.

Évidemment ce n'était pas le hasard qui les réunissait à quelques heures d'intervalle.

Je fus confirmée dans cette croyance par M. de Barges lui-même qui me dit, à l'issue du concert :

— Je vous rejoindrai dans un instant à l'hôtel. J'ai une course à faire.

Il comptait décidément trop sur ma crédulité et mon inexpérience de villageoise.

Lorsqu'il reparut, il était plus de sept heures.

Je l'attendais mélancoliquement dans la salle de lecture et, à vrai dire, je n'étais qu'à demi fâchée de cette diversion qui m'assurait un armistice salutaire.

Nous allâmes dîner chez Sylvain, au premier étage, dans un salon où se trouvait une clientèle jeune et joyeuse dont le voisinage n'eut pas le pouvoir de me dérider.

M. de Barges était lui-même terriblement morose et je ne crois pas que nous ayons échangé vingt paroles pendant ce tête-à-tête qui dut nous être aussi insupportable à l'un qu'à l'autre.

Mais alors un incident survint qui changea le cours de mes pensées.

Deux messieurs se placèrent à la table voisine de la nôtre et, à dater de leur arrivée, il me fut impossible de détacher mes yeux de celui qui était le plus rapproché de nous.

C'était un homme du monde, évidemment,

mis comme pour une soirée, en frac et cravate blanche, avec un petit bouquet de violettes à la boutonnière ; il était grand, sans exagération, svelte avec une tête intelligente, des cheveux presque noirs, châtain foncé, et une moustache légèrement retroussée.

Ses yeux ne me fixaient pas et cependant ils ne cessaient de me regarder comme s'ils eussent entrepris de pénétrer le mystère de mon étrange association avec le compagnon que je m'étais donné.

Je me disais que je l'avais déjà vu et je ne parvenais pas à démêler mes souvenirs.

Où cette rencontre déjà ancienne avait-elle eu lieu ?

Mystère ! mais je me tenais pour certaine de le connaître et il me parut qu'il était obsédé d'une idée à peu près pareille à la mienne.

Ah ! chère amie, quelle différence entre mon compagnon et ce voisin de table ou plutôt ces voisins de table que le hasard avait mis près de nous.

L'autre ressemblait à ton mari avec quelques

années de plus sur ses cheveux que le temps couvrait d'un atome de poudre.

Je ne sais pourquoi ils avaient l'air tous deux de trouver étrange le couple que je formais avec M. de Barges, lui taillé en hercule forain — le mot m'échappe et il est à peu près juste — moi, petite, sinon frêle et d'une tout autre nature que lui.

Sans doute M. de Barges fut indisposé contre moi à cause de l'attention dont j'étais l'objet, car il me témoigna son irritation par quelques paroles dénuées de courtoisie et nous sortîmes.

Jamais je n'oublierai le regard, un regard long, pénétrant et doux, qui me fut lancé par mon voisin le plus proche, au moment où je passai près de lui.

Comment lui répondis-je par un autre regard qui dut avoir plus d'un point de ressemblance avec le sien, c'est ce que je ne saurais m'expliquer.

Ce fut involontaire et pourtant ce fut.

Mon âme allait à lui dans ce regard.

En me quittant à la porte de ma chambre, M. de Barges me dit d'un ton plein de dépit et d'ironie :

— J'espère que vous ferez vos réflexions, ma chère Madeleine, et que je vous trouverai moins intraitable demain, autrement je n'accepterais pas la situation que vous me faites !

Il me quitta, redescendit l'escalier et je restai seule.

C'était tout ce que je demandais.

Je n'avais rien répondu, mais je pensais :

— Demain, tu ne me reverras plus ici.

Dans l'après-midi j'avais consulté l'indicateur du chemin de fer.

Un express partait à huit heures vingt de la gare de Lyon.

Il était présumable que M. de Barges qui n'allait sans doute rentrer que fort avant dans la nuit, si j'en croyais mes pressentiments, ne s'occuperait pas de moi dès le matin.

Je disposai tout pour ma fuite, ce qui était facile puisque je n'avais pas avec moi le moindre bagage ; puis, avant de me mettre au

lit, sinon de m'endormir, car j'aurais voulu me tenir constamment éveillée, j'écrivis ces quelques lignes que je laissai sur la commode :

« Je pense qu'il n'y a eu entre nous qu'un simple malentendu. Je me suis trompée sur la nature de vos sentiments comme vous avez dû vous méprendre sur les miens.

« Le mieux est de reconnaître son erreur sans récriminations et d'accepter les conséquences du fait accompli.

« C'est ce que je fais sans reproches et sans bruit.

« Adieu. »

La nuit se passa sans incidents.

Aucune attaque nouvelle ne fut tentée sur mes positions.

M. de Barges rentra vers deux heures du matin, tourna un instant chez lui, sans s'approcher de mon domaine et finalement il dut se plonger dans un sommeil que je jugeai profond à certains murmures musicaux dont je distinguais les modulations à travers la porte qui nous séparait.

A six heures du matin, ce sommeil persistait encore, j'en étais certaine.

J'en profitai pour me lever et je m'habillai avec les vêtements que je portais à ma sortie du Breuil.

Je jetai sur ma robe la pelisse qui m'avait servi de cuirasse pendant le voyage de Corbigny à la Charité et de la Charité à Paris et, à sept heures et demie, après avoir ouvert ma porte avec des précautions infinies, je me glissai dans les corridors déserts et je descendis presque furtivement l'escalier.

A sept heures trente-cinq, j'étais sur le boulevard et j'avisai un fiacre auquel je donnai cet ordre :

— Gare de Lyon !

Il partit aussitôt.

Le cœur me battait violemment.

Penchée à la portière, je regardais derrière moi pour m'assurer qu'on ne me suivait pas.

J'avais peur que cet homme auquel j'avais presque donné des droits sur moi ne m'eût

épiée, ne me rejoignît et ne provoquât un scandale en me faisant arrêter.

En un mot j'étais folle.

Personne ne s'occupait de moi.

J'arrivai à la gare de Lyon sans encombre; je pris mon billet, je m'élançai dans le premier wagon venu et je me remis à la portière pour en surveiller les abords.

Précautions superflues !

J'étais libre, complètement libre.

Lorsque le train s'ébranla, mes idées changèrent de cours.

J'oubliai le Grand-Hôtel et Paris tout entier pour ne me souvenir que du regard de l'inconnu de chez Sylvain.

Puis je finis par l'oublier lui-même.

Et c'est au Breuil que je songeai.

Quel accueil allais-je y recevoir?

Que dire pour expliquer ma faute, ma folie ?

Comment me la faire jamais pardonner?

A mesure que je me rapprochais du pays, mes anxiétés devenaient plus poignantes et

m'absorbaient au point de me faire oublier tout le reste.

Pourtant, j'éprouvais aussi une sorte de contentement, comme si j'eusse échappé à un danger de mort, que je fusse par exemple tombée dans un précipice, mais sans rouler au fond et en me raccrochant aux broussailles des parois.

La colère de mon père à affronter me semblait moins redoutable que le péril passé et j'étais décidée à lui tenir tête.

J'eus la chance de ne rencontrer personne que je connusse ; la voiture publique me déposa à huit heures du soir, par une obscurité profonde et un brouillard à couper au couteau, à une courte distance de la maison paternelle.

Je touchais à l'instant critique.

J'avoue que le cœur me battait avec une violence extraordinaire.

Dès que je fus à la grille, j'aperçus dans la salle à manger, à la lueur des bougies, la ca-

lotte noire dont le chef dégarni de mon père était couvert.

C'était tout ce que je voyais de sa personne.

Il devait être enfoncé dans son fauteuil et plongé dans d'amères réflexions, si j'en jugeais par ses airs penchés et son attitude morose.

Je n'osai aborder la maison de face ; je m'éloignai de la grille et j'imitai M. de Barges qui, pour me surprendre, avait opéré un mouvement tournant et s'était introduit par la petite porte.

C'est par là que j'entrai à mon tour.

Je me glissai dans le jardin d'abord et dans la maison ensuite, avec des précautions de malfaiteur.

Il y avait de la lumière dans les écuries.

Le silencieux Jonas devait y soigner la vieille jument blanche, et j'en fus bien aise.

Thérèse était seule dans les cuisines.

Je m'en assurai en jetant un coup d'œil par la fenêtre où je l'attirai en frappant deux petits coups aux carreaux.

Quelque pressentiment l'avertit que la brebis

égarée rentrait au bercail, car elle accourut aussitôt et me dit :

— Enfin, te voilà donc ?

— Oui, mais quelle triste équipée, ma pauvre Thérèse ! Et mon père ?...

— Il ne faut pas qu'il te voie... Le premier moment serait dur à supporter. Va dans ta chambre et enferme-toi.

Une bravoure m'était venue depuis que j'étais descendue sur la grande route où la voiture m'avait déposée et que je respirais l'air du Breuil qui me semblait moins malsain que celui de Paris.

— Bah ! dis-je à Thérèse, s'il y a des reproches à subir, autant tout de suite que plus tard. Sait-on dans le bourg ce qui s'est passé ?

— Bien sûr, me répondit-elle. Le cocher de M. de Barges n'a eu rien de plus pressé que de conter l'aventure à tout le monde. C'est un bruit affreux. Il faut épouser M. de Barges le plus tôt possible.

Je déclarai d'un ton délibéré :

— Certes non, je n'épouserai pas M. de

Barges. J'aimerais mieux rester fille toute ma vie. Je vais voir mon père et, s'il me chasse, je m'en irai au couvent ou ailleurs... J'ai quelques rentes de ma mère, à ce que je crois, et je m'arrangerai pour vivre simplement dans un coin où personne ne me connaîtra. Mais je n'épouserai pas M. de Barges... Non, non ! Il n'est pas assez gentleman pour moi.

Jamais je ne m'étais exprimée avec autant de volubilité.

Je ne le crois pas du moins.

On aurait dit que cet étrange voyage m'eût ouvert l'entendement et donné l'assurance d'une aventurière que rien n'étonne.

Je traversai la cuisine qui n'est séparée de la salle à manger que par un grand office et je me trouvai à deux pas de mon père, malgré les efforts de Thèrèse qui essayait, mais en vain, de me retenir par ma pelisse.

Ma pauvre Berthe, comment te dépeindre l'air dont je fus accueillie !

Mon père se leva de son fauteuil comme s'il eût aperçu devant lui son plus mortel

ennemi et il prononça par trois fois ce petit mot : « Vous ? » avec une irritation croissante.

— Oui, moi, lui dis-je, mais bien repentante de la sottise que j'ai commise et dont je suis prête à supporter les conséquences.

Il crut sans doute que je faisais allusion au sot mariage qui devait couronner mon équipée, et ce fut avec une amertume profonde qu'il me répondit :

— Ce n'est pas sur vous, c'est sur moi qu'elles retomberont ; c'est mon honneur qui est en jeu. Les femmes n'entendent rien à ces choses-là. C'est comme si on m'avait craché au visage et me voilà couvert de honte pour le reste de ma vie.

Il demeura un moment silencieux, arpentant la salle à manger d'un bout à l'autre, lentement.

— Je ne vous attendais pas si tôt, reprit-il. Je pensais que votre voyage durerait plus longtemps. Pendant votre absence, je me demandais comment nous pourrions vivre désormais. Je pense que le mieux sera de vous marier

sans délai et de quitter la maison. Quand comptez-vous épouser M. de Barges ?

— Jamais !

Ce cri m'échappa si naturellement que mon père, qui parlait en continuant sa promenade à travers la salle, s'arrêta tout à coup.

— Vous dites ?... demanda-t-il.

Je répétai très tranquillement :

— Jamais.

— Mais alors je ne comprends plus...

— Ecoutez-moi, mon père, dis-je avec un certain aplomb, et vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous pouvez le supposer.

Il me regarda avec des yeux ahuris en se demandant si j'étais inconsciente ou d'une audace qui dépassait les bornes.

Je vis très bien ses impressions et je continuai :

— Je ne vous apprendrai rien en vous affirmant que le Breuil n'est pas gai, et vous me rendrez cette justice que je ne me suis jamais plainte de l'ennui que j'ai pu y éprouver. M. de Barges s'est occupé de moi. Je le voyais

quelquefois... comme tout le monde ; il m'a écrit... Enfin, il est venu vous voir et vous a demandé ma main. Vous l'avez refusée... vous avez bien fait.

— Ah !

— Je le pense aujourd'hui ; je pensais autrement alors. M. de Barges m'a proposé de fuir avec lui uniquement pour vous contraindre à nous accorder votre consentement. Cela ne me plaisait pas beaucoup, mais j'ai accepté. Inutile de vous dire que M. de Barges m'avait fait toutes sortes de promesses. Cependant, au dernier moment, je me suis ravisée et je suis allée à son rendez-vous sur la route de la Charité uniquement pour l'avertir qu'il n'avait pas besoin de m'attendre. La meilleure preuve, c'est que je partais sans habits et avec quarante sous dans ma poche. M. de Barges m'a simplement prise et jetée dans son coupé et me voilà en route. Qu'eussiez-vous fait à ma place ? Je me suis résignée, en trouvant le procédé un peu vif. De la Charité, nous sommes allés ensemble à Paris. J'y

suis restée deux jours avec mon futur, au Grand-Hôtel où nous avions chacun notre chambre. Je vous prie de croire que j'étais sur mes gardes. Je ne serais pas votre fille si je n'avais quelques connaissances en stratégie. Au bout de vingt-quatre heures, je n'avais plus qu'une idée : retourner d'où j'étais venue. J'ai heureusement rencontré le général de Léris auquel j'ai tout raconté ; il m'a donné cent francs et j'ai repris le train en laissant à M. de Barges un mot pour lui déclarer que l'expérience était faite et que je suis dégoûtée du mariage... avec lui du moins. C'est tout. Il est certain que d'ici à longtemps l'idée ne me viendra pas de renouveler de pareilles tentatives avec un autre, même quand il vaudrait cent fois mieux que le premier. Vous voilà donc bien tranquille.

Je ne sais si je me trompais, mais le visage de mon père me parut amélioré.

Mon sang-froid dut lui sembler si drôle que sa colère en était oubliée, bien qu'il se livrât à des efforts surhumains pour pa-

raître aussi irrité qu'il l'était à mon arrivée.

— C'est bien, fit-il. Plus tard je vous dirai comment il me paraîtra possible d'arranger notre vie. Rentrez chez vous.

J'étais lancée. Je voulus plaider ma cause jusqu'au bout.

— Je sais qu'il y a le monde... repris-je. Le monde me jugera sans doute plus sévèrement que je ne me juge moi-même... Mais à Corbigny, nous ne le voyons pas beaucoup, le monde, et, dès qu'il sera convaincu que nous n'attachons que peu d'importance à ce qu'il pense, il ne s'occupera plus de nous. En Suisse, une future se promène avec son prétendu et n'est pas perdue pour si peu. Ma conscience est en repos; c'est à quoi je tiens le plus et je ne regrette que la peine que je vous ai causée.

— C'est bon, c'est bon, me dit-il avec une impatience qui me parut feinte. Je vois que vous êtes contente de vous, ce qui est bien étonnant. Vous ne comprenez pas l'étendue de votre faute. Allez et laissez-moi.

J'avais subi le choc, moins formidable que Thérèse ne me le faisait craindre.

J'attendis, de l'air d'une écolière en pénitence, un mouvement de tendresse qui ne vint pas et je me retirai.

Dans la cuisine, je retrouvai Thérèse très anxieuse.

— Eh bien, lui dis-je en riant, tu vois, c'est fini et ce n'a pas été si terrible !

— Que vas-tu faire ?

— Mais rester ici, tout bonnement, et ne pas me marier... jamais, sans doute.

Et en montant l'escalier, je songeais :

— A moins de retrouver ce voisin qui était près de moi chez Sylvain et qui me regardait avec des yeux si singuliers !

Mais quelle apparence y avait-il que je le revisse jamais et surtout qu'il voulût de moi ?

Maintenant, chère amie, tu connais à fond l'histoire de ta pauvre Madeleine.

Est-elle assez pitoyable ?

Enfin, me voilà réintégrée dans la grande chambre rouge qui fut celle de ma bien aimée

mère ; mon exaltation est tombée et j'ai des envies de pleurer. Je comprends à quel point j'ai été stupide et aveuglée par je ne sais quelle démence passagère.

Mais, tu peux m'en croire, elle est dissipée à tout jamais et ce qui m'étonne, c'est d'avoir pu me laisser prendre à ce traquenard du mariage comme une alouette au miroir.

Au fond, j'ai fait la personne courageuse devant mon père, mais j'aurai beaucoup de peine à me consoler.

En attendant, résultats de ma folie : je suis la fable de l'arrondissement et mon père a reçu un grand coup d'épée dans la poitrine.

Depuis trois jours que je suis ici, bien désolée, à te narrer mes aventures, les médecins de Nevers ne font qu'aller et venir et celui de Corbigny est installé à demeure au Breuil où il soigne mon cher blessé de son mieux.

Les docteurs affirment qu'il n'y a rien de grave à redouter ; mais quelques lignes plus bas, le coup eût été mortel.

Enfin, tout danger paraît écarté et tu penses

si je respire avec plus de liberté, maintenant que je suis à demi rassurée.

Seulement, il n'y a que Thérèse et le fidèle et taciturne Jonas qui aient provisoirement accès dans la chambre de leur maître.

Je suis consignée aux arrêts, toute émotion pouvant aggraver l'état de mon père.

Je ne sais pas au juste comment les choses se sont passées.

Dès que je serai fixée, je t'expédierai un supplément destiné à te mettre au courant des circonstances de ce fatal duel.

Ecris-moi quatre lignes, chère amie, mais qu'est-ce que ton mari va penser de moi, et te permettra-t-il désormais d'avoir la moindre accointance avec cette brebis galeuse qui s'appelle Madeleine de Lessart ?

C'est douteux.

Au risque d'encourir ses foudres, je t'ai dit la vérité, toute la vérité, sans en retrancher une virgule. Pour toi, je sais que ton cœur est plein d'indulgence et que je peux compter sur un amical pardon.

Mille baisers de ta pauvre amie et à bientôt le complément de ce triste roman qui n'est pas le roman de l'amour mais de l'ennui, du mortel ennui!

MADELEINE.

Berthe Langeais à Madeleine de Lessart, au château du Breuil, par Corbigny (Nièvre).

Tours, 3 mars 93.

Chère amie,

Je n'ai pas eu l'embarras de communiquer ta lettre à mon mari; c'est lui qui l'a reçue.

J'étais chez ma mère, à Blois, lorsque ce paquet est arrivé à la maison.

Mon époux qui était seul dans son cabinet, trompé par l'apparence, a cru qu'il s'agissait de papiers d'affaires et, dès qu'il a eu jeté les yeux sur le début de ton histoire, en-

traîné par l'intérêt du récit, il est allé jusqu'à la fin, d'un trait.

Tu n'ignores pas quelle affection il a pour toi.

C'est presque de l'adoration que tu lui inspires et j'en serais jalouse, s'il ne s'agissait de ma meilleure amie. Eh bien, ton aventure n'a pas altéré cetté adoration.

Es-tu contente ?

Ma pauvre enfant, vois-tu, il y a longtemps que nous avons prévu, mon notaire et moi, quelque chose dans le genre de ce qui vient d'arriver et, n'était le duel dont l'issue a failli être si fâcheuse, ce qui redouble mon antipathie pour M. de Barges que je me figurais plus généreux et moins rustre, dans le mauvais sens du mot, je dirais que c'est une leçon dont le colonel avait quelque besoin.

On n'enferme pas une fleur dans une cave; on ne la prive pas d'air et de lumière; on la cultive avec plus de souci ; on lui donne le milieu qui lui convient. En un mot, on ne transplante pas un camélia au fond d'un bois et surtout on ne

l'y laisse pas pendant les quatre saisons de l'année.

Que veux-tu ? C'était fatal.

Mon notaire, dont tu connais le calme et la froide raison, me le déclare.

Appelons les choses par leur nom.

L'égoïsme du colonel devait produire ce résultat.

Le malheur n'est pas que tu te sois laissée enlever, mais que tu sois précisément tombée entre les mains d'un butor comme ce châtelain nivernais.

C'était une perle bien mal placée.

Ici, nous ne parlons plus d'autre chose depuis que nous avons reçu ton factum dont certains détails nous ont procuré une douce gaieté, bien que le fond de l'affaire soit en somme assez tragique.

Maintenant, il faut envisager l'avenir.

Je ne doute pas que ton père ne t'aime, mais à sa manière qui n'est pas la bonne, pour lui plutôt que pour toi et avec cette jalousie inquiète qui fait qu'on redoute de se

voir enlever ce qu'on peut considérer à bon droit comme le charme de sa maison et la joie de ses yeux.

Il est certain que, un jour ou l'autre, tu trouveras le mari de tes rêves, mais il est certain aussi que tu l'aurais vu poindre plus tôt n'eût été ce scandale qui, par malheur, ne manquera pas d'avoir un grand retentissement à quelques lieues à la ronde.

Laisse passer la bourrasque, ma bien chère Madeleine ; abandonne-toi aux hasards de la vie qui nous ballottent à leur gré ; soigne ton père qui, j'en suis sûre, ne doute pas de la vérité de tout ce que tu lui as dit, pas plus que je n'en doute moi-même, et qui t'a déjà pardonné ta folie à cause de ton courage et des raisons qui t'ont poussée à cet acte de désespoir dont il n'est pas tout à fait innocent.

C'est un homme de sens et, au fond, il te rend justice, c'est évident, s'il hésite à l'avouer par suite de cet orgueil qui mène la plupart de nos maîtres par le bout du nez.

Adieu, ma pauvre et chère Madeleine ; je ne

te laisserais pas seule dans ces embarras et je volerais auprès de toi sur les ailes de l'amitié si mon notaire ne m'interdisait en ce moment les voyages, fort de l'opinion du docteur qui m'ordonne de me ménager quelques mois.

As-tu compris, bébé ?

Écris-moi. J'attends tes lettres avec impatience et je t'envoie en même temps que mes baisers de sœur toutes nos amitiés.

BERTHE.

P.-S. — Je me demande la tête que fera M. de Barges si jamais vous vous retrouvez auprès du bénitier de Corbigny !

Madeleine à Berthe.

10 mars.

Chère amie,

Tu m'as rendu le courage dont j'avais besoin. J'ai maintenant accès auprès de mon père

et, Dieu merci, sa blessure sera moins grave encore qu'on ne l'avait supposé.

Je sais maintenant à peu près ce qui s'est passé.

C'est Jonas qui, excité par les événements, s'est délié la langue et nous a donné ces détails à Thérèse et à moi.

C'était le jour du marché de Corbigny.

Il y avait beaucoup de monde sur la place.

Mon père causait avec M. Chambolle dont je t'ai parlé et quelques propriétaires des environs avec lesquels il est très lié, lorsque M. de Barges survint et se mêla à la conversation, comme si rien ne fût arrivé d'extraordinaire qui dût les éloigner l'un de l'autre.

Justement M. Chambolle venait, paraît-il, de blâmer vertement la conduite de M. de Barges qui n'avait même pas eu la délicatesse d'obliger ses gens au silence.

Mon père dit à ce dernier :

— Il y a un proverbe qui vous est applicable, monsieur. Votre conduite est celle d'un mal-

honnête homme et d'un lâche. Si vous vous trouvez froissé par mes paroles, je suis à votre disposition.

Une rencontre fut arrêtée pour le lendemain et tenue secrète.

Quelques personnes seulement avaient entendu la provocation et on espérait qu'elle n'aurait pas de suites graves.

Le hasard en a disposé autrement.

M. de Barges, atteint légèrement au bras, se précipita comme un furieux sur mon père qui baissait son épée et faillit le tuer, ce qui a mis le comble à l'antipathie qu'il inspirait à beaucoup de gens.

Mon père, tout blessé qu'il fût, lui dit :

— Mes compliments, monsieur ; vous êtes aussi déloyal avec les hommes qu'avec les femmes.

Et il tomba, assez content de sa phrase, à ce qu'il m'a paru depuis.

M. de Barges s'est excusé sur l'emportement du combat.

Voilà, chère amie, ce que j'ai appris.

L'amour-propre du colonel est donc satisfait.

Si son physique souffre un peu, il est au moral content d'avoir, en somme, joué le beau rôle en cette douloureuse affaire.

Pour l'avenir dont tu me parles, je suis décidée à rester fille.

C'est, je pense, en l'état de ma réputation, le meilleur parti que j'aie à prendre.

Remercie ton époux de sa bienveillance pour une égarée comme moi et dis-lui bien que son indulgence m'est précieuse.

Es-tu heureuse, ma Berthe, d'avoir un mari qui lui ressemble et une vie exempte d'orages et de troubles!

Mille baisers.

MADELEINE.

Philippe de Fierville à Pierre Chambolle,
au château de la Ronce,
par Corbigny (Nièvre).

Paris, 30 mai.

Mon cher Pierre,

Que deviens-tu, que fais-tu, qu'attends-tu pour venir nous retrouver et passer deux ou trois bonnes semaines avec nous, comme les autres années ?

J'arrive d'un voyage au long cours en compagnie de Lignères dont je n'ai jamais si bien apprécié le caractère.

Quelle délicatesse! quelle loyauté! quel cœur en un mot !

Et que je plains la femme d'où lui vient le fonds d'incurable tristesse qu'il gardera jusqu'à la fin de ses jours.

Elle devait être triplement aveugle pour lui préférer un rival, ou ce rival était sans contre-

dit le phénix des amoureux passés, présents et futurs.

Enfin, c'est fait.

Il en reste inconsolable et, bien que le désastre ait eu lieu depuis des années, le pauvre garçon en ressent toujours la blessure et ne peut s'en guérir.

C'est étrange et cependant je comprends Lignères.

Je le comprends surtout depuis une aventure qui m'est arrivée à moi-même.

Oh ! une aventure des plus simples, sans accidents et sans péripéties, sans catastrophe d'aucune sorte, une pièce qui n'a eu qu'une scène et quelle scène !

Un regard, et ce fut tout.

Mais un regard d'yeux admirables, étonnants, plus expressifs que la parole, un regard sombre dans une jolie figure pâle, un regard qui m'est entré à travers les chairs comme un coup d'épée qui m'aurait transpercé de part en part, plus agréable certainement.

Et la fée a disparu.

Je ne sais où elle est passée.

Et je la vois toujours, comme dans les romances de mil huit cent trente-cinq, Loïsa Pujet et consorts.

Ce regard c'est toute mon aventure.

Tu vois qu'elle est courte.

Je reviens à mon excursion, en compagnie de Lignères.

Il voulait se distraire — il en a toujours besoin — et je ne demandais pas mieux que de suivre son exemple.

Eh bien, cher ami, si j'avais été seul, je serais revenu au bout de huit jours, rentré au logis, comme le pigeon de la fable, et j'aurais eu tort.

J'aurais fait une sottise d'abord, une bassesse ensuite.

Tu as connu Olympe.

J'ai fait pour elle ce que je ne ferai plus pour aucune autre femme, cette autre eût-elle le charme de toutes les filles d'Ève réunies.

J'aurais cru qu'elle m'en garderait quelque reconnaissance, qu'elle éviterait de me froisser,

qu'elle m'épargnerait du moins la ridicule humiliation qui résulte d'une tromperie presque publique.

Trop sceptique pour compter sur une de ces fidélités parfaites dont les exemples sont si rares, je me flattais d'être mieux traité que les autres, parce que je me disais ce qu'on se dit toujours : que je valais mieux et que je montrais plus d'attachement et plus de générosité.

Chimère !

Mon sort fut celui du commun et le culte que je rendais à mon idole et dont je payais largement les frais, ne me préservait pas de ses caprices.

Perreux, oui Perreux, cette épave flottante sur le boulevard, impossible à renflouer, lâchée à la dérive, toujours en quête d'un sauveteur assez bon enfant pour mettre dix louis dans la main d'un camarade aux abois, Perreux le courtier des belles sans protecteurs sérieux, le proxénète d'un tas de liaisons d'argent et de ténébreuses combinaisons financières, Perreux, enfin, était l'objet des préférences d'Olympe !

Instruit par le hasard, j'ai brisé galamment, j'ose le dire, et tu n'en doutes pas, mon vieux Chambolle, des relations qui m'ont été chères, pourquoi ne pas l'avouer?

Olympe représentait à merveille la Vénus plébéienne, perfectionnée par une civilisation raffinée et décadente, devant laquelle la vertu d'un saint Antoine, eût, j'en ai peur, baissé pavillon et rendu les armes.

Elle m'a laissé d'agréables souvenirs effacés depuis par le regard providentiel dont je t'ai parlé et grâce auquel ils me semblent si vieux, si vieux, que je me demande si Olympe, la rue Fortuny et son petit hôtel ont jamais existé ailleurs que dans mes rêves.

Mais le regard subsiste; il rayonne encore dans mes prunelles; il me produit dans la chair cette sensation lancinante et presque aiguë que je t'ai résumée tout à l'heure en quelques mots.

Il m'a poursuivi en Algérie, aux gorges de la Chiffa, sous les orangers de Blidah, au Maroc, en face de ce détroit de Gibraltar où il

me semblait apercevoir l'Anglais accroupi dans l'orgueilleux rocher qui menace de ses canons nos navires entrant dans la Méditerranée ; je l'ai revu à Oran, à Constantine, à Tunis, partout enfin où le hasard et Lignères qui me servait de cornac, ont voulu me conduire.

En Corse, ni les maquis, ni les histoires de brigands ne m'en ont distrait et à Paris, c'est à lui que je pense et non à tout ce que j'y retrouve.

Lignères m'arrive à l'instant et onze heures et demie sonnent à la pendule de mon cabinet.

Je te quitte, mon cher Pierre.

Dis-moi si tu seras à Paris pour le Grand-Prix.

Ta chambre t'attend et tu as chez moi tout ce qu'il faut pour ta femme, si malgré son amour pour ses jardins, sa maison, son parc et ses bêtes, elle se décide à t'accompagner.

Présente-lui mes hommages et crois à toute mon affection.

Ton vieux camarade,

PHILIPPE.

Pierre Chambolle à Philippe de Fierville,
boulevard de la Madeleine,
Paris.

La Ronce, 2 juin.

Mon cher Philippe,

Tu ne me verras pas chez toi cette année.

Je suis retenu ici par ordre de mon gouvernement.

Tu le connais. Il est tout ce qu'il y a de plus despotique. Jamais jupons n'ont habillé un être aussi autoritaire, depuis la grande Catherine, d'impériale mémoire.

Mais ce despotisme m'est cher. D'ailleurs les arrêts auxquels je suis condamné se basent sur un fait qui les justifie.

Notre petite famille doit s'accroître dans quelques mois d'un membre qui y sera aussi bien accueilli que ses deux prédécesseurs.

Argèle ne peut voyager et je me ferais un

scrupule de la laisser seule à La Ronce, en l'état où je la vois.

Ah ! cher ami, que ne m'imites-tu ?

C'est là le bonheur, le vrai, le doux et l'enviable.

Avoir auprès de soi une charmante femme dont les sentiments sont les nôtres, dont la vie n'a qu'un but : nous rendre heureux, qui nous appartient sans conteste et se plaît dans sa dépendance, qui nous épie du coin de l'œil pour saisir nos pensées et ramener le sourire sur nos lèvres, s'il s'en écarte, c'est un rêve, une félicité idéale et depuis cinq ans cet idéal et ce rêve sont devenus ma réalité de tous les instants.

Je n'ai pas renoncé à Paris sans esprit de retour, mais je t'affirme que, à part quelques amitiés dont la tienne m'est certainement la plus précieuse, il ne me manque pas.

Les jours passent ici comme des heures.

La Ronce est une terre assez étendue pour occuper mes loisirs.

L'hiver je chasse, comme tu sais, et je me

suis repris de passion pour ce plaisir qui fut celui de mon père et dans lequel mon aïeul s'était presque illustré.

Les sangliers et les loups du Morvan suffisent à mon activité et, quand je galope sur leurs traces, je ressens l'ivresse tranquille des belles luttes et de la guerre avec les seuls ennemis que je me connaisse.

Au retour, je passe mes soirées entre nos deux marmots pleins de santé qui se roulent sur les tapis, devant un feu à rôtir un bœuf, et la mère qui suit leurs ébats d'un œil attendri.

Qu'elle est charmante, mon ami, surtout avec cette bonté qui rayonne autour d'elle et la fait adorer de son mari et de tout ce qui l'environne !

Viens à la Ronce, viens-y le plus tôt que tu pourras, pour y rester le plus longtemps possible, amène-nous Lignères, et tu seras jaloux de cette félicité presque parfaite, si l'envie peut avoir accès dans ton âme.

La campagne est admirable en cette saison ; tout y est en fleurs ; les prés et les arbres sont

d'une verdure vigoureuse qui fait plaisir à voir.

Tu respireras à pleins poumons un air plus pur que celui du boulevard, et tu te reposeras l'esprit et le corps dans une paix qui te donnera la haine des tracas où tu vis.

Je t'attends avec Lignères. La maison est grande et vous y tiendrez moins de place que vous n'en avez dans notre affection.

Ne craignez pas de nous gêner.

Pour de pauvres campagnards comme nous, la présence d'un hôte est un bienfait des dieux.

Angèle joint ses instances aux miennes et sera tout heureuse de votre visite, surtout si elle est longue.

Je vous serre les deux mains cordialement.

Pierre CHAMBOLLE.

P.-S. — Tu as connu il y a quelques années, lors de ta dernière excursion dans la Nièvre, — y a-t-il assez longtemps, misérable ! — le colonel de Lessart avec lequel tu faisais d'interminables parties d'écarté et de bézigue !

Sa fille était dans un couvent de Nevers.

Je crois que tu l'as vue une ou deux fois à la Ronce, mais elle était enfant alors.

Il s'est passé un vrai drame dans la maison de ce pauvre colonel et ce drame s'est terminé par un coup d'épée qu'il a reçu en pleine poitrine. On l'a cru perdu.

Ces aventures sont rares dans un pays paisible comme le nôtre.

Par bonheur le colonel en a appelé devant qui de droit et aujourd'hui il est en pleine voie de guérison.

P. C.

Extrait du journal d'un célibataire (*suite*).

4 juin.

J'ai reçu ce matin une réponse de mon ami Chambolle.

Elle est telle que je la prévoyais.

Il ne vient pas à Paris et j'en suis fâché. Je comptais sur lui pour tuer quelques jours en

sa compagnie qui m'a toujours été fort agréable.

Chambolle est un esprit sain et vigoureux, un brave cœur et un de ces hommes dont la haute probité est à toute épreuve.

Ce sont là d'ailleurs des qualités de famille.

Les Chambolle dont l'arrière grand-père était premier président à Lyon sont tout ce qu'il y a de plus considéré dans la Nièvre. Tantôt, j'ai demandé à Lignères s'il veut venir à la Ronce pour une semaine ou deux.

Il a des empêchements, mais il m'engage à partir en me promettant qu'il me rejoindra dès qu'il sera libre.

C'est déjà quelque chose et j'ai bien envie de me mettre en route au plus tôt.

Paris m'agace les nerfs et j'ai hâte de le quitter.

J'en ai dit deux mots à Pacifique et j'ai lu sur sa bonne figure une manière de désespoir de repartir si vite. Il n'y a pas quinze jours que nous sommes de retour et je pense qu'il est navré de se séparer de ce que Cham-

bolle appelle « son gouvernement » en jupons.

Après tout, je pourrais le laisser quelques jours au boulevard et m'aller tout seul mettre au vert dans les gras pâturages des environs de Corbigny.

C'est une idée.

Pacifique fera comme Lignères et me rejoindra.

Demain je prendrai mon parti et probablement de la poudre d'escampette.

Au diable le Grand-Prix, les chevaux, les bookmakers et les toilettes du pesage.

Il y a dans la lettre de Chambolle un post-scriptum qui m'intrigue prodigieusement.

Certainement je me souviens de ce brave colonel de Lessart, un original qui ne ressemble à personne et sous la sauvagerie duquel on devine une sensibilité exquise et une loyauté des anciens jours.

Pour sa fille, je ne crois pas l'avoir remarquée et j'ai beau fouiller dans les profondeurs de ma mémoire, je n'y retrouve rien qui me la rappelle.

Ah! si, pourtant, une blondinette dégourdie, aux traits délicats, à la physionomie espiègle, une enfant qu'un signe de son père faisait rentrer sous terre, comme un mulot ou une souris.

Et c'est tout.

Je serais bien empêché de la reconnaître.

Comment ce pauvre colonel a-t-il pu, à son âge, se trouver mêlé à une affaire d'honneur?

Voilà ce que Chambolle aurait dû me dire et ce que je ne peux pas deviner.

M. de Lessart m'a toujours paru de sang froid et d'une politesse parfaite. Qui diable aurait eu l'idée de l'insulter?

J'éclaircirai ce mystère dès mon arrivée à la Ronce.

Même jour, minuit.

J'arrive du cercle; j'ai fait mes adieux aux amis.

Lignères viendra me retrouver, c'est convenu.

Il attend sa mère à Paris où elle vient passer une huitaine pour se confiner de nouveau dans ses terres de Normandie.

C'est une vieille femme maigre, maligne et spirituelle, conservée dans le vinaigre, à la façon des concombres.

Il est inconcevable qu'une mère aussi acariâtre, aussi hautaine et aussi peu généreuse, avare comme une fourmi et sèche de cœur comme un échalas, ait enfanté un rejeton qui ressemble à Lignères.

Cependant on ne peut pas le contester.

Il est son fils.

Allez donc après cet exemple préconiser la transmission des vertus ou des vices héréditaires !

Quelles bonnes promenades nous ferons tous deux dans les bois de Chambolle ! Quelles causeries le soir auprès du feu ! Il y a toujours du feu à la Ronce. Les soirées sont fraîches et on y cumule ainsi les plaisirs de l'hiver avec les joies de l'été.

En y songeant, j'aime assez le conseil de Chambolle.

L'imiter! Me marier! Pourquoi pas?

Il a raison, mais à quoi pense-t-il en me le prêchant?

Malheureux, as-tu une femme à m'offrir, une femme comme la tienne, bonne et simple, intelligente et douce?

Sinon pourquoi m'ouvrir ces horizons?

Une femme!

Combien en trouve-t-on qui représentent un numéro passable à la grande loterie du mariage, pas un quaterne ou un quine, beaucoup moins, un ambe, par exemple?

Oui, combien?

6 juin.

Il est onze heures du soir.

Les habitants de la Ronce se sont dispersés dans leurs locaux respectifs.

Je viens de m'interner dans le mien.

Disons d'abord que je suis admirablement logé.

D'ailleurs tout le monde est bien logé chez les Chambolle, les domestiques, les gens d'écuries, jusqu'aux valets de chiens et aux toutous eux-mêmes.

Nos bons ancêtres entendaient la vie à merveille.

A la Ronce, la maison des champs de M. le premier au parlement de Lyon, il y a deux siècles environ, tout est vaste, aéré, large, plein de lumière et de soleil, quand il en fait.

Les proportions de l'habitation sont princières; son mobilier est de haut goût et de nature à donner des crispations d'envie aux antiquaires modernes, vils spéculateursen bibelots.

Chambolle n'a rien fait pour donner à son château l'aspect grandiose qui frappe les artistes qui le visitent.

Tel il l'a trouvé, tel il le garde.

Les meubles datent de son bisaïeul commeles arbres des avenues et les pierres de la bâtisse.

Ma chambre est éclairée par deux immenses fenêtres donnant sur un balcon de granit à lourds balustres.

De ce balcon, je domine d'assez vastes espaces.

Le château est situé au point culminant du canton et de mon poste j'aperçois très distinctement au delà de Corbigny, au centre d'un massif de verdure, la crête de la maison ou plutôt du manoir de mon ancien ami, le colonel de Lessart.

Armé de ma lorgnette, demain en m'éveillant je verrai ses toitures tourmentées, le corps de logis principal avec ses hautes cheminées et les deux pavillons carrés qui le flanquent.

Ce que je n'y verrai pas sans doute, c'est la pauvre jeune fille, cause du duel qui a failli la mettre en deuil et lui assurer définitivement une liberté dont elle paraît disposée à jouir de bonne heure.

Maintenant je connais le mystère qui m'in-

triguait à Paris lorsque j'ai reçu la lettre de Chambolle.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus banal, mais de plus fâcheux.

Voilà une enfant perdue sans ressource.

On a beau plaider les circonstances atténuantes, l'excuser par toutes sortes de raisons plus ou moins plausibles, invoquer l'ennui dont elle devait être affolée dans cette manière de Thébaïde, en compagnie d'un père qui ne prononce pas vingt paroles par semaine, blâmer l'entêtement de l'auteur de ses jours qui d'ailleurs n'avait pas tort en refusant son consentement à une union mal assortie, il n'en est pas moins vrai qu'elle est partie à la suite d'un gentleman très entreprenant qui, si j'en crois la voix publique, n'en est pas à son coup d'essai ; qu'elle est restée avec lui trois ou quatre jours en tête à tête et que de ce fait, elle est disqualifiée pour le reste de sa vie.

Ce qui me surprend c'est que, au lieu de se battre avec ce de Barges, le colonel n'en ait pas fait son gendre.

Entre nous, après un tel éclat, c'était une solution tout indiquée.

Seulement l'obstination du colonel aura mis obstacle à cet accommodement prévu.

Dois-je lui faire visite ?

J'en ai bien envie ; ce pauvre homme a toujours été parfait pour moi ; mais d'autre part je puis craindre de paraître indiscret et de courir après ses confidences.

Pourquoi aurait-il cette idée ?

Je n'ai rien à lui demander ; je ne veux que lui donner un témoignage de sympathie.

J'irai donc dès demain au Breuil, seul ou avec Chambolle. C'est une simple promenade. Le pays est magnifique en cette saison et la campagne, quoi qu'en disent les peintres, n'a jamais plus de séductions que dans sa toilette printanière, si vivante et si fraîche.

En attendant je vais dormir au milieu des merveilles.

Mon lit, à colonnes torses, avec des lambrequins de lampas vert tendre à fleurs effacées, la vieille dame poudrée à frimas qui me fait

face sur une boiserie gris de lin et l'important conseiller en robe rouge sur laquelle retombe une grande perruque, me reportent à cent lieues de Paris et du boulevard.

Il me semble que je recule de deux cents ans et que je vis au temps du grand roi.

Demain je rentrerai dans la réalité avec mon colonel et de Barges pour lequel je me sens une violente antipathie.

Il me serait difficile d'expliquer à quel sujet.

Mais c'est d'instinct.

Cette antipathie, je l'ai.

A demain, mon colonel.

7 juin.

Dieux du ciel, quel miracle !

Et avec quelle rapidité il s'est accompli !

J'ai revu mon inconnue de chez Sylvain.

Je l'ai rencontrée au moment où je l'oubliais, distrait de sa pensée par l'intérêt d'une histoire qu'on venait de me raconter et qui était

la sienne, et nous avons échangé de nouveau ce regard qui m'avait tant frappé et qui décidera peut-être de mon avenir.

C'est absurde, c'est invraisemblable, cela n'a pas le sens commun, je le confesse, et pourtant cela est.

Je suis dans une incroyable perplexité.

Pourquoi Lignères n'est-il pas là ?

Je le consulterais et deux avis valent mieux qu'un.

Voici ce qui s'est passé :

Tantôt, vers deux heures, je me suis tenu la promesse que je m'étais faite à moi-même et j'ai pris le chemin du Breuil.

J'étais seul.

Chambolle était retenu chez lui par quelques affaires avec ses fermiers.

C'est lui-même qui les traite en famille, et comme il a raison !

Point d'intermédiaires, des relations amicales et que de difficultés on évite !

De la Ronce au Breuil, on compte une lieue environ.

J'ai parcouru la route la canne à la main, en me promenant au milieu d'un pays d'une richesse extrême.

En bas, au bord du chemin qui suit une bruyante rivière dont j'ignore le nom, des herbages plantureux s'élèvent jusqu'à mi-côte pour céder la place à des labours où des attelages de bœufs à la Rosa Bonheur tiraient la charrue et remuaient profondément une grosse terre qui retombait en mottes lourdes des deux côtés du soc; plus haut enfin, au sommet des collines, un couronnement de bois forme une sorte de chevelure verte à ces paysages agrestes qui suent la richesse et l'abondance presque autant que les opulentes vallées normandes des environs de Trouville ou de Dives.

Par ce mois de juin où la sève sort de la terre par tous ses pores, pour monter aux tiges des arbres, aux touffes d'herbe et au cœur des plantes vigoureuses dont les champs sont pleins, j'éprouvais un bien-être à errer à travers ce pays superbe et sain et je me disais que Chambolle est un sage.

Quelle vie pourrait être meilleure et mieux remplie que la sienne ?

J'avais admiré la veille la compagne de ce gentilhommé des champs auquel l'ennui est inconnu.

Fille d'un riche propriétaire de la Nièvre, grand chasseur, bon vivant, occupé comme son gendre uniquement de ses terres, de ses chevaux et de ses chiens, buvant sec le vin de ses vignes du Beaujolais et l'offrant largement à ses amis, adoré de ses voisins et de ses fermiers, Mme Chambolle est une maîtresse de maison vigilante et pratique.

D'un coup d'œil, elle donne ses ordres et sait se faire obéir sans bruit, sans cris, sans fracas.

Elle voit tout, pense à tout, veut que tout le monde, gens et bêtes, soit gai, vigoureux et bien portant autour d'elle, et n'oublie rien, son mari surtout.

C'est de l'adoration qu'elle a pour lui.

Dès qu'on a passé quelques heures à la

Ronce, on voit qu'elle n'a qu'un amour, lui et ses enfants.

Belle ? Non peut-être, si on se fait un idéal du charme mièvre, artificiel souvent, anémique et incolore, de la Parisienne pâle et dont la blancheur morbide se rehausse de poudres et de fards mis adroitement en œuvre.

Oui, si l'on estime que la beauté vraie d'une femme, c'est la santé, la vigueur, la plénitude des formes, la droiture du regard, l'intelligence éclatant à chaque geste, à chaque mot et le sourire bienveillant et sincère qui éclaire une physionomie comme un rayon de soleil illumine un paysage, et prouve à la fois l'esprit, la grâce et la bonté.

Quelle scène ravissante que celle dont j'avais été témoin la veille, les deux bébés blancs et roses étendus sur le tapis du salon, se roulant aux pieds de leur mère, s'accrochant à ses jupes, tandis qu'elle regardait le père et que ses yeux disaient :

— Je les trouve beaux parce qu'ils te ressemblent !

Et je réfléchissais aux conseils de Chambolle, tout en suivant mon chemin.

Une femme qui apportait la collation d'un faucheur occupé à couper du trèfle dans un champ voisin de la route, aux abords de Corbigny, m'offrit ce même tableau, opulence à part, qui m'avait tant frappé à la Ronce.

Le pauvre diable, un grand jeune homme en bras de chemise, sa culotte trop courte laissant à nu le bas de ses jambes nerveuses, couleur de suie, tant elles étaient bronzées par le hâle des champs et brulées par le soleil, posa sa faux à terre à l'arrivée de la paysanne et, la saisissant par la taille qui était un peu massive, l'enleva sans effort jusqu'à sa bouche et la baisa longuement, à pleines lèvres.

Puis il s'assit et mangea devant elle ce qu'elle lui apportait, tandis qu'elle essuyait de son mouchoir la sueur qui roulait du front de son mari.

Car c'était bien son mari, il n'y avait pas à s'y tromper.

Les amours illégitimes n'ont pas ces allures calmes et fières.

Et l'idée me venait de me marier, d'imiter le châtelain et le paysan, le riche et le pauvre, d'avoir une femme à moi, une femme qui portât mon nom, qui fût mon bien, ma chose et que je puisse aimer, moi aussi, à la face du monde.

Et je me répétais :

— C'est admirable, je le veux bien, mais qui ?

J'en demande pardon au beau sexe tout entier, mais jusque-là je n'avais pas rencontré l'objet de mes rêves, l'oiseau bleu de Chambolle, un phénix féminin qui m'inspirât assez de confiance pour l'associer à ma vie par un lien indestructible.

Que de belles filles j'ai vues cependant, que de têtes ravissantes, que de charmeuses, dans tous les mondes !

Mais pourquoi l'idée grave, un peu solennelle du mariage, nous vient-elle si rarement devant elles alors qu'elles savent si bien provoquer le désir ?

Qui le sait ?

Je m'en allais donc à travers Corbigny, sans regarder les maisons cossues des propriétaires du bourg, gros fermiers en retraite pour la plupart, sans accorder la moindre attention aux chariots chargés de verdure et traînés par des bœufs blancs qui s'avançaient d'un pas processionnel et passaient sous de grands porches derrière lesquels on devinait des granges et des étables, et je me posais cette question obstinément :

— Me marier, sans doute, mais avec qui ?

Devant l'église, embarrassé, ne sachant de quel côté était la maison du colonel dont j'avais oublié le chemin, je demandai à une servante :

— Le Breuil, s'il vous plaît ?

Elle m'indiqua une route qui s'embranche à cent mètres plus loin dans la grande où j'étais et me dit :

— C'est par là, monsieur, et ensuite tout droit devant vous.

Je ne tardai pas à apercevoir la grille du manoir.

Elle n'est pas à plus d'un kilomètre du bourg.

Le logis du colonel de Lessart se trouve à cinquante pas environ de la route.

Un parterre s'étend devant la façade.

L'habitation ne manque point d'un certain air.

Ce n'est pas un château; ce n'est plus une simple maison bourgeoise, c'est un grand logis ancien, aux toitures élevées, aux cheminées monumentales, aux corniches affectant la forme de creneaux.

Je sonnai.

Une vieille bonne vint m'ouvrir et parut me reconnaître, sans toutefois pouvoir mettre un nom sur ma figure, tant il y avait longtemps que j'étais venu au Breuil.

Elle me dévisageait avec une certaine curiosité, attendant ma question.

— Vous ne me remettez pas, lui dis-je. Cependant vous m'avez déjà vu.

Et aussitôt elle s'écria :

— Mais, en effet... M. de Fierville, je crois?

— Vous avez bonne mémoire.

— Le maître sera bien content de votre visite. Vous voulez le voir ?

— Si c'est possible.

— Je vais vous annoncer... Ah! monsieur, il nous est arrivé de grands malheurs !...

— Mais ils se réparent!

— Sans doute, sans doute, fit-elle. Le colonel va mieux, mais...

Je compris qu'elle voulait dire :

— Mais notre pauvre demoiselle est bien malheureuse.

— Où est-il ? demandai-je.

— Vous le trouverez au jardin. Il se lève depuis quelques jours.

— Il n'y a plus de danger ?

— Aucun.

Je suivais à distance la vieille femme qui avait refermé la grille, vers le petit parc, très soigné, qui se trouve derrière la maison.

J'entendis la servante qui disait de sa grosse voix :

— Monsieur, c'est M. de Fierville qui demande à vous voir. Il est là.

— Qu'il vienne !

Je m'avançai.

Le colonel de Lessart est naturellement très pâle.

A la suite de la blessure qui l'avait cloué deux mois au lit, il l'était davantage encore.

Sa tête maigre, un peu longue, coupée en deux par de fines moustaches grises, est vraiment très distinguée.

En dépit de sa faiblesse, il était mis avec le soin que les militaires d'un certain rang conservent toujours pour leur personne.

A mon aspect, il voulut se lever, mais je me précipitai en avant, les mains tendues, en lui disant :

— Mon colonel, je vous en prie ! Si vous vous dérangez pour moi, je pars.

Il était commodément installé sous de grands et beaux tilleuls, sur un fauteuil de

jardin garni de cannes, et aussi douillet qu'une chaise longue.

Il m'indiqua du doigt un siège rustique placé près de lui et aux pieds duquel j'aperçus une tapisserie abandonnée par l'ouvrière que mon approche avait sans doute mise en fuite.

— Ce n'est pas vous, mon colonel, commençai-je, qui vous livrez à ces travaux d'agrément ?

Une fugitive rougeur passa sur son front qui se plissa ; ses doigts s'agitèrent comme si ce sujet d'entretien lui eût été désagréable et il me répondit :

— Non, assurément. C'est ma fille... c'est Madeleine.

— Je serais désolé de vous priver de sa présence, mon colonel.

— Ne parlons pas d'elle, reprit-il vivement.

Et il ajouta en essayant de sourire :

— Parlons de vous.

Je dus faire un petit mouvement d'épaules indiquant que mon histoire ne comportait pas

d'incidents qui valussent la peine d'être contés.

Et, en effet, quoi de plus banal que ma vie, de plus vide, de plus insignifiant en somme?

— Ma foi, colonel, dis-je, je serais bien embarrassé de vous intéresser avec mes faits et gestes. Ils sont si misérables que je ne m'en souviens pas moi-même.

— Votre ami Chambolle est venu me voir et m'a parlé de vous... Vous avez voyagé?

— Longtemps.

— Vous êtes allé en Algérie?...

— En effet.

— Un pays qui me rappelle ma jeunesse... soupira le colonel. J'étais en garnison à Blidah au moment de mon mariage...

Il se mordit les lèvres et ses yeux se tournèrent vers la voûte de feuillages étendue au-dessus de nos têtes.

— Trop de bonheur alors, murmura-t-il, trop peu aujourd'hui!

Je n'osais lui parler de sa fille.

Le sujet était brûlant.

Au bout d'un instant, il l'aborda de lui-même.

— Puisque vous venez me voir, dit-il, c'est que vous nous portez intérêt, mon ami. Eh bien, en vérité, vous mettez le pied dans une triste maison !

Il reprit en s'animant :

— Oui, mon cher comte, une triste maison... une maison déshonorée...

— Oh ! colonel !

— Comment voulez-vous que je dise ? Je ne peux pas prétendre que nous ayons gagné dans le pays en estime et en considération. Vous ne le voudriez pas, je suppose ; ce serait le cas de supposer que j'ai la tête dérangée et les idées troubles.

Il poussa un soupir énorme, douloureux, suivi d'un grondement de colère.

— Jamais je n'aurais cru qu'une fille de l'ange adorable que j'ai eu pour femme, qu'une fille à moi, bien à moi, de mon sang qui est, j'ose le dire, loyal, vif et pur, dût avoir de telles faiblesses, se montrer aussi légère, aussi folle,

inconsciente au point de courir d'elle-même, sans réfléchir, en aveugle, au-devant d'une honte pareille. Quand j'y songe, je me demande si je suis éveillé ou si je rêve, si je vis dans un cauchemar ou dans la réalité !...

Il frappa le sable de l'allée férocement, de la grosse canne qu'il tenait à la main, et il conclut :

— Par malheur, je suis bien forcé de m'avouer à moi-même que je ne suis pas le jouet d'une illusion et que ce caillou, cette pierre, ce rocher sont tombés sur moi, puisque j'en suis tout écrasé.

Qu'aurais-je pu répondre ? Je gardai le silence, un silence prudent. D'ailleurs il n'était pas besoin d'être grand physionomiste pour deviner que le colonel était heureux de trouver enfin un confident de son goût pour se décharger le cœur.

— Je sais bien, reprit-il, en étendant les bras en avocat qui trouve des circonstances favorables à sa cause et n'est pas fâché de les invoquer, que je suis un animal du genre triste,

que ma société n'est pas de nature à égayer une fille de dix-huit ans et que, en somme, le Breuil ressemble plutôt à un cloître qu'à une maison de bourgeois qui mènent la vie joyeuse ; mais était-ce une raison pour se jeter à la tête du premier venu, filer à la muette avec un... de Barges et s'en aller à sa suite traîner dans cet infect Paris que je voudrais brûler... oui, brûler... s'il n'y avait encore dans ses murs quelques braves gens comme vous !

— Les dix justes de Sodome, colonel.

— Précisément, on ne les a pas trouvés là-bas, reprit-il ; on les trouverait à Paris, j'aime à le croire, ce qui n'empêche pas l'équipé de Mlle de Lessart d'être honteuse et irrémédiable.

Je crus de mon devoir d'objecter poliment :

— Oh ! sans remède, colonel !...

Mais pour être sincère, je n'étais pas éloigné de partager son avis qui est celui de tout le monde.

M. de Lessart continua avec colère :

— Elle voulait se marier pour fuir la maison paternelle ; qui diable l'épouserait à pré-

sent? Nous voilà donc condamnés à vivre en tête à tête, elle avec le dépit de sa tentative avortée, moi avec le ressentiment de l'horrible injure qu'elle m'a faite.

Je pris ma voix la plus insinuante et j'objectai :

— Chambolle m'a expliqué, mon cher colonel, que cette pauvre enfant a toujours été parfaite pour vous, pleine d'attentions, de petits soins, de respect...

— Je ne le nie pas.

— Et que depuis sa...

J'hésitais, on le comprend aisément.

Le père acheva d'un ton brusque :

— Dites sa folie, sa faute en un mot, son odieuse faute...

— Elle fait tout pour vous la faire oublier.

Le front du colonel se dérida.

— C'est encore vrai, dit-il. Il s'est même passé quelque chose d'étonnant, d'inexplicable. Je ne le conterais pas au premier venu... On se moquerait de moi, peut-être... mais à vous qui êtes un Parisien, qui avez vécu, qui con-

naissez le monde, je peux vous le confier... C'est ce qui fait, non que je lui pardonne... je ne peux pas !...

— Voyons, colonel, votre fille!... une fille unique !

— Non, en vérité, je ne peux pas... C'est trop grave... J'aurais beau faire des efforts surhumains... je ne pourrais pas... Inutile de me tourmenter et vous ne venez pas pour ça, je suppose...

J'esquissai un geste discret et modeste qui amena un sourire sur les lèvres du colonel.

— Non, n'est-ce pas? Je vous en serai obligé. D'ailleurs, elle était avertie... Ce de Barges est venu la demander en mariage... J'ai refusé carrément. Cet être m'est antipathique au premier chef et j'avais mes raisons pour ne l'estimer que tout juste... Enfin je ne sais comment elle s'est laissée prendre. Elle ne manque ni de finesse ni de bon sens. Bref, elle est donc partie... Dans le premier moment, je ne vous apprendrai rien en vous affirmant que je me suis emporté à une terrible colère, en dedans...

Mes impressions ne transpirent pas facilement au dehors. J'avais passé une nuit blanche en me promenant de long en large dans ma chambre... J'imaginais quelque malheur extraordinaire, un accident bizarre, tout plutôt qu'une fuite avec ce misérable de Barges... Le lendemain, il fallut me rendre à l'évidence. Tel maître, tel valet. Le cocher de ce don Juan rural, de ce Lovelace nivernais, allait de café en café colporter la nouvelle. Tout le bourg fut informé sur les dix heures du matin que Mlle Madeleine de Lessart était en route pour le pays du Tendre avec M. de Barges, le grand vainqueur du pays. Si je les avais tenus tous deux, nul doute que je ne les eusse étranglés, sans autre explication... ou je n'aurais pas été le plus fort. Deux jours se passent et je m'étais décidé. Ils se marieraient. Je donnerais à Madeleine ce qui lui revenait de sa mère et je m'en irais loin d'ici, quelque part, en Normandie, où je possède une masure inhabitée. Le soir, je venais d'achever un de ces maigres dîners qui vous restent sur le cœur, trop légers pour vous

étouffer, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvre et je vois... qui? Madeleine. Et, tout naturellement, d'un petit air résolu, elle me dit : « C'est moi ! » Stupéfait de tant d'aplomb, je pourrais dire d'audace, je ne trouvai pas un mot à répondre. Peut-être je balbutiai le nom de M. de Barges. Alors elle me raconta en quelques mots une de ces histoires extraordinaires qui font qu'on se demande si celle qui les conte ou celui qui les entend sont en possession de leur raison ; que M. de Barges l'avait suppliée de fuir avec lui afin de m'arracher un consentement que je ne voulais pas donner ; qu'elle s'y était décidée d'abord et qu'ensuite elle était allée au rendez-vous pour avertir son prétendu qu'elle avait changé d'avis ; qu'il l'avait enlevée à l'improviste ; que la voiture avait gagné la station et qu'alors elle s'était résignée de force à le suivre.

En effet elle était partie sans un sou, sans chapeau et sans vêtements de voyage.

Puis elle m'expliqua ses deux jours de lutte, de ruses, pour éviter une faute irréparable et

enfin son retour avec l'argent que le général de Léris, auquel elle avait confessé son cas, lui avait donné.

— Enfin, ajouta le père, elle a terminé par ces mots qui, je ne le cache pas, m'ont fait un plaisir extrême :

— « Non, je n'épouserai pas M. de Barges et je ne veux pas plus de lui qu'il ne voudrait de moi, je crois. »

Le colonel conclut :

— Eh bien, mon cher comte, le désastre, le vrai, eût été le mariage avec ce drôle, avec ce bellâtre, avec ce corrupteur de filles ! Et il n'aura pas lieu. C'est une consolation.

J'étais assez surpris de ce que je venais d'entendre, d'autant plus que jusque-là, M. de Lessart n'en avait jamais dit si long à personne et que les Chambolle eux-mêmes n'avaient pas envisagé la fugue de sa fille sous cet aspect qui tenait plutôt du vaudeville que du drame.

Cependant il m'était impossible de révoquer en doute la parole du colonel. Sans être de ses

intimes, je l'avais assez apprécié pour être certain de la sincérité de ses explications.

Mais il avait pu être trompé par la fugitive. De tout temps les filles d'Ève ont eu l'imagination fertile en ruses et en supercheries.

Je me bornai donc à quelques phrases de condoléance en affirmant au colonel que j'étais venu pour prendre des nouvelles de sa santé et l'assurer de toute ma sympathie et je pris congé en lui demandant la permission de revenir, ce qu'il m'accorda sans difficulté et même avec plaisir, j'en suis certain.

Et je m'en allai seul par le petit parc pour gagner la grille.

Je venais de tourner à l'angle de la maison et je passais devant la façade lorsque, à l'une des fenêtres, j'aperçus une jeune personne qui, à mon aspect, se rejetait vivement en arrière, mais, comme il n'était plus temps de se cacher, elle revint lentement s'appuyer à la balustrade de cette fenêtre, et deux yeux d'un bleu noir demeurèrent obstinément fixés sur les miens.

Je m'arrêtai net et cet arrêt fut presque involontaire.

Je venais de reconnaître mon inconnue de chez Sylvain, la jolie figure à laquelle je n'avais cessé de songer depuis notre rencontre déjà ancienne, la cliente du Grand-Hôtel qu'Ambroise m'avait désignée sous un nom que j'avais à peine entendu pour l'oublier aussitôt.

C'était bien elle, il n'y avait pas à s'y tromper.

J'aspirai, pour ainsi dire, avec délices, le long regard qui s'échangea entre nous ; je saluai machinalement et je franchis la grille sans me retourner.

Mais en chemin mille réflexions m'assaillirent.

Je ne m'étonnai plus de l'intérêt que cette jeune fille m'avait inspiré dès la première minute et de la persistance avec laquelle mes yeux se reportaient incessamment sur elle.

Je l'avais vue enfant quelques années plus tôt, mais il était difficile de reconnaître à Paris, à l'improviste, dans cette jeune femme élé-

gante et d'une grâce accomplie, l'écolière dégingandée et mal bâtie que j'avais rencontrée une ou deux fois chez les Chambolle ou au Breuil et à laquelle je n'avais prêté aucune attention.

Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle était charmante — un aveugle même en eût été convaincu — mais en même temps qu'elle s'était perdue à jamais par une de ces fautes que le monde ne pardonne pas.

Je l'avais vue de mes yeux, dînant en tête à tête, en plein restaurant, avec ce de Barges, sans souci de son honneur, s'affichant publiquement, compromise, en un mot, d'une façon lamentable et décisive.

Et cependant mille doutes s'agitaient dans mon esprit et une sorte de voix secrète me défendait de la condamner.

L'histoire en elle-même était assez bizarre pour donner à penser.

Cette jeune fille était assurément faite pour intriguer comme une énigme, qui partait sans argent, sans bagages, pour un voyage de

plusieurs jours; qui passait le temps de ce voyage en compagnie d'un gaillard taillé en lutteur, elle toute fragile et toute mignonne, incapable de résister seulement deux minutes à ce dangereux et brutal braconnier; qui se laissait appeler Mme de Barges sans vergogne au Grand-Hôtel et qui, après avoir emprunté cent francs au vieux général de Léris, revenait au Breuil, abordait sans embarras son père, transformé en juge pour la circonstance, et lui déclarait nettement :

— Tu sais, papa, j'ai fait une sottise; mais c'est fini avec M. de Barges. Décidément je ne l'épouserai pas!

Elle exhalait un parfum d'originalité particulière et m'occupait plus encore depuis que je connaissais son histoire qu'elle n'avait fait lorsque je ne connaissais que sa ravissante figure et ses yeux superbes.

J'avais beau me répéter avec énergie que c'était fini; que désormais un honnête prétendant ne pouvait se tourner de son côté; que, quels que fussent les dessous de cette aven-

ture, Mlle de Lessart n'en était pas moins impossible au point de vue de ce sacrement qui s'appelle le mariage ; qu'enfin il faudrait être fou pour douter de la flétrissure qu'elle avait encourue, je ne m'en sentais pas moins dévoré d'une curiosité croissante à son endroit.

Tous les raisonnements se heurtaient à ce désir avec l'impuissance de catapultes du moyen âge essayant de battre en brèche des bastions faits pour résister à la mélinite et à l'artillerie moderne.

Lorsque j'arrivai à la Ronce, la première personne que j'aperçus sous les ombrages du parc fut l'excellente et charitable Mme Chambolle qui se promenait en rêvant solitairement à son bonheur.

Je l'abordai, en disant :

— Eh bien, je l'ai vue !

Elle me regarda avec des yeux où se peignait un certain étonnement.

— De qui voulez-vous parler ? répliqua-elle.

Cette question me surprit à mon tour comme si tous les êtres qui m'entouraient eussent dû

être aussi occupés de la fille du colonel de Lessart que je l'étais moi-même, et je répondis :

— Mais l'héroïne de l'aventure dont vous m'avez parlé.

— Madeleine ?

— Ah ! elle s'appelle Madeleine ?

— Ne le saviez-vous pas ?

— Je l'ai su peut-être, mais je l'avais oublié. En effet, son père a prononcé ce nom...

— Il est joli, n'est-ce pas ?

— Oui, très joli.

J'ajoutai avec conviction :

— Et c'est une bien plus jolie personne encore.

— Vous avez raison, me dit Mme Chambolle ; par malheur, elle sera bien difficile à caser maintenant.

J'objectai avec chaleur :

— La croyez-vous donc réellement si coupable ?

A cette question, l'étonnement de la jeune femme redoubla.

Evidemment, elle ne supposait pas qu'on pût sortir intacte d'une telle escapade.

Si elle pensait ainsi, elle qui était l'indulgence même, que devait être l'opinion des autres !

Elle étendit les mains dans un geste plein d'une bienveillante incertitude :

— Mon Dieu ! fit-elle, moi, vous savez, je n'accuse personne... et surtout je ne demande pas la mort du pécheur....

J'achevai son idée en souriant :

— Mais qu'il se convertisse et qu'il vive !

— Sans doute, reprit-elle. J'ignore absolument ce qui s'est passé et je veux l'ignorer toujours. D'ailleurs, si cette pauvre enfant a été réellement aussi faible qu'on se plaît à le dire, bien des circonstances excusent cette faiblesse...

— Lesquelles ?

— Vous les connaissez. D'abord le caractère sauvage du colonel, son amour de la solitude, son silence obstiné — car ce n'est pas pour en dire du mal, mais il est taciturne

comme un hibou dans un trou de mur — et enfin le désir d'avoir une famille, d'aimer en un mot, de se rattacher à quelqu'un de fort et de doux, cette envie qui nous vient à toutes à l'époque critique de notre vie... tôt ou tard.

Nous cheminions pas à pas, l'un auprès de l'autre.

Mme Chambolle s'arrêta devant un orme isolé, au centre d'un carrefour du bois.

Le tronc du vieux colosse était entouré d'un lierre florissant qui s'enlaçait à son écorce, gagnait ses basses branches et semblait vouloir l'escalader jusqu'à la cime.

— Tenez, fit-elle, nous sommes toutes comme ce lierre. Il nous faut un vigoureux tuteur auquel nous nous accrochons d'instinct et sans lequel nous tombons à terre pour nous dessécher, ramper et mourir. Madeleine s'est trompée de tuteur, voilà tout.

— Que pensez-vous d'elle ? Vous l'aimiez autrefois, si je ne me trompe ?

— Beaucoup, et je l'aime encore... Seulement, pourrai-je la revoir ? C'est douteux...

— Son caractère ?...

— C'est une enfant d'une franchise extrême, d'une loyauté admirable, d'une bonté parfaite. J'en ai eu cent preuves pour une. La nouvelle de ce que j'appellerai son malheur m'a causé une peine presque aussi sensible que s'il se fût agi de quelqu'un à moi, d'une de mes nièces par exemple, je n'ose dire d'une de mes filles... La tendresse qu'on a pour elles est si différente de celle qu'on peut témoigner aux autres!.. J'avais une profonde affection pour cette petite Madeleine et, si vous l'aviez connue comme moi, elle vous l'eût inspirée de même... J'en suis à me demander comment elle a pu s'oublier à ce point, se tromper aussi grossièrement, se laisser égarer par un être aussi différent de sa nature et aussi indigne d'elle que pourrait l'être, si de telles comparaisons étaient admissibles, l'escargot que voici des roses du jardin.

En même temps Mme Chambolle retournait sur le dos, du bout de son ombrelle, sans d'ailleurs lui faire aucun mal, un limaçon consi-

dérable qui traversait l'allée devant nous, sa maison sur les reins.

— Si M. de Barges vous écoutait, dis-je, il n'aurait pas lieu d'être flatté.

— Oh! fit-elle avec dédain, cela m'est bien égal, par exemple. Il ne m'a jamais plu, ce personnage, et Dieu sait pourtant si je suis peu exclusive. A la campagne, il faut prendre ses voisins comme ils sont, autrement on ne verrait personne. L'homme n'est pas parfait...

— J'ai vu autrefois une petite comédie qui tendait à le prouver.

Mme Chambolle ajouta :

— Ce n'est pas qu'il manque d'un certain esprit ou de savoir-faire... Somme toute, il a reçu une bonne éducation ; il a la parole facile, avec l'aplomb que donne une fortune bien assise. Il est beau cavalier, grand chasseur ; à table, il pourrait tenir tête à une demi-douzaine de gentlemen anglais et ne s'enivre pas facilement ; mais on sent chez lui une outrecuidance, une fausseté, un défaut de générosité qui répugnent. Que Mlle de Lessart

l'ait tenté, je le comprends à merveille... La pauvre enfant est à mes yeux une perle, une véritable perle ! Qu'elle se soit laissée entraîner, voilà ce qui me passe !... C'est incompréhensible, tout à fait incompréhensible.

La jeune femme frappa l'allée du bout de son pied avec dépit.

Nous arrivions devant le château.

Un de ses babys vint en titubant s'accrocher à ses jupes et interrompit l'entretien.

Du reste, qu'eût-elle pu me dire de plus ?

Sept heures sonnaient à l'horloge des communs et aussitôt la cloche des cuisines tinta le premier coup du dîner.

Je montai à ma chambre pour procéder à ma toilette, car nous avions des invités, et pendant quelque temps j'essayai d'échapper à mon obsession.

La conversation des convives de Chambolle ne devait pas tarder à me la rendre plus pressante et plus vive.

11 juin.

Depuis ma visite au colonel de Lessart, je suis dans un état d'âme des plus bizarres.

Il m'est impossible de penser à autre chose qu'à l'aventure de cette jeune fille et par suite à cette jeune fille elle-même.

Je suis « envoûté », comme disaient nos bons aïeux pour exprimer l'idée d'une possession surnaturelle produite par quelque diabolique sortilège.

Je crois tout bonnement que l'unique sortilège résulte de la beauté des yeux qui m'ont tant impressionné à deux reprises différentes et que le diable n'est pour rien dans mon affaire.

Quoi qu'il en soit, tout ce que j'ai vu et tout ce que j'entends depuis mon arrivée à la Ronce est de nature à me rendre rêveur.

Au dîner dont je viens de parler, les voisins les plus notables du colonel de Lessart étaient réunis.

Les Chambolle n'ont que des amis autour

d'eux et, pour tout dire, comme on ne s'occupe point de politique à la Ronce, ils reçoivent à tour de rôle les honnêtes gens de tous les partis.

Ce jour-là il y en avait un peu de toutes les opinions autour de la table hospitalière, mais dans ces contrées presque exclusivement agricoles la modération dans certaines sphères est à l'ordre du jour.

L'entretien dériva sans effort vers le sujet qui occupe ici tout le monde.

On parla longtemps de Melle de Lessart et, si on blâma sa fuite, il faut reconnaître qu'il n'y eut que des éloges pour sa grâce et son caractère.

Ce fut, à peu de chose près, la répétition de ce que m'avait dit Mme Chambolle.

Je sortis plus perplexe de la salle à manger que je n'y étais entré.

Mais en somme je me promis à moi-même de ne plus songer à la jolie fille aux yeux de saphir, sombres comme une belle nuit d'été, et tout en éprouvant pour elle une pitié où il

se mêlait une petite pointe de désir et infiniment plus de regret, je m'efforçai pendant les jours suivants de tenir ma promesse.

Mais, chose étrange, plus j'essayais d'écarter de mon esprit la gracieuse image, plus obstinément elle en faisait le siège.

J'usai de tous les moyens de me distraire que la Ronce pouvait mettre à ma disposition.

Mon ami possède d'excellents chevaux de selle. Pour les chasses au sanglier ou au loup qui de père en fils ont fait les délices des Chambolle, il faut des bêtes solides.

Le sol du Morvan est âpre et rude comme certaines parties de la Bretagne.

Ma visite au colonel avait eu lieu le mardi.

Jusqu'au samedi, je courus la campagne sur le dos d'un bidet du pays aussi laid qu'infatigable et qui dressait ses courtes oreilles dès qu'on prononçait le nom de Ragotin dont il est baptisé. Rarement j'ai vu un serviteur aussi brave et aussi doux que lui.

Nous nous en allions tous deux, l'un portant l'autre, au hasard, à travers les sentiers

les plus abandonnés qui tantôt serpentaient entre des embauches interminables, aux horizons verts, où les bœufs semblent des points blancs semés en désordre dans l'herbe des prés, tantôt coupaient de grands labours aux mottes brunes ou leurs collègues plus jeunes et moins près de l'abattoir tiraient la charrue en vaillants ouvriers, sans souci du sort fatal qui les attend tous.

Les plus rapprochés des haies près desquelles je passais nous regardaient, moi et ma monture, avec leurs gros yeux placides et ronds, sans se lever de la verte litière sur laquelle ils étaient étendus.

Dans ces espaces infinis où les villages sont clairsemés et la terre couverte d'herbe ou de bois, pour la plus grande partie, c'est à peine si on rencontre çà et là quelque paysan qui va rendre visite à ses bestiaux, ou quelque fille, son seau au bras, ses sabots aux pieds, ses jupes relevées, en route pour traire ses vaches dans une pâture écartée.

Pendant mes promenades, j'étais donc aussi

isolé que dans un désert et je pouvais en toute liberté me livrer à mes méditations en aspirant les bonnes odeurs qui flottaient de tous côtés dans l'air, parfums de sève sortant du sol ou parfums des plantes sortant des arbustes, des prairies et des fleurs.

Or, j'avais beau faire, c'était toujours cette fille que je voyais en tout et partout ; c'était son nom que j'avais sur les lèvres.

— Madeleine !

Un doux nom, selon le goût de Mme Chambolle et selon le mien aussi.

Je n'en connaissais pas de plus gracieux depuis que je savais qu'elle le portait.

Et à chaque coin de champ, de tous les bosquets de taillis, du milieu des feuilles d'aubépine, il me semblait que j'entendais bruire ce conseil que le châtelain de la Ronce m'avait donné, un peu au hasard sans doute et sans réfléchir que tous les ménages ne sont pas aussi heureux que le sien :

— Marie-toi !

Et une voix mystérieuse ajoutait aussitôt :

— C'est elle qu'il te faut !

Elle, cette Madeleine que j'avais vue en compagnie de M. de Barges, chez Sylvain ?

Elle, cette fille dont, tout en lui cherchant des excuses, des circonstances atténuantes, on blâmait le fol égarement !

Elle, cette malheureuse enfant dont certes aucun bourgeois du canton n'aurait voulu pour son fils, j'entends aucun bourgeois honnête que l'héritage futur du colonel et ses trente à quarante mille francs de rentes n'auraient pas ébloui ?

C'était le comble de l'absurde !

Et pourtant je ne sais comment cela se faisait, mais toutes mes promenades aux environs de Corbigny se terminaient par une sorte de pèlerinage au Breuil.

Oh ! je n'en approchais pas !

Un invincible scrupule me retenait.

Etait-ce la crainte de troubler de nouveau la paix renaissante dans le cœur un instant agité de cette séduisante enfant qu'après tout j'étais porté plutôt à plaindre qu'à blâmer ?

Etait-ce la peur d'être pris par elle pour un autre de Barges et de marcher sur les traces de ce rival pour lequel je me sentais une instinctive aversion ?

Etait-ce enfin parce que je redoutais de m'engager moi-même et que la faute de Madeleine s'élevait entre nous comme un obstacle que je ne voulais pas franchir, quelle que fût d'ailleurs l'influence secrète qui me poussât de son côté ?

Toujours est-il que cinq jours se passèrent, cinq siècles ! sans que je m'approchasse à plus d'un kilomètre du Breuil.

J'étais certainement ridicule, mais chaque jour et plutôt deux fois qu'une, sur le dos de Ragotin, je me postais sur les hauteurs qui dominent Corbigny, aux quatre points cardinaux et de là, ma lorgnette à la main, j'essayais de découvrir aux fenêtres du manoir quelque chose qui ressemblât à une robe et m'annonçât la présence de mon idole.

Oui, mon idole !

Pourquoi ne pas l'avouer ?

Comment appeler une femme dont on s'occupe à tous les instants du jour et de la nuit, bon gré mal gré, qui nous poursuit sans cesse, en quelque lieu qu'on cherche à l'éviter et quelque distance qu'on se plaise à mettre entre elle et nous !

Je ne l'aperçus pas une seule minute.

En revanche, j'eus le plaisir de distinguer une après-midi, à sa grille, le colonel appuyé sur deux cannes, en guise de béquilles, et en conversation avec un personnage qu'à sa longue robe noire et à son tricorne je reconnus pour le curé ou le vicaire du bourg.

Ce fut tout ce qu'il me fut donné d'admirer.

Une torsade des blonds cheveux de l'adorée eût mieux fait mon affaire.

Elle ne parut pas.

En revanche je distinguai encore, le même jour et à la même heure, quelques instants après la disparition de la soutane et du tricorne et la retraite du colonel et de ses béquilles, un cavalier monté sur un cheval bai qui était à Ragotin ce que peut être l'arc de l'Étoile à

une simple porte cochère. Ce cavalier s'arrêta devant la même grille et eut l'audace de stationner un moment en face des fenêtres du Breuil rigoureusement closes.

Je jugeai à la taille de l'animal et du cavalier que ce dernier ne pouvait être que l'odieux de Barges et ma haine contre lui en redoubla.

Ce soir-là, je regagnai la Ronce dans un état de surexcitation extrême et, bien que j'aie sur ma figure et mes nerfs cette puissance que donnent l'habitude du monde et le besoin de dissimulation qu'il nous impose, je ne parvins pas à m'en rendre assez maître pour éviter cette question de mon hôtesse :

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, cher monsieur ?

— Moi ?

— Oui, vous...

— Vous croyez ?...

— Je crois que vous êtes très préoccupé...

— Vous ne vous trompez pas.

— Où êtes-vous allé aujourd'hui ?

— Mais au hasard, à travers le pays...

— Du côté du Breuil, n'est-ce pas?

Mme Chambolle souriait en me portant ce coup droit qui amena sur mon visage une rougeur délatrice.

— On m'assure que vous vous plaisez beaucoup dans ses environs, ajouta-t-elle avec malice, et je vous en fais compliment... C'est une preuve de goût... Les sites sont très pittoresques par là.

Je dus devenir cramoisi.

— Vous ne supposez pas que je veuille imiter M. de Barges? dis-je vivement.

Mme Chambolle secoua gracieusement la tête.

— Croyez, répliqua-t-elle, que je ne comparerai jamais un ami de mon mari à ce triste sire et qu'en particulier je vous fais plus d'honneur.

Je devais cependant imiter le Lovelace de Corbigny dès le lendemain, mais pour un autre motif.

Madeleine de Lessart m'attirait avec la puissance de l'aimant sur le fer; seulement

rien dans les pensées qu'elle m'inspirait ne ressemblait à un manque de respect ou à l'idée d'une profanation.

9 juin.

Ce matin, un vent du sud-est nous apportait très distinctement à la Ronce, bien qu'elle fût éloignée du bourg de Corbigny de plus de trois kilomètres, le son des cloches annonçant la messe.

C'était un dimanche et il allait être dix heures environ.

Je me rendis aux écuries tout botté, en gentleman qui s'apprête à faire une promenade avant son déjeuner.

J'étais mis avec un certain soin. Ma jaquette de drap bleu très fin était d'une irréprochable fraîcheur; ma cravate avec son épingle qui est un véritable bijou, le seul que je me permette, s'harmonisait avec mon teint et j'avais choisi celui de mes chapeaux que je croyais le plus séant.

D'ordinaire je n'attache pas la moindre importance à ces détails dont Pacifique a la direction à peu près exclusive.

Je me dirigeai vers l'écurie en chantonnant un petit air de *Sigurd* qui me revenait à l'esprit et l'espoir que je nourrissais *in petto* de me trouver en présence de Mlle de Lessart me donnait sans doute un air délibéré dont je ne me rendais pas compte, car il frappa Chambolle qui se promenait sous les grands arbres en grillant une cigarette, et il s'arrêta pour me dire :

— Diable ! où vas-tu de ce pas ?

— Mais à Corbigny.

— Comme ça, tout seul ?

— Non, sur le dos de mon compagnon ordinaire.

— De Ragotin ?

— De lui-même.

— Tu ferais mieux d'attendre Angèle.

Mme Chambolle s'appelle Angèle. Cela ne diminue rien de ses perfections. D'ailleurs, avez-vous remarqué que les noms sont

élégants ou ridicules selon les gens qui les portent ?

Je demandai :

— Ta femme va à Corbigny ?

— Sans aucun doute... dans le landau... C'est notre paroisse... Nous crois-tu des païens ?

— Pas le moins du monde. Mais toute réflexion faite, j'aime mieux prendre Ragotin. J'escorterai le landau au retour.

— Comme tu voudras.

Ce qu'il y a de bon avec Chambolle et les gens d'esprit qui lui ressemblent, c'est qu'ils ne vous accablent pas de questions et vous laissent une entière liberté d'aller et de venir, au gré de votre fantaisie.

Chambolle entra à l'écurie avec moi et il y resta pendant qu'on sellait Ragotin.

— Elle te plaît, cette bête-là ? me demanda-t-il.

— Je te crois.

— Elle n'est pas belle pourtant.

Ragotin n'est pas beau en effet. Au concours hippique des Champs-Elysées, il n'obtiendrait

pas le suffrage des dames. C'est un petit cheval trapu, d'une couleur jaune clair qui rappelle le célèbre bidet de d'Artagnan ; mais avec une monture qui s'en va bravement devant elle par monts et par vaux, on n'est jamais grotesque et Ragotin jouit au Morvan d'une renommée qui rend ses cavaliers dignes d'envie.

Dès que je fus en selle, je partis en disant à Chambolle :

— A tout à l'heure.

Je vis un sourire narquois errer sur la bonne figure de mon ami et il me dit avec une intention malicieuse :

— Mon Dieu ! que tu deviens donc dévot depuis quelque temps ! C'est absolument comme M. de Barges.

Lorsque j'arrivai à Corbigny, je ne précédais que de quelques minutes le landau de la Ronce.

Les cloches ne sonnaient plus et l'office devait être commencé depuis quelque temps.

Je traversai la place au milieu d'une assem-

blée de Morvandiaux qui saluaient Ragotin d'un petit air de connaissance.

Je remarquai dans le tas un individu qui causait avec des paysans et les dépassait de la moitié de la tête.

Je n'eus pas de peine à reconnaître le gentleman que j'avais aperçu au restaurant Sylvain.

Il était là, planté à quelques pas du porche de l'église et on n'y pouvait entrer sans passer auprès de lui et subir son inspection.

Juste au moment où je me trouvais dans son voisinage, après avoir mis Ragotin à l'auberge, la fille du colonel, suivie de sa vieille bonne, vint à paraître au détour d'une petite ruelle qui aboutit à ce porche.

Bien qu'elle ne parût prêter aucune attention à la présence de son malencontreux compagnon de voyage, il la salua avec affectation et les conversations du groupe qu'il présidait cessèrent tout à coup.

Presque aussitôt, il fit un mouvement pour s'avancer vers elle, mais elle se hâta d'entrer

à l'église et la porte garnie de cuir se referma entre eux.

Je ne sais comment je me trouvai entre cette porte et M. de Barges. Nos regards se rencontrèrent.

Le Nivernais fronça le sourcil comme s'il eût flairé en moi un rival et sans doute l'aversion qu'il m'inspirait se fit jour malgré moi sur ma physionomie, car il me lança un coup d'œil plein de fiel qui peut-être n'était qu'une simple riposte à celui que je dus lui décocher moi-même.

Par bonheur, l'église n'était pas loin et le landau venait de déposer devant le porche sa cargaison de femmes de chambre et de bonnes d'enfants sous la haute direction de la châtelaine de la Ronce.

J'entrai avec ce groupe d'amis et je montai par le milieu de la nef jusqu'au banc des Chambolle qui se trouve le premier au-dessous du chœur.

Là, j'étais comme dans un observatoire

d'où je pouvais inspecter tout ce qu'il me plaisait de voir.

Madeleine se trouvait à deux pas de là et le curé montait en chaire, dans un brouhaha de piétinements, de chaises remuées et de ces toux chroniques qui servent de prélude à tous les prônes.

Ah ! le sermon du prédicateur aurait pu être long comme un jour sans pain, je l'aurais jugé trop court encore.

Jamais je n'avais eu dans ma vie une vision plus enchanteresse.

Je ne me lassais pas d'admirer cet air modeste, simple et honnête, qui démentait les malveillantes suppositions et rendait invraisemblable une flétrissure dont personne ne doutait. Malgré les propos tenus contre elle et dont en somme elle ne pouvait se plaindre après les avoir provoqués, Mlle de Lessart gardait une attitude assurée et digne, aussi exempte de forfanterie que de fausse humilité.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de ce doux visage qui semblait dire hardiment :

— Eh bien, oui, j'ai fait une sottise ! J'en subirai les conséquences. Voilà tout.

Ses cheveux frisaient sur sa nuque d'une éblouissante blancheur, légèrement dorée par le reflet des boucles blondes.

Je me souviendrai toujours, jusque dans les ténèbres de l'au delà, du rayon de soleil tombant d'une fenêtre qui l'illumina un instant comme un jet de lumière électrique.

Mme Chambolle, qui était auprès de moi, remarqua sans nul doute l'attraction presque inconsciente qui me forçait à tourner la tête vers la fille du colonel, car elle me dit :

— Hein ? est-elle assez charmante, cette Madeleine repentie ! Mais tenez-vous donc... on vous observe.

L'avis pour être un peu malicieux ne manquait pas d'à-propos.

A quelques pas en arrière de notre banc, presque au pied de la chaire où le brave curé s'évertuait à débiter une homélie dont je n'entendais pas un traître mot, un homme de haute taille, vêtu d'un complet de drap gris clair,

ample et qui, il faut le dire, lui allait comme un gant, se tenait debout et, grâce à sa posture, tous les fidèles pouvaient se rendre compte de ceci, qu'il nous surveillait, Mlle de Lessart et moi, avec une attention donnant la mesure de l'excessif intérêt qu'il nous portait.

C'était M. de Barges.

La jeune fille mettait du reste autant d'obstination à éviter ses regards qu'il en apportait à les tenir fixés sur elle.

Cette petite comédie dura autant que le reste de l'office.

Le curé descendit de la chaire que ses paroissiens appellent railleusement le coquetier à cause de sa forme ; les chantres entonnèrent le *Credo* en un faux-bourdon extraordinaire ; la messe enfin s'acheva sans que M. de Barges cessât de regarder sa victime, pour la fasciner, comme un émerillon l'alouette dont il entend faire son déjeuner.

Je sentais courir sous ma peau des frissons d'impatience et je compris pour la première fois les beaux côtés du rôle des chevaliers

errants qui allaient offrir leurs services aux demoiselles opprimées par des tyrans félons. Une légère irritation dut me contracter les muscles de la face, car ma voisine posa son gant sur la manche de mon veston en me glissant à l'oreille :

— Alors, c'est de la passion et une rivalité déclarée !

Je répliquai :

— Ma foi ! je n'en jurerais pas ; vous avez des yeux de lynx et on ne peut rien vous cacher.

Cependant l'*Ite missa est* venait d'être chanté et l'assistance se tournait vers la porte, ouverte à deux battants, par laquelle on distinguait dans une lumière chaude et pénétrante la place couverte des fermiers et des villageois que j'y avais trouvés à mon arrivée.

M. de Barges, par une manœuvre dont je n'eus pas de peine à deviner l'astuce, régla son pas sur le mien de façon à parvenir auprès du bénitier en même temps que Mlle de Lessart que je précédais de quelques pas.

Je ne sais quel pressentiment m'avertit de me tenir sur mes gardes.

Un éclair qui traversa les yeux de ce rustre, très durs et presque menaçants, m'apprit que le refus évident de Mlle de Lessart de lui accorder seulement une seconde d'attention avait piqué son orgueil au vif et que son irritation montait à son paroxysme.

Je n'en continuai pas moins mon chemin vers le bénitier qui, ainsi que je l'appris plus tard, jouait un rôle si important dans cette histoire de village, mais pris dans un embarras de paroissiens empressés de sortir, comme Henri IV parmi les charrettes de la rue de la Ferronnerie, je fus distancé par M. de Barges qui se plaça à droite de la grande vasque de pierre et attendit.

Dès lors, son intention me parut des plus claires.

Elle le fut d'autant plus qu'il trempa, avec affectation, le bout de ses doigts dans l'eau bénite et les tendit en avant pour offrir cette accolade

manuelle à Mlle de Lessart qui se trouvait auprès de lui.

Je ne sais quel démon de lutte, quelle ardeur de combativité, perturba mon naturel au demeurant si pacifique, mais par un effort subit, je fendis la foule qui me séparait de la fille du colonel et, trempant à mon tour, d'un geste trop énergique, ma dextre dans le saint liquide où elle s'enfonça à demi, je tendis à mon tour mes doigts dégouttants de cette soudaine immersion à l'idole qui tourna vers moi des yeux reconnaissants et accepta de mes mains, qui n'étaient pour elle que celles d'un inconnu ou du moins d'un étranger, ce qu'elle refusait de M. de Barges avec qui elle avait fait un voyage de plusieurs jours et qu'elle avait dû épouser.

Sans le vouloir et surtout sans y penser, je venais de lui fournir l'occasion d'une démonstration publique, humiliante pour cet opiniâtre galant auquel elle signifiait ainsi ses dédains et une rupture définitive.

Il est impossible de rendre le grincement de dents de cette brute contrainte de renoncer à

sa proie, la volonté de revanche éclatant sur son visage qui se convulsa dans le plus ironique et le plus amer des sourires, et je pus craindre un instant que la large main de M. de Barges ne s'abattît sur mon propre visage, dans l'église même, ce qui m'eût réduit à de déplorables extrémités.

Heureusement il n'en fut rien.

Mlle de Lessart sortit accompagnée de sa gardienne et je la suivis, mais en demeurant mêlé à la foule qui s'écoulait lentement par les portes trop étroites.

Mme Chambolle, demeurée à son banc en attendant que le flot se fût retiré pour sortir à son tour, n'avait rien soupçonné de cette courte scène.

Lorsque j'arrivai sur la place, je ne revis pas Mlle de Lessart, mais j'entendis une voix brève, agitée, qui me disait d'un ton brusque :

— Deux mots, monsieur.

Je me retournai vivement.

M. de Barges, blême de colère, était devant moi.

Je répondis :

— A vos ordres.

— Je suis M. de Barges, reprit-il. Vous ne me connaissez pas ?...

— Je n'ai pas cet honneur.

— Et cependant vous venez de me faire une injure que je ne peux supporter.

— Monsieur !...

— Vous recevrez sans délai la visite de deux de mes amis.

— Si vous voulez...

— Votre nom ?

Je passai ma carte à cet ennemi que je m'étais improvisé en quelques minutes.

Il y jeta un coup d'œil et me dit :

— C'est bien.

— Salut.

Il me tournait les talons lorsqu'une idée me vint.

Je le rappelai.

— Un mot à mon tour, dis-je,

— Qu'est-ce ?

— Je suis à la Ronce...

— Je le sais.

— Pour des raisons que vous apprécierez, je désire ne pas troubler la paix de cette maison.

— Alors ?... fit-il, avec un rire qui tâchait d'être insultant.

— Je désire que nos conférences aient lieu ici... au *Coq hardi*, par exemple, et à huis-clos...

C'était l'auberge où j'avais déposé Ragotin.

— Parfaitement.

— C'est convenu ?

— C'est convenu.

— Au revoir.

Notre conversation n'avait duré qu'un instant, mais il était temps qu'elle prît fin.

Mme Chambolle sortait de l'église et venait à moi.

— N'est-ce pas avec M. de Barges que vous causiez là ? me dit-elle d'un air soupçonneux.

— En effet.

— Vous le connaissez donc ?

— Pas du tout, mais il me connaît, lui.

— Ah!

— Oui, et il me demandait des nouvelles d'un de mes meilleurs amis... Je ne sais où il l'a rencontré.

— M. de Lignères ?

— Justement, M. de Lignères.

— Le marquis est le meilleur des hommes, observa la jeune femme... et il ne doit guère sympathiser avec ce de Barges.

— Il paraît que si...

J'étais très calme. Mme Chambolle fut trompée par l'innocence de mes réponses.

Je peux affirmer en toute justice que les menaces de M. de Barges, au lieu de m'agiter, m'avaient rendu ma sérénité habituelle.

La petite fièvre qui me brûlait le sang depuis quelques jours allait donc avoir un exutoire naturel. Ma bile trouvait enfin quelqu'un sur qui elle pouvait se déverser librement.

Certes, l'idée ne me serait pas venue de provoquer M. de Barges. Ses affaires ne me regardaient pas et si cette pauvre Madeleine avait agi avec légèreté, si elle s'était perdue

pour lui ou s'il l'avait volontairement compromise, c'était leur affaire. En m'érigeant en champion de son honneur, j'aurais été tout simplement ridicule, puisqu'elle ne m'en avait donné aucun droit.

Mais j'étais le provoqué et non le provocateur.

Ce rôle, à vrai dire, me convenait infiniment.

Je quittai Mme Chambolle à l'entrée de l'auberge du *Coq hardi* dont l'enseigne parlante figure un coq batailleur campé sur le dos d'un animal à quatre pattes qui doit représenter le roi du désert et je courus au télégraphe.

Là, j'expédiai à Lignères cette courte dépêche au moment où le bureau allait fermer, car il était midi et à Corbigny les télégraphistes observent à demi la loi du repos dominical :

« J'ai besoin de toi. Viens ici, toute affaire cessante, et ne demande d'explications qu'à moi seul.

« FIERVILLE. »

Puis je revins en flâneur, la mine heureuse à ce point que Mme Chambolle me dit, les yeux dans les yeux :

— J'avais raison. Décidément c'est de l'amour.

Et je répondis sans même risquer une tentative de dissimulation :

— Peut-être.

Quelques instants plus tard, je trottinais sur le dos de Ragotin à la portière du landau qui emportait la châtelaine de la Ronce et sa smala, et je me disais, en éprouvant un bien-être tel que je n'en avais guère connu depuis longtemps :

— La belle Angèle a-t-elle raison et ne serait-ce pas de l'amour ?

Et j'étais bien forcé de me répondre :

— J'en ai peur.

10 juin.

Madeleine de Lessart à Mme Berthe Langeais, rue de la Prefecture, à Tours.

Ma chère Berthe,

Il y a des hasards étonnants dans la vie.

Je l'ai revu.

T'ai-je parlé de lui seulement?

Je le crois, mais les événements se sont tellement précipités que je l'aurai oublié peut-être.

Je répare cette omission, à tout hasard.

Pendant que j'étais à Paris, dans cette funeste excursion avec M. de Barges, tu sais que j'ai dîné un soir dans un restaurant dont le nom m'échappe.

M. de Barges, ce soir-là, commençait à me témoigner un mécontentement dont je t'ai dit les causes.

Pour moi, j'étais plongée dans une profonde

tristesse et je n'en étais plus à déplorer ma folie.

Deux messieurs sont venus s'installer à une table voisine de la nôtre.

Impossible de s'y méprendre. C'étaient deux jeunes gens du monde et du meilleur.

Le plus jeune avait environ trente à trente-deux ans et je ne pouvais détacher mes yeux de son visage.

Pendant ce voyage, une de mes terreurs et non la moindre, était de me trouver subitement en face de quelqu'un que j'aurais connu et j'eus l'impression que j'avais déjà rencontré ce voisin quelque part.

Où ? Je n'aurais pu le dire, mais ce fut pour moi presque une certitude.

Sa figure est de celles qu'on n'oublie pas.

Brun, grand, mince, d'une admirable distinction, je le connaissais, j'en étais sûre.

Eh bien, ma chère amie, je ne me trompais pas !

C'était chez les Chambolle que je l'avais vu, tu sais à ce beau château où nous

sommes allées ensemble, en remontant du côté de Nevers.

Je sais son nom.

Il s'appelle le comte Philippe de Fierville.

Il est riche, tout ce qu'il y a de plus estimable, et sa famille est originaire de Normandie.

Ou plutôt c'est un Parisien, un Parisien de Paris où il a dû naître et où il a été élevé.

Ces jours derniers il est arrivé à la Ronce et aussitôt il est venu rendre visite à mon père.

Tu devines sa surprise en apercevant à une fenêtre du Breuil la dîneuse légère du restaurant où nous nous sommes trouvés ensemble.

Je devais être rouge comme une pivoine et le cœur me battait avec frénésie.

Inutile de t'affirmer que j'aurais voulu être à cent pieds sous terre.

Il m'a regardée avec un étonnement facile à comprendre mais non avec ce mépris que j'aurais dû lui inspirer.

J'ai même cru — était-ce une illusion ? — découvrir dans ses yeux une certaine compassion amicale pour ma sottise, hélas ! trop certaine et cette sorte de sympathie que j'y avais lue lors de notre rencontre imprévue dans ce Paris où je m'attendais si peu à le voir.

Un poignant désir me faisait frissonner.

J'aurais voulu pouvoir lui parler, lui exprimer ma reconnaissance pour le service énorme que lui et son ami m'ont rendu ce jour-là, sans le savoir et sans y penser.

En les voyant auprès de mon compagnon de voyage, j'ai compris la différence qu'il y avait entre eux et mon aversion pour M. de Barges s'en est accrue.

L'idée que j'avais de me séparer de lui s'est fortifiée.

Ils ne me disaient rien et cependant je devinais que leurs paroles pour une femme, quelle qu'elle fût, devaient être polies, leurs façons prévenantes et délicates.

Il y avait en eux une certaine grâce mondaine et en même temps une assurance tran-

quille et sereine qui prévenait tout de suite en leur faveur.

Au Breuil, nous n'avons échangé qu'un coup d'œil, mais long, pénétrant, dans lequel il y avait beaucoup de choses.

Celui de M. de Fierville me disait :

— Comment c'était vous ?... Je vous reconnais bien ! Est-il possible que vous ayez été assez sotte pour vous perdre par une telle faute ?

Et aussi :

— Je suis bien aise tout de même de vous retrouver là. Vous pouvez compter sur mon indulgence, peut-être aussi sur un peu d'amitié.

Oui, ma chère, tout cela était dans ce regard et bien d'autres choses encore.

Le mien lui répondait :

— Je vous en prie, monsieur, ne me condamnez pas sans m'entendre. Je ne suis pas si coupable que vous devez le penser et que certainement vous l'aurez entendu dire !

Et encore :

— Je ne vous ai pas oublié, croyez-le bien, seulement je ne m'attendais pas à vous revoir jamais et je suis infiniment heureuse du hasard qui nous rapproche.

Lorsqu'il eut franchi la grille, j'espérais qu'il allait me gratifier d'une de ces œillades par lesquelles, en se retournant, on s'assure qu'on ne s'est pas trompé, que c'est bien la personne à laquelle on songeait qui vient de nous apparaître à l'improviste, mais j'ai été déçue dans mon attente.

Il s'en est allé du côté de Corbigny, sans doute pour regagner la Ronce, et aussitôt, la curiosité me poussant, je suis descendue au jardin où mon père était assis à l'ombre des tilleuls que tu connais.

A propos de mon père, je dois te dire qu'il s'est singulièrement adouci depuis sa convalescence.

Maintenant, il me laisse aller et venir autour de lui et ne me bannit pas de sa présence.

Même il condescend parfois à m'adresser la parole.

C'est rare, mais c'est un progrès dont je suis heureuse.

J'ai entrepris la confection de bandes de tapisseries qui pourraient bien ressembler à celles de Pénélope. Je les porte auprès de lui et il semble s'y intéresser. J'y travaille tandis qu'il s'abandonne à ses rêveries dont il ne me donne pas la clef, mais où je présume qu'il entre un grain de satisfaction de ma rupture avec M. de Barges.

Ce jour-là, j'usai de ruse pour entamer la conversation.

Je m'approchai de lui, je ramassai la tapisserie interrompue au moment de l'arrivée de M. de Fierville et je dis de l'air le plus soumis et le plus repentant qu'une fille coupable puisse prendre :

— Père, seras-tu toujours fâché contre moi ?

C'était aborder le taureau par les cornes.

Je ne l'avais pas habitué à de telles hardiesses.

Il fronça le sourcil comme Jupiter lorsque

ses déesses se livraient à de regrettables écarts et ne répondit pas.

J'ajoutai :

— Tu sais que je n'ai été qu'imprudente.

Et comme il gardait toujours un silence farouche, un peu forcé peut-être, j'insistai, avec un grand soupir :

— Si tu pouvais comprendre à quel point je m'ennuyais! Et puis, on me conseillait...

Là-dessus il éclata comme je l'espérais :

— Et qui donc? s'écria-t-il.

— Oh ! tu n'espères pas que je te le dirai, par exemple. Je jouerais le rôle d'un vil délateur et tu serais le premier à m'en blâmer...

— Thérèse ? insinua-t-il.

Je secouai la tête vivement dans un geste qui signifiait tout ce qu'on voulait, mais qu'il interpréta comme une négation.

— Jonas, peut-être ? reprit-il. Si je le savais, je flanquerais ce drôle à la porte et ce ne serait pas long !

La supposition était si bizarre que je ne pus m'empêcher de sourire.

Je suppliai, de plus en plus insinuante :

— Ne dis pas ces choses-là, je t'en prie. On peut t'être très attaché et conseiller à ta fille de se marier...

— Malgré son père ?

— Non, mais en forçant un peu son consentement, comme Jonas force les asperges dans son potager... On ne voulait pas autre chose.

— Silence !

— Après tout que t'importe ? lui dis-je en me penchant tout près de son visage, comme pour mendier une caresse.

— Comment que m'importe ? fit-il en se montrant plus irrité qu'il ne l'était au fond, touché peut-être des efforts que je faisais pour lui plaire. Il m'importe beaucoup, il m'importe infiniment...

— Mais si l'effet est bon... si je ne me marie pas... si je ne me marie jamais... si je reste avec toi... toujours... sans nous quitter ?

— Tu ferais cela ? demanda-il en essayant de pénétrer les dessous de ma pensée.

— Certainement, dis-je, et avec plaisir, à con-

dition que tu ne doutes pas de moi, que tu aies confiance en mon affection et que tu m'accordes un peu de la tienne.

Il m'examina une demi-minute en silence, et sans doute cet examen tourna à mon avantage car, visiblement ému, il m'ouvrit les bras et je m'y précipitai.

— Va, murmura-t-il à mon oreille, tu es une bonne fille et c'est ma faute, après tout. J'aurais dû comprendre... mais je t'aime bien... je n'aime que toi... Tu es ma fille, ma vraie fille.

La glace était rompue.

Quand je m'arrachai à cette étreinte dont les innocentes ivresses m'étaient inconnues, j'avais les yeux pleins de larmes, mais elles étaient douces, ma chère amie.

Ce pardon, cette tendresse m'empêchaient de regretter les mauvais jours passés.

— Tu ne recommenceras plus ? me demanda mon père ; tu le promets ?

— Avec joie.

Et j'ajoutai en soupirant :

— L'expérience m'a suffi, je te le jure, et c'est fini... c'est bien fini... pour toujours...

Il se fit un silence.

Le colonel mâchonnait un bout de cigare éteint et se mordait les lèvres dans une agitation que je ne lui avais jamais vue.

Je me replaçai sur une chaise rustique à deux pas de son fauteuil et me remis à ma tapisserie.

— Ce sera pour notre mobilier, lui dis-je. Je veux le renouveler peu à peu et lui rendre une fraîcheur dont il a besoin... Ce n'est pas pour le monde que nous verrons, au moins, car le Breuil sera de plus en plus désert ; mais avec Jonas et Thérèse, en s'occupant, avec toi surtout, père, on peut encore s'y trouver bien... Quelle différence avec ce maudit Paris !...

Et au bout d'un instant j'en arrivai tout doucement à ma question :

— Il est bien, ce monsieur qui est venu tout à l'heure ?

— Très bien.

— Je n'ai pas eu le temps de le voir et je ne le connais pas... Comment te connaît-il, toi, père ?

— Pour être venu ici quelquefois...

— Il y a longtemps ?

— Assez.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Ce que font les gens qui n'ont pas besoin de travailler... Rien.

— C'est un bon métier... Il est donc riche ?

— Très riche.

— Il demeure dans le pays ?

— Pas du tout... Il y est pour quelques jours.

— Où ça ?

— Chez des amis.

— Quels amis ?

— Les Chambolle.

— A la Ronce ?

— Sans doute, à la Ronce... Tu m'ennuies, à la fin, avec tes questions!

— Pourquoi te fâcher ? dis-je, très flatteuse. C'est si bon pour moi de t'entendre parler.

Ce compliment le toucha sans doute, car il me sourit avec une véritable grâce.

— Comment appelles-tu ce monsieur ? demandai-je.

— Le comte Philippe de Fierville.

— Bigre ! un beau nom !

— Et une famille des plus honorables... Autrement serait-il l'ami des Chambolle ?

— Des gens qui nous aimaient bien, dis-je d'un ton de regret.

— Et que nous ne reverrons plus sans doute, à cause de ces fâcheux bruits...

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait, si tu m'aimes, toi ?... répliquai-je simplement.

Il m'ouvrit de nouveau ses bras et, entre deux baisers, je lui dis :

— Bienheureuse folie, père, puisqu'elle m'a permis enfin de te mieux connaître.

— Bête, me dit-il, en me serrant à m'étouffer, est-ce qu'un père peut ne pas aimer sa fille... surtout quand elle te ressemble !

Donc, comme tu le vois, ma Berthe, nos affaires sont remises en assez bon état.

Pourvu que je me résigne au célibat et à mon existence monastique, dans cette solitaire maison du Breuil, l'avenir n'est pas entièrement perdu, comme j'aurais pu le craindre.

J'ai reconquis le cœur de mon père et j'ai la joie de penser qu'il ne me croit pas plus coupable que je ne le suis.

Que le monde en pense ce qu'il voudra !

J'ai ma conscience pour moi. Si celui qui seul a le droit d'être mon juge ne me condamne pas, que puis-je demander de plus ?

Certes, je souhaiterais une dernière faveur, mais il m'est impossible de l'obtenir et j'y renonce.

Comment t'expliquer l'état de mon esprit après la visite de M. de Fierville au Breuil ?

Il ne saurait assurément y avoir rien de commun entre nous.

Pour mille raisons, le comte de Fierville — il s'appelle Philippe, c'est un détail que j'ai arraché à mon père, très innocemment — ne peut s'occuper que par accident d'une fille

comme moi, perdue au fond des campagnes du Nivernais.

Et pourtant son opinion m'inquiète.

Je suis fâchée des idées qu'il doit s'être forgées à mon sujet, de ses doutes sur mon caractère ou plutôt de la certitude qu'il a d'une faute que je n'ai pas commise et à laquelle il croit comme à l'existence de Dieu.

Je donnerais dix ans de ma vie pour m'excuser à ses yeux, pour lui prouver qu'en somme je n'ai pas tant d'horreurs à me reprocher qu'il le suppose et me montrer à lui telle que je suis en réalité.

En un mot, je m'estimerais heureuse si, coupable au jugement du reste du monde, j'étais innocente pour lui, pour lui seul, pour mon père et pour toi.

Je suis bien exigeante, je le sais, puisque je n'ai aucun moyen de satisfaire ce caprice.

Il me faut donc y renoncer, mais c'est un crève-cœur pour ta pauvre amie.

Dans quel guêpier me suis-je fourrée, mon Dieu ! et comment pourrai-je jamais m'en tirer ?

J'ai attendu le retour de ce M. de Fierville au Breuil, mais en vain.

Il avait promis à mon père qui me paraît avoir un certain penchant pour lui et qui me vante à chaque instant son caractère, de ne pas oublier le chemin de notre ermitage, mais il est occupé ailleurs et ne s'est pas souvenu de sa promesse.

Que ferait-il du reste au Breuil et quelle attraction pourrait l'y ramener ?

Voilà les dernières nouvelles, ma chérie ; je ne pense pas qu'il se produise désormais chez nous des événements aussi considérables que ceux dont notre monotone existence a été si profondément bouleversée.

Que n'es-tu là !

Que de choses j'aurais à te dire que je n'ose confier à ces lettres, si longues qu'elles soient.

Tâche d'obtenir un congé de ton aimable notaire, et croyez tous deux à ma bonne et vivace affection.

Ton amie,

MADELEINE.

Berthe Langeais à Madeleine de Lessart.

11 juin.

Toujours trop courtes, tes missives, chère Madeleine.

Mon notaire et moi nous les dévorons avec l'empressement d'une modiste jeune et passionnée pour le feuilleton qu'elle s'offre chaque matin.

Qui aurait cru que ton coin de terre du Breuil pût devenir le théâtre de faits aussi romantiques ?

Mon mari qui est pourtant un esprit grave et des mieux équilibrés, y prend un intérêt énorme.

A ses yeux, tu es une petite héroïne des plus réussies et ses réflexions à ton sujet sont frappantes de justesse.

As-tu réfléchi que ce pourrait bien être quelque serpent caché sous les fleurs, ce désir d'être favorablement jugée par un quidam que

tu ne connaissais, il y a quelques jours, ni d'Ève ni d'Adam, et dont l'opinion et les pas et démarches te touchent à un si haut degré.

Je sais bien, pauvre enfant, que tu as plus d'un point de ressemblance avec les prisonniers célèbres qui se rattachaient énergiquement aux moindres êtres enfermés dans leur cachot et captifs comme eux, mais ce M. de Fierville, s'il est tel que tu me le dépeins, me paraît un peu bien séduisant pour jouer auprès de toi le rôle effacé de l'araignée de Pellisson.

J'espère être libre bientôt et j'en profiterai pour faire un petit voyage au Breuil et causer avec toi cœur à cœur de ces aventures.

En attendant, prends tes maux en patience.

Ils ne sont pas si grands que je le redoutais, et peut-être auront-ils d'heureux effets qui se manifestent déjà, puisque le colonel s'est enfin humanisé et laisse fleurir au dehors la tendresse qu'il enfermait jalousement dans son cœur de père.

Adieu, Madeleine bien-aimée et digne de

l'être ; mon notaire et moi nous t'embrassons avec une égale amitié.

BERTHE.

Madeleine de Lessart à Berthe Langeais.

13 juin.

Non, chère Berthe, je n'aime pas M. de Fierville.

Et comment cela se ferait-il, puisque je le connais à peine ?

Je serais d'ailleurs bien sotte de l'aimer. Car à quoi cela me servirait-il ?

J'ai entendu parler de l'autre.

Croirais-tu qu'il a eu l'audace de m'écrire !

Hier, au moment où je me retirais dans ma chambre, après le dîner, j'ai trouvé sur mon secrétaire, à la place même où d'autres lettres m'avaient été remises, un pli pareil aux premiers, dont j'ai reconnu l'écriture sans peine.

J'ai failli le déchirer sans l'ouvrir tant j'étais suffoquée de cette hardiesse !

Mais je me suis ravisée et j'ai commencé la lecture de ce document humain, tout en me demandant par quel miracle il s'était introduit à l'endroit le plus intime de mon intérieur.

Je n'ai pas tardé à en avoir l'explication.

Thérèse était seule coupable et la pauvre femme n'avait agi que par pure bonté.

Croirais-tu que dans sa simplicité elle considère M. de Barges comme une victime de ma capricieuse personne ?

Aux objections que je lui ai faites, en la questionnant d'abord, en la grondant ensuite de s'être prêtée à ce retour de mon persécuteur, elle n'a pu que me répondre ceci :

— Bé oui, tu as raison peut-être, ma Madeleine, mais il t'aime tant !

— Il voulait me perdre !...

— Non, il ne veut que t'épouser.

Pour elle, tout s'efface devant ce but.

A ses yeux, c'est là qu'il faut arriver par tous les moyens possibles.

Des détails de notre voyage à Paris, du peu de délicatesse des procédés de son client, car elle a décidément pris M. de Barges sous son patronage, elle n'a cure ni souci.

M. de Barges s'est trouvé avec elle à Corbigny au moment où elle allait à ses affaires et, là, il lui a fait part de ses projets, de son désespoir — il prononçait hardiment ce mot, le fourbe! — en la suppliant de me faire parvenir sa dernière supplique, et cette pauvre Thérèse s'est dévouée.

Je ne peux pas lui en vouloir, car son affection pour moi ne s'est jamais démentie et, pour être aveugle, cette tendresse n'en est pas moins profonde et sincère.

Au surplus, chère amie, cette complaisance de Thérèse a de si bons résultats, que je n'ai pas le courage de la critiquer.

J'aurais payé de mon sang un moyen d'établir mon innocence; l'aveu même du coupable me le donne.

Dans sa lettre, mon ancien amoureux, ou plutôt mon infâme séducteur, en revenant sur

les faits qui se sont passés, me demande pardon de ce qu'il appelle ses torts envers moi ; il s'accuse de ses inutiles tentatives, de la violence avec laquelle il m'a reproché une défense qui est tout à mon éloge ; il m'affirme qu'il ne peut vivre sans moi et me supplie de revenir sur mes refus, de lui accorder ce qu'il a demandé à mon père et d'intercéder pour lui auprès de l'inflexible colonel.

Cette lettre bizarre et passionnée, fausse et mensongère peut-être, n'est qu'un long panégyrique de mes charmes et de mes mérites, comme aussi de mes vertus militaires.

Tu comprends mon étonnement en la parcourant.

A la fin, M. de Barges m'informe qu'il sera le dimanche suivant à l'église, près de ce bénitier qui serait bien scandalisé s'il se doutait de l'usage qu'on fait de ses eaux, et qu'en cas de pardon je n'ai qu'à toucher la main qu'il me tendra, en signe de réconciliation.

Or, le dimanche en question c'était aujourd'hui.

Je te laisse à penser de quels sentiments je fus agitée pendant les quarante-huit heures qui m'en séparaient.

L'idée de me retrouver en face de M. de Barges, devant les habitants de Corbigny, aux yeux desquels il m'a déshonorée, m'exaspérait.

J'eus d'abord la pensée de montrer cette lettre à mon père et j'y renonçai de peur de troubler un repos nécessaire et de raviver son courroux.

Je craignais aussi de nuire à ma pauvre Thérèse qui, somme toute, n'a agi que par bonté pour moi.

Ai-je besoin de te dire que, en allant à l'église ce matin, c'était surtout la colère qui me transportait.

A mon arrivée, elle tomba comme par enchantement.

Mon inconnu de Paris, l'ami des Chambolle, M. de Fierville enfin, se trouvait là, au banc de la Ronce, en face du nôtre, à deux pas.

Et il y était pour moi.

Ne dis pas non !

J'en suis sûre.

Est-ce que les femmes se trompent à certains indices ? Est-ce qu'il ne suffit pas d'un coup d'œil, d'un geste, d'un rien pour les éclairer ?

Mais je ne me flattais pas, ma chère Berthe, d'espérances que tu vas me reprocher tout de suite.

Non !

M. de Fierville n'était venu que par curiosité.

Ma triste mésaventure lui est doublement connue par le bruit qui s'est fait autour de moi dans le pays et par ce qu'il en a vu lui-même.

Quoi de plus naturel, dès lors, que de vouloir inspecter bien à l'aise, en un lieu où tout le monde a le droit d'aller, le visage d'une fille qui n'a pas craint l'éclat d'une telle folie et d'examiner de quel front elle brave le mépris qu'elle a volontairement encouru ?

M. de Fierville a dû être satisfait, s'il tenait à jouir de ma confusion.

Pendant la messe, en me sentant sous son

regard qui m'observait à la dérobée, de côté, avec une obstination dont je me rendais parfaitement compte, j'ai dû passer par toutes les couleurs qui se fondent du rouge le plus vif au blanc le plus pur et au jaune le plus blafard.

Tu sais par quel miracle une femme, en certains cas, peut voir de tous côtés à la fois, des choses qu'elle n'a pas l'air de regarder.

Les yeux modestement baissés, je ne perdais pas un détail de la physionomie de M. de Fierville et j'y lisais tour à tour un peu de pitié pour la situation où je me suis si follement jetée, une certaine jouissance de mon voisinage et un réel intérêt pour ma pauvre personne.

Le tout formait un amalgame que tu peux appeler : curiosité satisfaite.

L'ami des Chambolle n'était pas seul d'ailleurs, en vedette à cause de moi, dans cette pauvre église de Corbigny.

Près de la chaire, il avait un émule dont la présence m'était infiniment moins agréable.

M. de Barges tenait sa promesse.

Il était là, lui aussi, me fixant avec des yeux d'oiseau de proie qui s'apprête à dévorer une perdrix sans défense.

J'étais fort irritée contre lui, ai-je besoin de le répéter, et sa lettre ne m'avait pas désarmée.

Je refusais de croire à son amour et je ne lui pardonnais pas le bruit qui s'est fait autour de moi et dont il est le véritable auteur.

Dans une conversation avec mon père, j'ai su, en quelques mots, que malgré sa colère, le colonel, en homme qui tâche de sauver la position, avait prescrit à ses domestiques un silence que mon ravisseur n'a pas daigné recommander aux siens.

Au contraire.

Et c'est un grief de plus à ajouter à ceux qu'il m'a donnés à Paris.

Enfin, je n'aime pas M. de Barges, pas du tout.

J'ai eu un moment de vertige, une absence, si tu veux, mais j'en suis revenue comme d'une syncope ou d'un évanouissement.

Sa présence à l'église, sa posture assez prétentieuse sous la chaire à laquelle il se tenait adossé, dominant l'assistance de sa haute taille, m'indisposaient contre lui.

La réponse qu'il exigeait devant le peuple assemblé me déplaisait souverainement et je ne voyais pas approcher sans anxiété le moment où j'allais être contrainte de la donner.

Oh ! elle n'était pas douteuse.

Ce serait non.

L'office enfin s'acheva.

Le curé nous dit en latin : « Allez-vous-en ! » et je me disposai à lui obéir, mais lentement, sans me presser, en surveillant les allures de mes deux plantons.

M. de Barges se mit en marche le premier.

M. de Fierville l'imita et alors je n'hésitai plus.

Escortée de Thérèse, je le suivis en me plaçant tacitement sous sa protection, comme une galiote du siècle dernier sous les canons d'un vaisseau à trois ponts, ou une humble péniche derrière un remorqueur.

M. de Barges alla se poster au coin du bénitier, à la place où il m'a tant de fois attendue.

J'y arrivai en même temps que M. de Fierville et voici ce qui se passa.

M. de Fierville, mon protecteur sans le savoir, ignorait certainement les intentions de M. de Barges et l'ultimatum que ce dernier m'avait posé dans sa lettre.

Mais il vit le mouvement par lequel M. de Barges m'offrait l'eau bénite, avec toutes les apparences d'une démonstration officielle.

Et aussitôt, sous l'empire de je ne sais quel sentiment, il trempa sa main dans le bénitier et me la tendit comme s'il eût voulu, lui aussi, me mettre en demeure de choisir entre eux.

Je n'hésitai pas.

Je n'eus pas l'air d'apercevoir M. de Barges, et je m'inclinai devant M. de Fierville, tandis que mes doigts s'appuyaient fraternellement aux siens.

Il m'en remercia par un de ces regards qui vous pénètrent et je m'enfuis si vite que ma

vieille Thérèse, essoufflée, eut peine à me rejoindre.

Qu'il est bien, ce comte de Fierville! Quelle douce et souriante figure! Quelle grâce dans tous ses gestes et quelle tranquille bonté dans ses yeux de velours noir!

C'est un rêve, ma Berthe!

Que ne suis-je seulement la fille d'un prince et que n'ai-je un million de dot à lui offrir!

Peut-être, avant ma faute, eût-il abaissé ses regards jusqu'à moi!

Mais c'est fait; je n'ai point pour père une altesse et je ne possède pas le million dont M. de Fierville n'a du reste aucun besoin!

Songes et chimères!

Voilà où nous en sommes!

Un milliard de baisers pour toi et ton notaire.

Ton amie,

MADELEINE.

Suite du journal d'un célibataire.

14 juin.

Lignères est arrivé, Pacifique aussi.

Je prévois une affaire sérieuse. Si par hasard j'attrapais une estafilade avec ce de Barges qui me paraît singulièrement bilieux, je ne voudrais pas causer à mon ami Chambolle, outre l'ennui de garder un estropié dans sa maison, l'embarras des soins à lui donner.

Et puis je suis accoutumé à Pacifique.

Ses façons me conviennent et il est au fait de mes manies.

Décidément cette petite du Breuil m'intéresse de plus en plus.

Est-ce comme énigme ou comme femme ?

Pendant la messe, j'ai passé un bon moment. C'était une fête pour mes yeux de regarder cette bouche mutine, ce nez droit et fin, ces sourcils admirablement arqués et les yeux si

doux sous le voile des longs cils bruns qui les cachaient à demi.

Je les ai très bien vus ces yeux sournois, tapis au fond de leurs grottes, qui me dévisageaient avec une douceur que je n'ai jamais trouvée aux autres.

Et quelle taille souple ! Quelle peau éblouissante et fraîche !

Distinction, charme, élégance, ampleur et finesse, ce qui semble contradictoire, elle a tout, elle possède tout.

C'est la merveille des merveilles !

Et la révérence qu'elle m'a faite au sortir de l'église !

Et le remerciement muet dont elle m'a gratifié pour l'attention, bien simple pourtant, que j'eus de lui offrir cette eau bénite où j'ai failli plonger jusqu'au coude !

Comme elle semblait me dire :

— Vous me tirez d'un mauvais pas. Si M. de Barges eût été seul auprès du bénitier, comment aurais-je fait pour refuser ce qu'il

m'offrait ? Ce n'eût été ni chrétien ni poli, et l'insulte était directe !

En fait d'insulte, si tant est qu'il y en ait eu quelqu'une, c'est moi qui l'ai faite et me voilà menacé d'un bon duel avec cet être violent et rageur.

Dire que j'en suis effrayé, ce serait aller trop loin ; même mon amour-propre se sent agréablement chatouillé à la pensée que je suis appelé à venger — un bien gros mot — ce pauvre colonel du coup qui l'a traîtreusement lardé.

Mais je suis d'une nature placide, très débonnaire, et la seule pensée de répandre le sang m'indispose.

Enfin, s'il faut dégaîner, on dégaînera.

J'ai par avance prévenu Lignères et comme je n'ai en somme rien à me reprocher vis-à-vis du sieur de Barges, s'il insiste et me conduit sur le terrain, ma conscience sera limpide comme l'eau de source.

A l'heure présente, je n'ai pas vu de témoins.

Demain, je pousserai jusqu'à Corbigny avec

Lignères et nous entrerons au *Coq hardi* pour avoir des nouvelles.

Lignères m'en a apporté de Paris.

Il paraît qu'Olympe renonce à toute espérance de retour.

Mon voyage en Tunisie et mon départ pour la Ronce, sans qu'on m'ait revu à la rue Fortuny, l'ont découragée finalement.

Perreux la cultive avec le soin jaloux des horticulteurs malins pour les orchidées qui détiennent en ce moment le record de la mode.

Des bruits circulent ; on parle de mariage.

Perreux l'annonce et s'en montre enchanté!

Pauvre Olympe, ce sera le châtiment !

Je vois, sans être prophète, l'hôtel, les rentes, en un mot tout ce qui vaut quelque monnaie dans le nid où cet oiseau pillard est allé s'établir, dispersé aux quatre vents de ses dissipations.

Je constituerai au profit d'Olympe une petite rente viagère incessible et insaisissable qui la mettra à l'abri de la misère.

Et dire qu'elles finissent presque toutes de la sorte, moins la rente viagère !

Ce qui vient de la flûte...

15 juin.

Quelle journée !

Il est onze heures du soir et Lignères n'est pas rentré à la Ronce.

Je viens de rédiger un bout de testament.

Je me bats demain matin, à ce qu'il paraît, sur les dix heures, dans le bois de Fadray qui est situé à côté de la propriété de mon ennemi, car ce de Barges est mon ennemi.

Il n'y a pas à s'en dédire !

Je ne l'avais aperçu qu'un quart d'heure à Paris.

Je l'ai revu dix minutes à Corbigny et nous n'avons pas échangé vingt-cinq paroles.

Au fond, je ne me sens pas une grande animosité contre lui et nous allons en découdre.

Nous nous battons à l'épée.

J'aime mieux ça.

Le pistolet est brutal en diable. Une balle peut s'égarer dans la poitrine, la tête ou le ventre d'un bonhomme, et crac ! plus personne.

C'est ennuyeux.

Il me semble que je ne dormirais de ma vie si j'avais le décès de quiconque sur la conscience.

L'épée à la main, je me crois assez sûr de moi pour ne faire à mon adversaire pas plus de mal que je ne lui en souhaite.

A propos de ce duel, je me suis trouvé dans un réel embarras !

Heureusement que Lignères est un garçon de ressources.

Je n'avais qu'un témoin; il m'en fallait deux; Lignères n'a voulu mettre personne du pays dans la confidence et il est parti pour Nevers d'où il ne reviendra que demain matin par le premier train avec un officier de ses amis qu'il est allé chercher.

On aurait bien pris Chambolle, mais si

quelques paroles lui étaient échappées, le château eût été sens dessus dessous.

C'est ce qu'il fallait éviter.

Les choses, au surplus, ne se sont pas mal passées et ce de Barges qui décidément n'a pas froid aux yeux s'est prêté à tout ce qu'on a voulu.

Pourvu qu'on allât sur le terrain, tout lui était bon.

On se serait battu avec des broches de rôtissoires qu'il se serait déclaré satisfait.

Nous sommes allés ce matin à Corbigny en promenade, ainsi que nous en étions convenus.

Au moment où nous descendions de voiture dans la cour du *Coq hardi*, un domestique est venu me dire à voix basse :

— Il y a là trois messieurs qui demandent M. de Fierville.

Lignères m'a fait aussitôt un signe d'intelligence et, me tirant à part, il m'a dit :

— Tu vois. Ça y est. Laisse-moi arranger l'affaire et va te promener.

Je ne sais quelle mouche m'a piqué.

J'ai senti une pointe de colère me monter à la tête et j'ai répliqué vivement :

— Tout ce que tu voudras, mais point d'accommodement, tu entends? Pas de concession !... Ce gaillard-là commence à m'embêter... carrément.

J'ai dit le mot qui n'est pas dans mes habitudes.

Je suis pour le langage choisi et les termes mesurés et selects.

Mais l'idée que ce balourd de six pieds se figurait sans doute qu'il nous en impose avec ses menaces et ses fanfaronnades m'agaçait les nerfs.

Lignères m'a répondu en trois mots :

— Compte sur moi !

Et il a répété :

— Va te promener une bonne heure ; tu me retrouveras ici.

J'ai obéi. Je n'étais pas fâché de prendre l'air et de me rafraîchir un instant dans la campagne en tête à tête avec mes réflexions.

De quel côté me diriger ?

Je ne sais comment cela se fit, mais au bout d'un quart d'heure de marche, je m'arrêtai en face de la grille du Breuil qui était toute grande ouverte.

Puisque j'étais là, tout porté, comme on dit, il eût été malséant de me trouver si près du logis de mon ami le colonel sans prendre des nouvelles de sa santé.

J'entrai donc !

Personne dans la cour. J'avais oublié de sonner ou plutôt, en voyant la grille ouverte, j'avais cru inutile de déranger les domestiques.

Arrivé près des fenêtres de la cuisine par lesquelles j'apercevais une rangée de casseroles étincelantes comme de l'or, je toussai fortement pour annoncer ma présence et aussitôt une tête charmante se montra au premier étage tandis qu'une voix légèrement altérée me dit :

— Veuillez prendre patience, monsieur ; je descends.

Je fis un tour dans le petit parterre qui

s'étend devant la maison et, tout en admirant les corbeilles de verveines et de rosiers à basse tige parfaitement entretenues, j'entendis un froufrou de jupes traînant sur le sable et la même voix de plus en plus émue me dit :

— Vous voulez voir mon père, monsieur de Fierville ?

Je me retournai avec empressement et je répliquai, flatté de ce souvenir :

— Vous vous rappelez mon nom, mademoiselle ?

— Mon père l'a prononcé si souvent devant moi que je ne saurais l'oublier, monsieur. Il espérait vous revoir cette semaine. Il a beaucoup d'amitié pour vous...

Tout en parlant, Mlle de Lessart me conduisait vers le petit parc, en tournant le pavillon de droite du logis.

— Le colonel est absent ?

— Non, c'est-à-dire... je ne crois pas. Dans l'état où il est, il ne saurait aller loin... Nous allons le trouver par ici.

Elle m'indiquait de la main le bosquet de

tilleuls sous lesquels j'avais vu le blessé lors de ma première visite.

Le fauteuil de jonc était bien à sa place, mais le blessé lui-même ne s'y trouvait pas.

En revanche, à quelque distance, donnant sur un chemin creux tracé entre des pâturages, une petite porte était entr'ouverte.

— Mon père sera sorti pour une courte promenade, reprit la jeune fille; si vous voulez, je vais appeler Jonas et l'envoyer chercher...

— Jonas ?... dis-je étonné.

Elle sourit doucement.

— Ce n'est pas celui de la baleine, c'est le jardinier, fit-elle. Il est occupé dans le potager.

— Gardez-vous bien de le déranger, répliquai-je vivement. Je ne suis pas pressé... Si vous le permettez, j'attendrai ici... avec plaisir...

J'étais enchanté de me trouver seul un instant avec cette Madeleine dont l'image me poursuit si obstinément.

Je me demandais comment j'allais aborder

le sujet qui me tourmente et qui sans doute me poussait au Breuil avec le secret espoir de questionner Mlle de Lessart sur son aventure avec M. de Barges.

Au fond, depuis quelques jours, ou plutôt depuis notre singulière rencontre au restaurant Sylvain, j'étais dévoré du désir de connaître la vérité vraie sur cette liaison passagère.

Je me sentais entraîné vers cette ravissante créature par un irrésistible courant et sa faute était le seul obstacle qui nous séparât.

Je ne savais comment arriver à la confidence que je voulais obtenir à tout prix, lorsqu'elle parut elle-même prendre un parti qui lui coûtait et brusquement elle me dit :

— Oh ! monsieur, comme vous avez dû mal me juger ?... comme vous devez me mépriser ?

Je ripostai avec vivacité :

— Non, par exemple, mademoiselle... non...

— Cependant il est impossible qu'il en soit autrement, reprit-elle. Eh bien, la pensée que

j'ai encouru votre mépris m'est insupportable et je veux tout vous dire... tout vous avouer... Vous me jugerez ensuite comme il vous plaira.

Et alors, avec une agitation qui la rendait cent fois plus attrayante, elle me raconta toute son histoire avec M. de Barges... l'ennui dont elle était enveloppée au Breuil comme dans un caveau, le froid qui lui tombait sur les épaules, près d'un père absorbé par ses regrets dans cette solitude, les conseils de sa vieille Thérèse, l'impossibilité pour elle de trouver un mari dans ce désert où elle était confinée et enfin la recherche dont elle avait été l'objet et ses suites.

Elle me dit tout, sans réticences, sans s'accuser outre mesure, sans s'excuser, simplement, comme cela s'était passé, parfois avec un enjouement d'espiègle lorsque les circonstances étaient drôles et la situation tendue, par exemple, au Grand-Hôtel ou pendant le voyage.

Et en achevant son récit, elle conclut :

— Jamais je n'aurais osé entrer dans ces

détails, si je n'avais en main le moyen de vous convaincre et de vous prouver la vérité.

Et aussitôt elle s'écria :

— Attendez-moi, je reviens !

Légère comme une chevrette, soulagée d'un poids énorme par cette confession, elle s'élança vers la maison et, au bout d'une ou deux minutes à peine, elle en revint en tenant une lettre qu'elle me donna, non sans s'être assurée par un rapide coup d'œil à la petite porte du parc, que le colonel n'avait pas reparu.

— C'est M. de Barges qui m'écrit encore, dit-elle. Avant-hier, Thérèse qu'il a su gagner à sa cause m'a remis cette lettre. Je devais en donner la réponse auprès du bénitier hier, à la messe. Vous savez ce qu'elle a été. Vous étiez présent. Vous lirez ce billet à loisir et alors vous jugerez mieux ce qui s'est passé. Ensuite vous brûlerez ce papier.

Et elle ajouta, comme si mon opinion eût été la seule dont elle fût touchée :

— Maintenant, je n'en ai plus besoin. A quoi me servirait-il ?

Elle ne dit rien de plus.

J'entendis le bruit de la petite porte qui se fermait et la voix aigre du colonel qui me criait :

— Ah ! vous êtes là, mon cher comte ?

M. de Lessart s'avançait en marchant avec plus d'aisance sur ses deux bâtons.

Il me parut bien changé, à son avantage, moins sombre et plus ouvert.

Après avoir hésité une seconde, je venais de glisser la lettre de M. de Barges dans ma poche.

Madeleine s'éloigna en me disant avec un sourire :

— Maintenant que vous êtes deux, je vous laisse.

Elle s'en alla très vite comme si elle eût craint d'être rappelée.

Elle désirait être seule.

L'effort auquel elle venait de se livrer est de ceux qui épuisent et après lesquels on a besoin de se recueillir.

Pour moi j'étais inondé d'une véritable joie.

Ma destinée se décidait. Je ne pouvais plus me cacher à moi-même l'état de mon cœur que, jusque-là, je n'osais envisager en face.

J'aimais cette jeune fille, je l'avais aimée dès l'instant où je l'avais aperçue pour la première fois.

Les raisons de cet amour, je ne les connaissais pas et n'essayais même pas de m'en rendre compte, mais elles existaient puisque l'amour était né d'elles et que cet amour j'étais bien forcé de le reconnaître et de me l'avouer à moi-même.

Et il m'était doux; je me sentais heureux comme jamais je ne l'avais été.

J'oubliais ma querelle stupide avec ce de Barges et le duel qui devait en être la suite.

Même en présence du colonel, je me perdais dans mes pensées comme dans un rêve, et ce n'était pas lui, c'était elle que je voyais encore, bien qu'elle eût disparu, avec sa démarche aisée, souple, élégante comme celle de toutes les femmes saines et bien faites.

Ce n'était pas le complet roux du père que

j'avais sous les yeux; c'étaient la robe grise, toute simple, le corsage admirablement taillé parce qu'il moulait la poitrine sous l'étoffe moelleuse, les manches courtes, les poignets fins de Madeleine qui étaient là, et ses cheveux d'où s'échappait une fluide et presque imperceptible odeur d'ambre.

Le fausset du colonel me rappela à la réalité.

— Enchanté de vous voir, me dit-il. Et les Chambolle?

— Ils vont bien, mon colonel, très bien. Ils m'ont chargé de leurs amitiés pour vous.

Ce n'était pas exact, les châtelains de la Ronce ne pouvaient même pas prévoir ma visite au Breuil; mais ces choses-là font toujours plaisir.

— Des gens heureux, soupira le blessé, et qui font ce qu'ils peuvent pour que tout le monde le soit autour d'eux. Toute la morale du Christ est là-dedans, cher monsieur. Il y a longtemps que vous êtes arrivé?

— Quelques minutes seulement, colonel.

— C'est cette pauvre Madeleine qui vous a reçu ?

— Oui, colonel.

Le brave homme serra ses lèvres minces, fit entendre quelques sons gutturaux qui indiquaient chez lui une incertitude, une hésitation à s'expliquer comme il l'aurait voulu et, se décidant, comme sa fille l'avait fait quelques instants plus tôt :

— Je ne devrais peut-être pas vous en parler, mon ami, commença-t-il, car c'est un sujet douloureux pour moi, mais plus j'y songe, plus je me désespère des conséquences de sa désastreuse aventure. Nous ne nous en relèverons pas !

— Vous exagérez, colonel...

— Non, en vérité. Je sais ce que c'est que l'honneur. Les moindres atteintes lui sont redoutables et l'imprudence de cette pauvre enfant l'a compromise à jamais...

— Oh ! à jamais, colonel !

— Si, si. Elle le sait parfaitement elle-même... Elle a été la première à me le dire...

Mais elle a du courage... Elle se résigne au sort qu'elle s'est fait... Elle ne se mariera pas...

— Qui sait?

— Non, non, je vous le répète... Elle est pleine de bon sens... malgré son instant de folie... Si elle se mariait, ce serait pour entendre des reproches qui ne manqueraient pas de se produire, pour subir des scènes inévitables, pour encourir des soupçons qui s'égareraient sur elle, à tort, car elle est d'une franchise extrême et bien incapable de tromper un mari, une fois la parole donnée... Qui peut la connaître mieux que moi, mon cher comte?

— Personne, assurément, colonel.

— Quand je pense combien je l'ai fait souffrir depuis qu'elle a atteint l'âge de raison, je me dis que je suis un grand misérable....

— C'est excessif, colonel!

— Non, non, fit-il en grattant la terre avec ses deux bâtons, je me rends justice. Je ne songeais qu'à moi, à mes regrets, à mon deuil, sans me dire que, elle aussi, elle devait compter

pour quelque chose dans mon existence, elle, la jeunesse, le printemps, la grâce de cette vieille maison. Et cependant jamais une plainte, jamais un murmure. Je ne lâchais pas vingt paroles par jour et, quand nous dînions ensemble, c'était un silence de mort qui régnait dans la salle à manger... Autant l'enfermer dans un cloître ! C'est ma faute, c'est ma faute ! A la jeunesse, voyez-vous, mon cher Philippe, il faut la jeunesse, le rire, les fêtes et le soleil. Et je les ai bannis de ma maison.

Le colonel s'anima par degrés.

— Voyez-vous, reprit-il, j'ai beaucoup réfléchi depuis que ce malheur nous est arrivé. Je m'absorbais trop dans le passé et, si vous l'aviez connu comme moi, vous n'en seriez pas étonné. Mon passé à moi, c'était sa mère. Tout s'efface à mes yeux devant cette image sacrée dont mon âme est encore remplie. Sa mère lui ressemblait, que vous dirais-je de plus ? C'était une angélique nature. Il ne peut être donné à un homme d'en rencontrer une meilleure. Pendant cinq ans j'ai connu le

bonheur parfait. Et, tout à coup, elle m'a été enlevée.

Quand je l'épousai, je n'étais déjà plus jeune. J'avais trente-quatre ans, elle vingt-deux. L'avenir, au moment de sa mort, s'offrait à moi sous les apparences les plus belles. J'étais le plus jeune colonel de l'armée, estimé de mes chefs, j'ose le dire, aimé de mes inférieurs. Mon caractère changea tout à coup. Je devins morne, taciturne, désespéré en un mot, et je compris que ma place n'était plus au milieu du monde. Je vins m'enfermer ici, dans la plus triste de mes terres pour n'en plus sortir. J'abandonnai Madeleine aux soins d'une vieille servante qui l'adorait; plus tard je la mis en pension deux ans à Nevers et, quand elle revint au Breuil, je ne songeai pas qu'elle était grande, qu'elle avait besoin de distractions, de compagnes, de plaisirs et que je la condamnais à partager une réclusion pour laquelle elle n'était pas faite. Elle n'avait pas de souvenirs, elle, pour lui tenir compagnie dans sa retraite, elle n'avait que des aspirations et

des espérances. Que vous dirai-je? Tout le monde l'aimait autour d'elle... Tout le monde aussi me blâmait de mon imprévoyance, et de ma dureté, tout le monde, excepté elle ! M. de Barges s'est présenté... Il l'a demandée en mariage... Je le connaissais... je l'ai repoussé... Qui sait si là encore je n'obéissais pas à mon égoïsme, ma seule règle de conduite ? Il m'en coûtait sans doute de livrer une telle fille à un être indigne mais aussi de me séparer de ce qui en somme était la joie de mes yeux et la fleur de ma vie, l'unique, avec le fantôme charmant qu'elle me rappelait et qui revit en elle. Vous savez le reste... On l'a obsédée, conseillée. J'ai questionné Thérèse... Elle m'a tout dit... Elle croyait faire le bonheur de cette pauvre enfant !... On a voulu me forcer la main... Elle est partie... sans le vouloir... Je me rappellerai toujours son retour, l'air dont elle m'a dit : « Je reviens... C'est fini... Je n'épouserai pas M. de Barges... J'ai fait une sottise... Je suis perdue, mais si tu me pardonnes, je ne regrette rien. »

Les lèvres du colonel se relevèrent dans un sourire :

— Lui pardonner ? dit-il, mais c'est à moi de m'accuser ! Pauvre fille ! Et puis, voyez-vous, mon cher comte, l'homme qui me ressemble est étrangement obstiné et incorrigible dans son égoïsme. La pensée que Madeleine me restera, que nous ne nous quitterons plus, m'a transformé, donné une joie intime dont vous ne pouvez comprendre l'étendue. Elle me fait aimer jusqu'à sa faute ! Mais je changerai de conduite à son égard... Je lui procurerai tous les plaisirs, toutes les distractions dont elle a besoin... Je ne lui refuserai rien, voyages, Paris, théâtres, tout ce qu'elle voudra, tout. Lui pardonner ?... Mais je l'adore, je l'ai toujours adorée... Seulement je ne le lui disais pas !...

Il y avait encore une chose que le colonel ne disait pas, même en ce moment où il devenait expansif au point de m'étonner, moi qui l'avais connu si sombre et si triste. C'est qu'au fond il était content de sa fille, qu'elle s'était vaillamment conduite, malgré son imprudence,

bravement défendue ; qu'elle était bien son sang, en un mot.

Cela se voyait à l'éclat de ses yeux, au sourire de ses lèvres, à l'animation qui éclatait dans toute sa personne.

Madeleine était allée au feu et elle en était revenue sans blessure, sans faiblesse, sans défaillance.

Le colonel n'en doutait pas.

Dès lors, pour lui, l'honneur était sauf.

Je regardai ma montre.

Elle marquait onze heures et quart.

Je me levai.

— Vous partez déjà? me dit M. de Lessart avec regret.

— Je suis attendu, mais je reviendrai!... Vous ne sauriez croire quel plaisir vous m'avez fait, colonel.

— En vous parlant de cette pauvre Madeleine?

— Et en me disant combien vous l'aimez!

— Vous vous intéressez à elle?

— Comme tout le pays, colonel?

J'hésitai un moment. Un aveu me brûlait les lèvres; il fut sur le point de m'échapper; je songeai à mon duel et je me dis qu'il fallait attendre.

Je n'avais pas besoin de lire la lettre de M. de Barges pour être convaincu.

Est-ce que des yeux comme ceux de Madeleine pouvaient mentir? Est-ce que leur pureté ne plaidait pas sa cause mieux que toutes les preuves n'auraient pu le faire?

Je serrai les mains de M. de Lessart avec effusion dans les miennes et je m'en allai en lui répétant :

— Oui, je reviendrai, je reviendrai.

Et je gagnai la grille, la route et Corbigny, au pas accéléré.

Lorsque je rentrai à l'auberge du *Coq hardi*, Lignères et les trois messieurs qui l'avaient demandé n'y étaient plus.

Mais un billet m'attendait.

Il était de Lignères.

« Ne t'inquiètes pas. Tes affaires sont en bonnes mains.

« C'est pour demain, dix heures, au bois de Fadray.

« L'épée ! Avec ça on fait un peu ce qu'on veut et on ne se laisse pas tuer comme un sot.

« Recommandation expresse :

« Ne bouges pas. J'irai te prendre à mon retour de Nevers où je vais recruter des amis.

« Je me charge de tout.

« Dors en paix et une bonne poignée de mains.

« LIGNÈRES. »

Il était parti.

Je m'informai auprès de l'hôte, un gros réjoui, bon vivant, qui semble avoir un muid dans le ventre.

Il ne savait rien, si ce n'est que mon ami s'était rencontré avec trois messieurs dans une petite salle et qu'on avait parlé haut, ce qui ne l'étonnait pas, parce que M. de Barges était là et qu'il a le verbe fort.

— Un particulier qui n'est pas commode ! conclut l'aubergiste.

Lignères s'est fait conduire à Nevers.

Il aurait pu prendre le chemin de fer à Clamecy, mais les heures des trains ne lui convenaient pas.

— Vous pouvez être tranquille, affirma l'hôte ventru. Je lui ai donné une bonne voiture et deux petits rossards du pays qui vont comme le vent...

— Et tombent comme la grêle, ajouta un voyageur facétieux.

Je ne comprenais pas très bien comment les choses s'étaient réglées. Il me paraissait qu'il y manquait quelques petites formalités ; mais nous n'étions pas à Paris et j'avais pleine confiance en Lignères.

C'est un garçon froid dans la forme, d'une exquise politesse et d'une fermeté parfaite.

J'étais tranquille.

Et puis pour tout dire, c'est à peine si je songeais à ce duel qui me semblait d'importance secondaire.

J'étais tout entier à la conversation que je venais d'avoir avec Madeleine.

Madeleine !

Je ne pouvais plus l'appeler autrement.

Pour moi, elle n'était plus Mlle de Lessart, c'était Madeleine, mon élue, mon idéal, la femme selon mon cœur.

Sa franchise, sa dignité, sa résolution, le courage avec lequel elle acceptait toutes les conséquences de sa folie momentanée avaient dissipé mes dernières hésitations.

Cette aventure qui, pour d'autres, l'eût flétrie, me la rendait presque plus chère.

Il y avait dans cette fugue où elle avait en somme montré tant de sang froid et de vertu, une crânerie qui me faisait sourire, comme on sourit aux sorties et aux boutades d'une enfant honnête et spirituelle.

Que dire enfin ? J'étais amoureux avec joie, avec passion.

Ah ! ce duel, il ne m'occupait guère.

Je me promettais d'être généreux, de me défendre comme je pourrais, mais d'épargner mon adversaire auquel je ne souhaitais aucun mal.

J'aurais voulu que tout le monde fût heureux autour de moi, comme je l'étais moi-même.

A la Ronce, on m'attendait pour le déjeuner qui, ce jour-là, avait été reporté à midi et demi à cause d'amis éloignés qui devaient s'y trouver.

Je ne parlai pas d'autre chose que du colonel et de sa fille et je la défendis avec une telle chaleur que Mme Chambolle me répéta avec son malicieux sourire :

— Comme vous l'aimez !

— C'est vrai.

— Eh bien, épousez-la !

— C'est ce que je veux faire.

Mme Chambolle est une noble et généreuse nature.

Elle me dit à voix basse :

— Vrai ! je vous embrasserais pour cette bonne parole, car sur mon âme je ne la crois coupable que d'imprudence et elle était vraiment excusable.

— Et moi je suis sûr de son innocence ! répliquai-je.

Et je donnai à ma voisine la lettre de M. de Barges que je n'avais pas même ouverte.

Mme Chambolle eut une inspiration subite pour laquelle je la bénirai toute ma vie.

Nous étions dans la salle à manger une vingtaine de convives. La réunion se composait des châtelains les plus estimés des environs.

La maîtresse de la maison lut à haute voix cette lettre qui équivalait à une entière réhabilitation de la fille du colonel.

Elle était conçue en de tels termes qu'aucun doute ne pouvait subsister dans l'esprit des plus incrédules.

Cette lecture produisit une impression de soulagement sur l'assistance.

La vieille et bonne marquise de Boismesnil en fut touchée aux larmes et ne put que balbutier :

— Cette pauvre petite Madeleine !

Tout le monde l'aimait dans le pays, de

même que tout le monde estimait le colonel, tout en blâmant sa sauvagerie et son amour excessif de la retraite à la suite de regrets en tout cas infiniment respectables.

Mme Chambolle me dit en riant :

— Et c'est de vous qu'elle a reçu de l'eau bénite ! Heureux mortel ! Heureuse Madeleine !

Mais rien ne transpira de mes intentions.

Seulement, mis en belle humeur par cette scène qui me comblait de joie, je racontai comment, en compagnie de mon ami Lignères, j'avais rencontré Mlle de Lessart et M. de Barges au restaurant Sylvain, et l'attitude extraordinaire de ces deux tourtereaux si mal assortis.

La peinture en parut sans doute assez drôle car, à dater de ce moment, une franche gaieté régna dans la magnifique salle à manger de la Ronce et ensuite toute la journée, jusqu'à l'heure de la séparation qui n'eut lieu qu'assez tard après le dîner.

Maintenant que je suis seul dans ma

chambre, je me dis que je voudrais être de douze ou quinze heures plus vieux.

Je serais fixé sur l'issue de ce duel ridicule et il est probable que le Breuil aurait eu de nouveau ma visite.

Dois-je douter de la réponse que me fera Mlle de Lessart?

Je ne le crois pas.

Il y a entre nous une sympathie évidente, une sorte de fluide mystérieux, mais je ne serai rassuré que lorsqu'elle aura mis sa petite main dans la mienne.

Pour le colonel, il m'a toujours témoigné de la sympathie.

A la Ronce, quand il y venait jadis, j'étais son partenaire à l'écarté et je perdais régulièrement quelques parties pour lui donner l'occasion de me prouver sa supériorité stratégique.

Cela caresse toujours agréablement l'épiderme d'un vieux militaire.

Je ferme mon testament. Dix lignes seulement.

Un souvenir posthume à ma pauvre Madeleine et à quelques amis.

Le reste en bonnes œuvres.

Il faut tout prévoir.

Cependant ce butor ne me tuera pas, je lui en donne ma parole d'honneur, ou j'en serais bien étonné.

Je me défendrai soigneusement et notre excellent Mérignac, notre digne maître à Lignères et à moi, sera content.

En attendant, le temps s'enfuit et Lignères ne vient toujours pas.

Il est deux heures du matin ; les papillons de nuit rôdent autour de ma lampe et l'air commence à devenir terriblement frais. Je ferme ma fenêtre et je vais dormir du sommeil des justes, selon ses instructions, en l'attendant.

16 juin.

Huit heures du matin et rien encore.

Pas de Lignères.

Qu'est-il devenu ?

Les bidets morvandiaux du *Coq hardi*, qui vont comme le vent et tombent comme la grêle, se seraient-ils abattus par hasard et l'auraient-ils laissé en détresse.

Je commence à m'inquiéter, mais je ne sais que faire.

Il faut trois quarts d'heure pour aller au bois de Fadray, en filant bon train, et les aiguilles de mon chronomètre tournent d'une vitesse !...

Cette attente m'irrite le sang et j'en suis fâché. On se monte la tête, on s'emballe et, sur le terrain, on ne sait plus ce qu'on fait. Alors on peut donner un mauvais coup, sans le vouloir, ou en attraper un, ce qui me serait très désagréable, surtout en ce moment-ci.

Pourquoi ce de Barges m'a-t-il cherché une aussi stupide querelle ?

Quel besoin avait-il de s'en prendre à moi de sa déconvenue ?

Enfin, c'est fait.

Le vin est tiré, il faut le boire.

Lignères m'ennuie, et le pauvre garçon est sans doute cent fois plus tourmenté que moi !

Patientons.

9 heures.

Décidément, je n'y tiens plus.

Je fais seller Ragotin et je cours au bois de Fadray.

Je ne veux pas que M. de Barges puisse dire que je l'ai fait attendre.

On préviendra Lignères pour qu'il ait à me rejoindre.

10 heures du soir.

Tout est fini.

La comédie qui tournait au noir s'est terminée en opérette.

Lorsque je suis arrivé au bois de Fadray, sur le dos de Ragotin qui avait fait le trajet du train dont il court après les sangliers et les

cerfs, derrière les griffons de Chambolle, j'ai battu le taillis en tous sens.

Une trompe qui sonnait dans le lointain un bien-aller donnait à ma bête une activité de tous les diables.

J'ai beau arpenter le taillis, je n'aperçois âme qui vive.

Alors, je prends le parti de pousser une pointe jusqu'au château de Barges, dont je distinguais les toitures à l'issue des bois, et j'y arrive en quelques minutes.

C'est une belle construction qui ne manque ni d'ampleur ni de cachet.

Une vieille tour isolée qui sert de colombier et dont le toit était couvert d'une nuée de pigeons lui prête une certaine mine antique qui la rehausse.

Ragotin et moi, nous avions pris au raccourci et nous abordions le château par derrière, du côté des communs.

Je n'aperçus dans ces parages qu'un garçon d'écurie qui remisait une sorte de chariot bas et large destiné aux provisions, et je lui demandai :

— M. de Barges ?

Le valet me dit :

— Vous voulez lui parler ?

— Oui.

— Monsieur vient de chez M. Chambolle ?

— En effet ; à quoi le voyez-vous ?

— Oh ! fit le palefrenier, tout le monde chez nous connaît Ragotin. C'est le meilleur cheval du pays. Mais si monsieur veut voir le patron, il tombe mal...

— Comment ?

— On vient de le rapporter du bois de Fadray et il a écopé fortement.

— Écopé ? fis-je surpris.

— Je veux dire que M. de Barges a attrapé un fier coup d'épée...

— Lui ?

— Oui, monsieur, dans l'épaule, là...

Le palefrenier montra son omoplate droite.

Et il ajouta :

— Il paraît que le fer est sorti dans le dos...

— C'est grave ?... m'écriai-je.

— Assez, à ce qu'il paraît ; mais ce qu'il y

a de curieux, c'est que le monsieur avec lequel il s'est battu lui sert de médecin, en attendant le docteur de Clamecy qu'on va chercher.

Je pensai aussitôt à Lignères qui a quelques connaissances en chirurgie, bien qu'il n'ait pris ses inscriptions jadis que pour l'amour de l'art.

— Où sont-ils ? demandai-je vivement.

— Monsieur n'a qu'à entrer dans la cour... de ce côté. Il trouvera ces messieurs dans le vestibule. Si monsieur veut me laisser Ragotin...

Ce que je fis.

Je ne comprenais rien à ce qui arrivait.

Je me dirigeai machinalement vers le château et, en passant sous un groupe de hêtres et de chênes vraiment décoratifs, je me trouvai devant la façade de la maison. Sur un perron de six marches, une grande porte était ouverte et dans le vestibule même, sur un lit de camp établi à la hâte, un blessé était étendu.

C'était de Barges.

A côté de lui, en bras de chemise, une espèce

de rebouteur s'évertuait à lui appliquer un pansement provisoire.

C'était Lignères.

Trois ou quatre messieurs de bonne mine, dont un officier en costume de capitaine de dragons, étaient assis sur une banquette et s'entretenaient ensemble, amicalement, à voix basse.

Comme je restais interdit sur le seuil en me demandant ce que signifiait ce bizarre spectacle, Lignères m'appela auprès de son client improvisé et me dit :

— Je suis bien aise de ton arrivée.

Il me montra le patient.

— Donnez-vous la main, ordonna-t-il, et plus de querelles. M. de Barges est un brave et j'espère qu'il en sera quitte à bon compte.

— Et son adversaire ? dis-je stupéfait.

Lignères reprit, tout en continuant sa besogne :

— Son adversaire, c'est moi. M. de Barges s'est servi hier en me parlant de mots difficiles à digérer et nous sommes convenus d'une petite rencontre pour ce matin avant la tienne.

C'est fait. J'ai ramené des témoins de Nevers, mais nous avions oublié les médecins. On va nous en ramener un de Clamecy. Dans quelques heures il sera ici, mais j'en sais assez pour reconnaître qu'il n'y a aucun danger.

Le blessé me tendit en effet sa main gauche de bonne grâce, sans prononcer une parole, et je n'hésitai pas à y mettre la mienne.

Dix minutes après, le pansement était terminé, les présentations faites, et les quatre témoins, devenus de bons amis, se dirigeaient vers Corbigny.

Il était temps de déjeûner.

La voiture qui avait amené Lignères et ses témoins nous conduisit au *Coq hardi* et je laissai Ragotin au médecin de hasard qui restait, en attendant mieux, à soigner la blessure qu'il avait faite.

En chemin, le capitaine de dragons me raconta ce qui s'était passé.

La veille, à l'auberge, dans la discussion qui s'était ouverte entre Lignères et les témoins de M. de Barges, ce dernier était intervenu,

et très surexcité depuis l'affaire du bénitier, s'était servi d'expressions peu parlementaires que mon ami, toujours calme et poli, avait relevées avec une ironie froide et mordante qui devait mettre le comble à l'exaspération de M. de Barges.

Lignères avait son plan et je l'avais compris, bien avant qu'il ne répondît à mes affectueux reproches par cette phrase qui le peint tout entier :

— Tu aimes cette petite Madeleine comme un fou tandis que moi je ne tiens plus à rien !

Il prit les propos blessants pour lui et, avec sa fougue ordinaire, M. de Barges qui, du moins, a le mérite du courage, accepta sans hésiter une première rencontre avec lui.

On devine le reste.

Le matin même, à huit heures, comme il avait été convenu, Lignères s'était trouvé avec ses témoins, au bois de Fadray.

Aucun des adversaires n'avait pensé à se pourvoir d'un docteur, mais M. de Barges insista avec une violence extrême pour en finir

sans délai et Lignères n'est pas homme à reculer.

Les deux adversaires étaient de force à se mesurer l'un contre l'autre, mais le marquis avait l'avantage de l'imperturbable sang-froid dont il ne se départ jamais.

Il passe d'ailleurs pour un des meilleurs élèves de Mérignac.

Il y eut trois reprises.

De Barges dut comprendre que son adversaire le ménageait ; il n'en put douter et sa fiévreuse colère en redoubla.

Il tenta plusieurs attaques à fond qui ne lui réussirent pas et dans un dernier effort, il se précipita pour ainsi dire sur l'épée de Lignères et s'enferra lui-même.

Visiblement, il ne dut la vie qu'à la générosité de son adversaire et le reconnut de bonne grâce.

Comme nous achevions notre déjeuner au *Coq hardi*, dans la petite salle qui avait servi de théâtre aux scènes de la veille, Lignères arriva sur Ragotin.

Le pauvre garçon était heureux comme un roi.

— Voilà une affaire terminée, dit-il. Le docteur de Clamecy est arrivé et répond de tout.

Et il se mit à table en s'écriant :

— J'ai une fin canine.

J'étais à côté de lui.

Dès qu'il eut apaisé une partie de son féroce appétit, il me dit à l'oreille :

— J'ai un petit paquet pour toi. M. de Barges me l'a donné de lui-même. Il désespère de vaincre l'antipathie de Mlle de Lessart. C'est le seul billet qu'il en ait reçu.

En me le remettant, il a ajouté :

— Et puis je crois que M. de Fierville en est épris. Il a raison. Pour moi je ne me marierai pas. Dites bien à votre ami que Mlle de Lessart est la plus honnête fille du monde.

A trois heures, je suis entré en triomphateur au Breuil sur Ragotin, auquel nous avons donné autant de besogne que certains solitaires du Morvan qui ne se laissent pas forcer aisément.

J'ai trouvé le colonel de bonne humeur ; il se promenait dans son potager en s'étayant d'un seul bâton.

Sa fille était auprès de lui.

— Mon colonel, lui ai-je dit, vous êtes vengé.

— Comment ?

— M. de Barges s'est battu ce matin et il a été blessé...

— Grièvement ?

— Non, à peu près comme vous.

— Ah ! tant mieux ! Croyez que je ne souhaite de mal à personne. C'est vous qui lui avez flanqué ce coup d'épée ?

Avant de répondre, je regardai Madeleine.

Elle était devenue pâle comme un suaire.

— Vous, vous ? murmura-t-elle, les larmes aux yeux.

— Non, pas moi, mais un de mes amis, un brave garçon que vous aimerez comme un frère et qui vous aimera comme une sœur. Et grâce à cette blessure, colonel, nous avons fait une découverte...

— Laquelle ?

— C'est que M. de Barges vaut mieux que vous ne le supposiez.

— Bah !...

— Chacun a ses qualités et ses défauts. M. de Barges a du moins une vertu que vous êtes à même d'apprécier mieux que personne...

— Et c'est ?...

— Nous en causerons plus tard. Pour le moment j'ai autre chose à vous dire.

— Quoi donc ?

— Il s'agit d'un mariage.

Madeleine devint subitement pourpre; sa poitrine haletante tendait l'étoffe souple de son corsage; sa respiration était suspendue.

De qui allais-je prononcer le nom ?

N'était-ce pas de cet ancien prétendu dont je venais d'entamer l'apologie ?

Elle ferma les yeux.

— Mon colonel, dis-je, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle de Lessart.

— De ma fille ?

— Sans doute, de Mlle Madeleine, ici présente.

— Et pour qui ?

— Mais, pour moi !

— Après ce qui s'est passé ?...

— Sans doute après ce qui s'est passé. Ce ne fut qu'une épreuve. Heureuses celles qui en sortent victorieuses ! Mlle Madeleine est la plus pure des filles et sera la meilleure des femmes.

Le colonel, très ému, balbutia :

— Mon ami... mon cher Philippe... je ne m'attendais pas... C'est à elle de vous répondre...

Je la regardai avec des yeux suppliants.

Elle faillit glisser, évanouie, sur le sable de l'allée.

Je me précipitai.

Je la saisis dans mes bras ; je la serrai contre mon cœur, et, l'élevant jusqu'à mes lèvres, je les posai sur son front.

FIN

Paris. — Impr. Paul Dupont, 4, rue du Bouloi. — 33.6.94.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6302